Musiques Sombres pour Jeux de Rôles Sombres



Thomas MUNIER



Je dédie ce livre à Aurélien Lombard,
mon premier dealer de musique sombre.

Je tiens à remercier les personnes suivantes pour leur soutien :

Mon épouse Hélène,
qui me supporte malgré mes monstrueux goûts musicaux.
XXX

Johan Scipion,
qui a hébergé mes chroniques sur le forum de Terres Etranges

Stéphane « Alias » Gallay

Antoine Drai

Julian « KLVER »

Valentin « Nelyhann »

Stéphane « 5h4ro » Rochard

Et tous mes joueurs qui ont enduré des musiques sombres
lors de jeux encore plus sombres.

NOTE D'INTENTION

Ce livre s'adresse :

- Aux meneurs de jeu, qu'ils mènent du jeu de rôle d'horreur, ou simplement aiment inclure des passages horrifiques dans leur jeu. Ils pourront s'en servir pour draper un voile de terreur sur leurs parties.

- Aux amateurs de musiques sombres

- A tous ceux qui n'ont pas froid aux yeux. Ils découvriront un folklore horrifique aussi dense que peuvent le permettre les musiques et les jeux de rôle sombres. Chaque chronique est rédigée comme une nouvelle et l'ensemble décrit une visite à travers dix cercles d'un enfer très personnel.

Pourquoi ce livre est unique :

- C'est le premier recueil de critique musicale qui prend pour angle l'usage scénographique de la musique en jeu de rôle.

- Il est très pratique d'usage, grâce à son index des chroniques par genre musical et par jeu de rôle. Il sera difficile de ne pas trouver un disque approprié pour votre jeu de rôle fétiche !

- C'est une plongée dans un kaléidoscope horrifique personnel évoquant les tableaux de Jérôme Bosch.





RAPPORT D'AUTOPSIE

Faire peur.

Une gageure, surtout en jeu de rôle d'épouvante. Comment effrayer des jeunes loups abreuvés au gore sadique de la série cinématographique Saw ou des vétérans du jeu de rôle Kult qui connaissent toutes les ficelles de l'horreur ludique ?

Bien des auteurs de jeu de rôle se sont penchés sur la question. Du classique portes-monstres-folie de l'Appel de Cthulhu aux mécaniques innovantes d'un Unknown Armies, ils nous ont proposé bien des réponses. En tant que maître de jeu, j'ai fait mon cheminement personnel, m'abreuvant des conseils des uns et des autres, élaborant mes propres techniques.

Et je confirme, faire peur en jeu de rôle reste foutrement difficile ! La plupart des techniques conseillées (bougies, éclats de voix, descriptions horrifiques) ne sont que des quolifichets.

J'ai conclu que la meilleure façon de faire peur en jeu de rôle et d'instaurer un ENVIRONNEMENT horrifique. Une toile de fond glaçante qui va exacerber chaque péripétie d'une partie pour un faire un climax d'effroi. A mes débuts, j'achetais des suppléments de L'Appel de Cthulhu dans la boutique de jeu rôle Elixir à Dijon, où le vendeur passait du dark ambient en musique de fond.

Le déclic est venu de là. La musique EST ce vecteur idéal de l'ambiance horrifique. Elle confère à toute partie une dimension supplémentaire. Une REALITÉ horrifique.

Ce ne fut pas toujours évident. En 2002, ma culture musicale était loin d'être pléthorique, l'accès à la musique sur internet n'était pas aussi simple qu'aujourd'hui, et comble de tout cela, je n'avais pas d'ordinateur à ma disposition pour maîtriser !

A l'époque j'écoutais pas mal de heavy metal. Il y avait un morceau d'ambiance dans chaque album. J'en étais réduit à changer de CD toutes les 5 minutes sur mon vieux lecteur. La loose totale. Puis un jour, j'ai découvert le Dracula de Pierre Henry chez un grand discaire généraliste. Et ce fut le deuxième déclic : des albums entiers étaient conçus pour instiller une ambiance horrifique ! Quand j'ai vu les résultats à ma table de jeu : mines déconfites des joueurs, malaise latent sursauts... j'avais mon crédo : préférer les albums homogènes en ambiance, et les passer en entier.

Puis j'ai eu un ordinateur. J'ai alors mitonné des playlists mp3 aux petits oignons gravé des compiles d'ambiance, entassé des dizaines BO de films et de jeux vidéos dans mon disque dur. Mais le résultat était d'une grande froideur et l'investissement en temps colossal.

Puis ma passion pour la musique en général, et l'objet CD en particulier, s'est accrue. Jusqu'à vraiment encombrer mon appartement ! Plus question de passer en boucle des scies telles que la B.O. du Dracula de Coppola. J'avais découvert le dark ambient de Lustmord, le black metal de Mayhem, ou encore le drone de Earth. Ce n'étaient pas des musiques pour jouer à se faire peur mais des musiques à faire chier dans le froc. Ces sons terrifiants allaient faire tourner au cauchemar mes parties de jeu de rôle d'épouvante.

En tant qu'auteur du jeu de rôle d'horreur Millevaux, je mets dans mon sac une dizaine de CD avant de partir en convention. Suffisamment de matière noire pour faire blêmir les plus blasés.

J'ai aussi réalisé, comme certains le disent sur les forums, que la musique est encore plus précieuse au maître de jeu qu'aux joueurs.

Avec mes chroniques régulières sur le forum de Terres Etranges, je vous ai fait découvrir une centaine de musiques sombres pour jeux de rôles sombres, dans cent genres pour cent jeux de rôle.

Aujourd'hui, ces cent chroniques sont compilées dans ce guide, avec quelques surprises en plus. Pour draper un voile de terreur sur vos expériences de jeu de rôle.



SOMMAIRE

(tous les titres sont cliquables sur la version PDF)

DEMENCES

31 Nurse With Wound : Chance Meeting on a Dissecting Table of a Sewing Machine and an Umbrella

32 Sleepy Time Gorilla Museum : In Glorious Times

33 Skin Aera : Journal Noir / Lithium Path

34 Tori Amos : Strange Little Girls

35 Butthole Surfers : Independant Worm Saloon

36 Throbbing Gristle : D.O.A : The third and final report of Throbbing Gristle

37 Eraserhead : Bande-Son du film de David Lynch

38 Khanate : Things Viral

39 Foetus Interruptus : Thaw

40 Merzbow : Merzbeat

DECOMBRES

41 Art Zoyd : Nosferatu

42 Kilimandjaro Darkjazz Ensemble : Mutations EP

43 Lutsmord : Metavoid

44 Brame : Tenaille

45 SunnO))) : Black One

46 Empyrium : Weiland

47 Blut aus Nord : Mort

48 Weswind : Tourmente II

49 Emitremmus : Nuclearization - Voyage in the post-atomic unknown

50 Mlada Fronta : Dioxydes

DEITES

51 Krzysztof Penderecki : Te Deum

52 Elend : A World In Their Screams

53 Mayhem : De Mysterii Dom Sathanas

54 Scorn : Refuse ; Start Fires

55 Earth : 2 - Special Low Frequency Version

56 Nadja : Radiance of Shadows

57 Monastère de Gyuto : Tibet - La Voix des Tantra

58 Skepticism : Stormcrowfleet

59 Rorcal : Myrra, Mordvynn, Marayaa

60 Nordvargr : Pyrrhula

DESASTRES

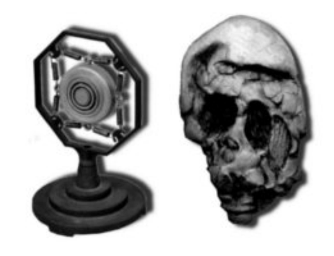
61 Sophia : Deconstruction of the World
62 Neurosis / Tribes of Neurot : Times of Grace / Grace
63 Mayhem : Grand Declaration of War
64 Godflesh : Streetcleaner
65 Crowbar : Obedience Thru Suffering
66 Killing Joke : Killing Joke
67 Amebix : No Sanctuary : The Spiderleg Recordings
68 Collection d'Arnell-Andréa : Villers-aux-Vents
69 Bloodcount : Saturation Point
70 Monno : Error

DEMONS

71 Diamanda Galas : Divine Punishment - Saint of the Pit
72 Electric Wizard : We Live
73 Bloody Panda : Summon
74 Emperor : In The Nightside Eclipse
75 Scott Walker : The Drift
76 Ulver : Teachings In Silence
77 Especially Likely Sloth : But If What He'll What Ant
78 L'Idiot du Village : Bestioles
79 Old Man Gloom : Seminar III : Zozobra
80 Amen-Ra : Mass III

DECOCTIONS

81 Neil Young : Bande Originale du film Dead Man
82 Jack Or Jive : Absurdity
83 Ramleh : Hole in the Heart
84 Grief : Come To Grief
85 Bardo Pond : Ticket Crystals
86 Subarachnoid Space : Eight Bells
87 Om : God is Good
88 Tangerine Dream : Rubycon
89 Charlemagne Palestine : Schlingen-Blängen
90 Godspeed You ! Black Emperor : Yanqui U.X.O.

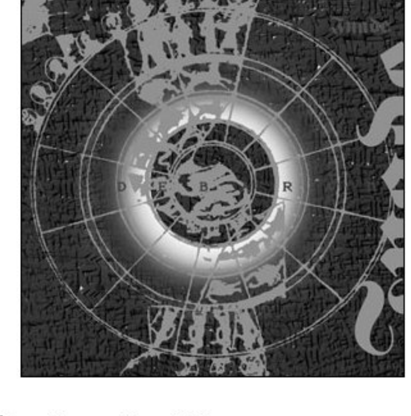


INDEX DES 100 CHRONIQUES PAR GENRE MUSICAL

INDEX DES 100 CHRONIQUES PAR JEU DE RÔLE


DESERTS





Genre : dark ambient
A écouter : dans l'espace, où personne ne vous entend crier
Idéal pour : 3:16 Carnage dans les étoiles, Fading Suns, Star Wars
Comme au cinéma : Alien 1, Event Horizon

Autopsie :

La musique de cet album nous entraîne, je pense, dans deux lieux précis : tout d'abord dans le vide intersidéral. Calme, mais sourdant le danger. Mort, mais à la limite de l'explosion. Dans cet espace infini dont le silence effrayait Blaise Pascal. Non pas un espace grandiose et riche de promesses à la Star Wars, mais plutôt dans l'espace d'Event Horizon : un univers gigantesque, effroyable de vide, et qui nous hait.

Le deuxième endroit que nous fait visiter cet album, c'est un vaisseau. Pas une simple navette, mais bien un vaisseau gigantesque. Délabré. Abandonné. Un vaisseau où seules les machines règnent encore. Un vaisseau sans but et sans espoir, perdu dans l'espace. Et c'est dans ses coursives les plus sombres, dans ses compartiments les plus isolés qu'on vous propose de voyager. Une errance sans fin, oppressé par le bruit des pales de ventilateur, les chuintements. Et par la venue d'une gigantesque lame de fond, souterraine, oubliée. Une présence, invisible, mais chaque minute plus tangible. Une présence venue d'ailleurs. Et qui vous hait.





Genre : jazz scandinave / dark ambient
A écouter : quand tout est mort

Idéal pour : Millevaux, Monde des Ténèbres, Wraith
Comme au cinéma : Silent Hill

Autopsie :

Vous êtes seul. Les rues de Silent Hill sont désertes. A jamais. Une neige de cendre tombe sans discontinuer. Hormis les flocons, rien ne bouge. C'est l'attente. Une attente qui ne connaîtra pas de fin. Une attente dont on ne veut pas connaître la fin, car une telle quiétude promet le pire dénouement.

On croit reconnaître des instruments, joués par des fantômes. Violons, scie musicale, harmonium, c'est tout. Mais joués si faiblement qu'on ne les entend pas. Et par dessus-tout, le monde du silence. Un monde d'un froid polaire.

Tout est mort. Tout appartient aux fantômes, à qui l'humanité a passé le relais. Pour le meilleur ou pour le pire.

Tout est mort. Et c'est si beau et si douloureux qu'on en vient à culpabiliser d'être encore vivant. Et d'ailleurs, derrière cette forteresse de tranquillité, il y a forcément quelqu'un. Une présence. Qui est là pour vous faire payer.

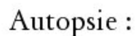
(Je tiens à préciser que ce disque est bien supérieur à la BO de Silent Hill, qu'on nous passe suffisamment en boucle au cours de soirées Cthulhu sans inspiration).





Genre : néo-classique
A écouter : quand tout le monde sera mort

Idéal pour : Cendres, Extinction
Comme au cinéma : La Route, 28 Jours Plus Tard


Autopsie :

On se rappelle les scènes de désolation à l'ouverture de 28 Jours plus tard. Londres abandonnée dans ses déchets, pas homme qui vive à des lieues à la ronde. Un seul rescapé, perdu. Autre scène forte, le New York abandonné dans "Je suis une légende". Puis "La Route" de James Hillcoat, à mon humble avis la quintessence du genre post-apo,personne, nulle part, mais chaque silhouette la promesse d'un danger. Les autres survivants sont forcément devenus fous.

Exactement le genre de scènes que j'ai personnellement cherché à véhiculer en collationnant les photos d'exploration urbaine pour Millevaux. Et si jusqu'à présent, je n'avais trouvé peu de disques évoquant ce genre d'atmosphère, "Without Sinking" semble apporter une illustration.Ici, pas de samples dark ambient, pas de bruitages, pas de drones (si l'on excepte à certains moments des réverb de cordes particulièrement hypnotiques).

L'islandaise Hildur Gudnadottir propose une musique néo-classique dépouillée (voix, violoncelle, harmonium, flûte, et c'est bien tout il me semble), davantage portée sur la texture que la mélodie.Autant le Morals and Dogma de Deathprod (chroniqué précédemment) proposait un désert froid et lisse, autant "Without Sinking" invoque un paysage fourni, cassé, une décharge des activités humaines laissées pour compte. On devine les carcasses des bâtiments et des voitures comme des gros poissons crevés, le vent qui s'engouffre dans les rues désertes, l'horizon vert et gravifique qui lentement engloutit tout. D'une tristesse suicidaire, d'une beauté blafarde, d'une mélodie fantomatique, tout ici évoque la fin de notre règne. Et c'est si paisible que ça ne paraît pas plus mal.





Genre : dark ambient, néo-classique, musique concrète
A écouter : dans la neige, encerclé par les loups

Idéal pour : Würm, Sombre
Comme au cinéma : The Thing, la Route, Fargo.

Autopsie :

Sous le sceau d'un dark ambient glacial (comprendre bande originale pour film d'horreur imaginaire, car somme toutes, le genre est musicalement très composite, et ce n'est pas cette sortie qui nous fera dire le contraire), Ben Frost, depuis son studio islandais propose une musique froide, austère, aussi sincère qu'hautaine. Ici, la mélodie cède beaucoup au son, hurlements de loups, grattements insistants sur les parois de votre bunker, complainte du blizzard dehors, même si par intermittence un quatuor à cordes vient nous extraire du concret, le temps de s'élever, reprendre son souffle... et replonger.

C'est peu dire que le dark ambient cherche à raconter une histoire. Ici, c'est celle d'un homme qui enfile son complice dans une déchiqueteuse à copeaux, celle de survivants regroupés dans une station arctique, celle des loups qui rôdent, que n'aveugle plus la lumière des phares, et qui vous cherchent, celles des types en noir dans leurs 4x4 armés de lames brise-glace, et qui veulent votre peau aussi. C'est l'histoire d'un abri perdu dans le blizzard, et de ce que l'on entrevoit par les fenêtres. Des bêtes qui rôdent dehors, qui grattent à la porte. C'est l'histoire de deux survivants qui vont s'entretuer pour la dernière boîte de conserve. C'est le vieux camion dans le garage à 500 m de là, qu'il va falloir atteindre pour en siphonner le réservoir. On va tirer à la courte paille celui qui sortira. C'est la CB qui ne capte plus rien depuis des lustres, et très loin, la civilisation, qui vous a oublié. Et les sauveteurs, qui ne viendront jamais.





Genre : black metal instrumental / noise
A écouter : piégé sous la glace

Idéal pour : Würm, Polaris : Chivalric Tragedy at utmost North
Comme au cinéma : 30 Jours de Nuit, Smilla

Autopsie :

Avec cet étrange disque qui résonne comme un manifeste de son underground, je vais pouvoir faire le lien entre ma précédente trilogie consacrée au bruit, et une trilogie qui va suivre, consacrée au Black Metal, musique du Mal par vocation, et par la tranchante réalité des faits.

Wold est à classer dans le fourre-tout que je qualifierais de post-black metal, c'est-à-dire un black metal d'avant-garde, autant porté sur la recherche des sonorités garage propres aux œuvres séminales du genre que sur une constante innovation.

Si Wold se démarque de la scène black metal, c'est d'abord par l'absence de vocaux, vocaux souvent hurlés, parfois clairs qui font la réputation du black metal. Ici donc on se concentre sur le déchirement des guitares et le martèlement continu de la batterie, le tout noyé sous un glacier de bruits parasites qui rappelle le son lo-fi tant recherché dans le black. Mais ici, tout est travaillé à l'extrême, et on sent bien que ce son, totalement défiguré en post-prod, n'a rien de spontané.

Au final du black metal on ne retient ici que la texture, cette texture propre aux vieux albums de black quand on les écoute à bas volume, un blizzard charriant éclats de glace et souffles mortels, un mur sonique empoisonné et brutal, une vague de murmures occultes et d'incantations sans paroles.

Le son de Wold évoque le froid, la tempête, la souffrance. Une sorte de black metal du Wendigo en quelque sorte. Un piège à rêves où s'empêtrent une meute de cauchemars brûlants comme des soleils de minuit. C'est la tempête de neige où se cachent les fungi de Yuggoth, l'Alaska maudit des vampires de 30 Jours de Nuit, une journée arctique maudite qui ne connaît pas de fin.

Un black metal boréal où l'homme n'est jamais qu'un intrus et une proie.

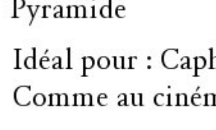


BRIAN ENO / Music for Airports / 1978

Un titre séminal de la musique ambient pour un survol en apnée de montagnes où l'homme n'a pas le droit de cité.



Genre : space rock
A écouter : à l'intérieur de la Grande Pyramide



Idéal pour : Capharnaüm, Earthdawn
Comme au cinéma : Stargate, Indiana Jones et la Dernière Croisade

Autopsie :

On peut sonoriser des parties sans forcément taper dans la musique underground. Sons de la nature piqués à votre frangine baba cool, vieille compile de tubes d'une époque précise, la radio si on veut installer une ambiance à la fois normale et contemporaine (déjà essayé France Inter + du drone, le premier passé de moins en moins fort, le second de plus en plus fort ? Je l'ai fait pour l'intro de Notre Tombeau, et ça sonnait bien). Les parasites de la radio font un bon effet pour Millevaux ou Vermine.

Ici, je parle de Pink Floyd, et si vos parents ont connu les sixties, il ont cet album dans leur collection de CD (il s'est très bien vendu, bien que moins populaire que "The Wall" ou "Dark Side of the Moon").

Ummagumma se compose d'un album studio que pour ma part je ne trouve pas exploitable en jeu de rôle. Ici je parle de l'album live.

Pink Floyd propose dans cet album du rock psychédélique et oriental. 100% instrumental, hormis quelques murmures et hurlements Les sonorités orientales l'emportent sur le psyché et l'ensemble sonne comme du dark ambient (genre qui n'existait pas à l'époque).

On ouvre le bal avec "Astronomy Domine" qui est le passage le plus psyché. Décollage intersidéral qui fera ensuite place au sable brûlant du désert, à l'ombre des pyramides et au visage insupportable du Soleil.

Le deuxième morceau, "Be careful of that axe, Eugene" commence pianissimo, et à un moment, David Gilmour dit cette phrase, et ensuite un hurlement de douleur retentit pendant un bon moment. Les guitares entrent en furie. Ca vaut le coup d'arranger son scénario exprès pour qu'il se passe un truc horrible à ce moment là. Déjà testé, ça marche à fond.

Les deux morceaux suivants renouent avec une ambiance apaisée, mais toujours avec une menace sourde en arrière plan. Une bête immonde qui s'avance pour naître à Bethléem.

Cet album très homogène est donc un must-have si vous avez prévu de visiter une mastaba hantée par une créature du Mythe ou l'un des souterrains d'Earthdawn dont le sable cache quelque Horreur millénaire...





NINE INCH NAILS / Ghost I-IV / 2008

Seuls les fantômes et les herbes folles arpentent ces plages indus désincarnées.





Genre : americana / drone
A écouter : dans la Vallée de la Mort, une fois la gourde vide.

Idéal pour : Sable Rouge, Deadlands, Bureau of Indian Affairs
Comme au cinéma : Las Vegas Parano, Blueberry

Autopsie :

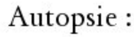
J'essaye d'éviter de chroniquer plusieurs albums d'un même groupe. Mais Earth reste-t-il le même groupe entre l'hyper-amplifié #2 et cet americana rutilante de The Bees Made Honey ? Exit les guitares mastodontes, place à l'acoustique pur. Avec du chant ! Certes réduit à des élancements vocaux sans paroles, mais un son humain quand même. #2 nous entraînait dans des cavernes situées sous les plaques tectoniques, The Bees Made Honey nous promène à la surface craquelée d'un désert . Sous une chaleur à crever, prisonnier des grands espaces, l'horizon ne ressemble qu'à lui-même. Du Morriconne en suspension dans l'air. Des crotales sous les cailloux, et ce profond goût de peyotl dans la gorge pour oublier la soif. Un temps. La solitude. L'ennemi vous guette à l'intérieur de votre propre ombre. Mais vous n'avez plus d'ombre. Le soleil qui vous l'a volé est comme un dieu de haine. Immobile. Patient.

D'abord cette fascination pour le désert. L'appel de l'aventure et de la poudre, ce battement de cœur qui n'existe que dans le western.

En fait, The Bees Made Honey est proche de #2. Il n'y aura pas plus d'accords dans cet album. La même boucle pendant des heures, jusqu'à ce que notre cerveau abruti entrevoie les microscopiques mutations de substances. Ce sera le drone puissant de cet americana-là, la violence sonique - un MJ avisé ne manquera pas de monter le son progressivement pour s'en apercevoir - toujours propre aux Grands Anciens - qui définitivement sont partout - et de cet horizon stupide - alors que vous agonisez - émerge enfin Quetzalcoatl, mordoré de mille feux, qui vous regarde, vous juge, et vous embrase.



Genre : post-hardcore
A écouter : Brûlé par le soleil, les yeux dans la poussière
Idéal pour : Sable Rouge, Génération Ouranos, Nobilis
Comme au cinéma : Ghosts of Mars, Lawrence d'Arabie


Autopsie :

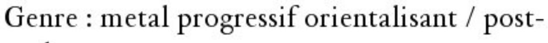
Avec ce retour de Neurosis dans cette rubrique (cf la chronique de Times of Grace), je réitère le doublé précédemment commis avec Earth. Histoire de peser davantage sur les deux syllabes de ma sonorisation horrifique : lourdeur et violence.

A Sun That Never Sets, donc. Un soleil qui ne se couche jamais. Tout un programme. Ici, Neurosis ralentit considérablement par rapport à ses albums précédents, et introduit pas mal d'éléments acoustiques (cloches, violons...). On nous fait visiter une terre brûlée, où l'espoir ne repoussera jamais. Une visite lente et patiente. Avec toujours dans l'ombre des tornades qui finissent par vous submerger et tout renvoyer à la poussière. Des explosions nucléaires et la tranquillité post-apocalyptique qui suit après. Avec des portails grands ouverts sur les abysses (je cite : « falling through a world unknown », une sentence hurlée qui jaillit au milieu du passage le plus extrême de l'album).

Encore une fois, c'est un album aride, moche, chamanique, hermétique. Un des albums que beaucoup de fans de Neurosis détestent, par ailleurs. Ce n'est pas mon cas. En musique, je ne suis pas amateur des choses faciles d'accès. En jeu de rôle d'horreur non plus.






Genre : metal progressif orientalisant / post-rock
A écouter : en pleine tempête de sable

Idéal pour : Capharnaüm, Devastra
Comme au cinéma : La Momie, Lawrence d'Arabie

Autopsie :

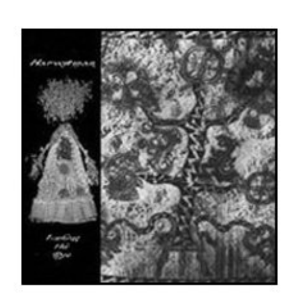
Cette chronique est un petit clin d'œil à tonton Alias, auteur du jeu de rôle "Tigres Volants" et musicophage patenté. Indukti fait partie de ses recommandations pour cette rubrique. C'est donc la deuxième fois que je commande un disque en me basant sur les chroniques du Blog à part d'Alias (avec le déroutant Singalong Songs... de Diablo Swing Orchestra), et je peux affirmer que Tonton Alias a encore fait mouche.

Indukti, groupe de métal progressif, livre un album parcouru de longs moments de bravoure instrumentaux, de saillies death metal et de chants mystiques gorgés de réverbe. Tout au long, une franche tendance orientale rattache cet album à tout un pan de la musique extrême hybridée au son du Moyen-Orient : les post-coreux de Minsk et de Giant Squid, le death metal de Melechesch, de Nile, de Klone ou encore d'Orphaned Land, ou encore les free jazzeux John Zorn (notamment avec ses projets Electric Masada et toute la série des Books of Angels) et les Secret Chiefs 3.

Qu'on se le dise : Idmen, malgré quelques plages ambient, n'est pas à rattacher à ces opus lents et écrasants de chaleur que sont le Bees made honey in the Lion's Skull de Earth, le God Is Good de Om ou le Radiance of Shadows de Nadja, ici chroniqués. Ici, on a plutôt affaire au réveil de momies monstrueuses qui rappellent la nouvelle Prisonnier des Pharaons d'HP Lovecraft, à des immenses golems de sables, des tempêtes du désert,

des déferlantes de créatures dans des décors antiques à la Serious Sam, des mégalomanes rituels sacrificiels au sommet des pyramides.

Très cinématographique, d'une puissance et d'une virtuosité qui les rapproche surtout de Minsk et de Melechesch, Indukti livre ici un explosion de fureur orientale digne des Croisades. C'est les krachs pris d'assaut dans Miles Christi, la renaissance du dragon dans Capharnaüm, les armées de haschichin dans Millevaux. Musique de climax, musique de grosse baston sans pitié, indissociable d'un décor authentiquement oriental, aussi exotique qu'immédiatement assimilable, Indukti est fait pour mettre vos joueurs à genoux avant la dernière et sismique bataille au pied de monstrueuses ziggourats élevées à la gloire d'Azathoth.

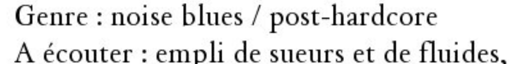


HARVESTMAN /
Lashing the Rye / 2005

Americana rauque, guitares et drones gorgés de mescal pour un trip post-western qui nous entraîne très loin...







Genre : noise blues / post-hardcore
A écouter : empli de sueurs et de fluides, au bord de l'explosion

Idéal pour : Sombre, Sable Rouge
Comme au cinéma : Taxi Driver, la Colline a des Yeux

Autopsie :

Putain, quelle chaleur. Il fait chaud à Oxbow, bourgade californienne qu'on connaît d'habitude plutôt pour le surf que pour le groupe éponyme.

Oxbow c'est d'abord un chanteur, Eugene Robinson. Encore un crooner maudit. Eugene Robison, c'est une masse noire en suspension dans l'air. Un condensé de, ouais, pas mal de démences qu'il n'aurait mieux valu pas mélanger. Mais que voulez-vous, il fait tellement chaud, on se croirait revenu à Londres au 19ème siècle, pendant la Grande Puanteur.

D'ailleurs, ici à Oxbow c'est pareil. L'air pue. Les surfers, abrutis par l'alcool, ont remisé leurs planches. Y'a une famille obèse qui prépare un barbecue. Ils vous regardent passer comme si vous étiez au menu. Y'a ce pic de délinquance qu'on nous annonce aux infos, et qui aura bien lieu, car c'est toujours ainsi quand il fait trop chaud. Alerte Rouge.

Eugene Robinson, donc. Un équilibriste de la glotte comme on fait (heureusement) peu. Hurlant, maudissant, feulant, chuchotant, avec toujours au fond de la gorge, comme un glaire mal digéré, ce groove imparable, un peu comme si le type qui conduisait le bus vers le couloir de la mort était un type souriant, sympa. Humain. Vivement qu'on y arrive d'ailleurs. Il fait trop chaud dans le bus. Tu regardes une passagère, et toi qui as toujours eu des pensées pures, tu te dis que ce serait pas grave de l'agresser. Juste une fois, ça compte pas.

Et puis ces guitares, tantôt stoner, tantôt noise, tantôt post-hardcore, mais toujours gangrénées par le groove. C'est pas parce qu'il fait une chaleur à rendre marteau qu'on va perdre le sourire. Merde, mec, tant qu'à dérailler, autant le faire avec dignité.

Encore une fois, et c'est bien là le point commun avec les autres crooners maudits, c'est pas agréable à écouter. Mais c'est bon, on est presque arrivé. Bordel, il fait si chaud. Je devrais pas m'endormir. Ce serait trop faire confiance aux autres passagers du bus.

An Evil Heat d'Oxbow est, plus que tout autre, l'album de la chaleur.






DETRESSES





Genre : funeral doom metal
A écouter : pour les funérailles de Dieu

Idéal pour : Plagues, Kult, Sombre
Comme au cinéma : un très long film sur un enterrement sublime

Autopsie :

Quand bien même je me projette 200 ans en avant par rapport au Requiem de Mozart, la procession funéraire ne s'est pas arrêtée. Elle a juste changé d'oripeaux, mais le feeling est le même. Avec le funeral doom metal, on touche quand même à un drôle de genre : l'apologie de la mort.

Histoire de placer un peu les bases, le doom metal c'est grosso modo un genre de metal qui privilégie les voix death, et les riffs lourds. On distingue deux sous-genres très différents : le stoner doom, très inspiré de Black Sabbath, très riffu, très psyché, bref un truc de headbanger avec des groupes tels que Cathedral ou Electric Wizard. Et le funeral doom, focalisé sur la lenteur, la tristesse, la haine. En vitesse, on pourra citer des maîtres du genre tels que My Dying Bride, Skepticism, Esoteric... A cheval entre les deux, entre pulsions metalhead et dépression nerveuse, on trouve des groupes déjà plus connus tels que Candlemass ou Paradise Lost. Et puis y'a aussi ce que j'appelle le "doom FM", des groupes qui ont vachement édulcoré leur formule et que plus de gens connaissent, comme Anathema ou Katatonia.

Alors, avec Mournful Congregation, on peut vraiment parler de funeral doom quintessentiel. Du funeral doom de nécropole, mec. Des vocaux caverneux, d'une lenteur et d'une mélancolie extrême, des guitares sous Xanax, une batterie anémique, des nappes mélodiques éthérées, et tout ça derrière un son lo-fi qui jette comme un voile de brume sur l'ensemble. Et surtout, un sens confondant de la mélodie et de la tristesse.

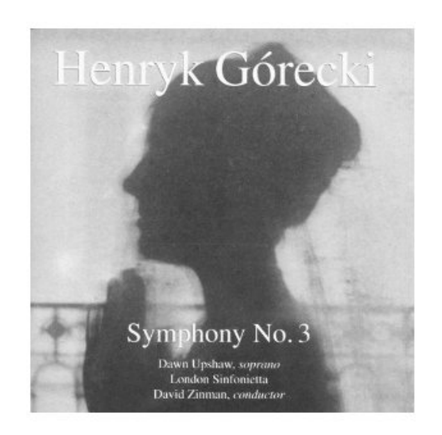
Vous imaginez alors, l'application en jeu de rôle. Elle est difficile mais en vaut la peine. Un cortège funèbre, les visages gris, persécutés. Une nécropole, à perte de vue. Des statues antiques défigurées. Le ciel, gris de pollution. La pluie qui s'écoule, sans discontinuer. De l'arsenic dans les veines, le complot, les vieilles rancœurs qui remontent à la surface, ou au contraire s'abîment dans la résignation. C'est les rues de Metropolis pour Kult, la mort du parrain pour Hellywood, les façades de Carcosa pour l'Appel de Cthulhu, les ruines des immeubles pour Cendres, c'est une bouche de métro sans destination, une poursuite qui s'achève au bord d'un ravin, c'est la mort d'un ennemi qui paraît plus noble que vous, c'est la pluie qui se déverse dans la cité mécanique de Seattle à Shadow Run, le désespoir patent qui infecte les habitants dans Kuro. C'est toute la misère statique qui s'impose forcément un jour ou l'autre aux yeux des PJs dans toute bonne campagne d'horreur.



FORGOTTEN TOMB /
Springtime Depression / 2003

Quand les meilleurs moments de
votre vie ont le goût du pire,
il y a cette cabane au fond des bois,
et cette corde.





Genre : musique classique / chant lyrique
A écouter : comme une âme en peine

Idéal pour : Château Falkenstein
Comme au cinéma : chacun a sa version pour qualifier le film le plus triste du monde. Pour ma part, je dirais Solaris (la version originale de Tartovski, bien sûr)

Autopsie :

Il y a bien des sentiments qui participent au jeu de rôle d'horreur : colère, haine, lubricité, remords, amour, démence... Il y en a un qu'on met souvent de côté, alors qu'il est riche de possibilités : la tristesse.

« La mélancolie, c'est un désespoir qui n'a pas les moyens », disait Léo Ferré. La tristesse, c'est un désespoir qui attend sa légitimité. La tristesse, c'est souffrir, et ne pas savoir pourquoi. Souffrir des milles choses invisibles qui vont grossir les larmes jusqu'au paroxysme.

La tristesse, c'est ce qui nourrit les fantômes, les vieilles passions familiales, c'est ce qui nourrit les morts anonymes et qu'on ne vengera pas, c'est ce qui nourrit le détachement au monde, c'est ce qui nourrit le meurtre.

La tristesse, c'est la détresse d'un monde qu'on empêche d'accéder à la lumière. Je me rappelle avoir utilisé cette symphonie pour la soirée enquête « le Retour du Roi en Jaune », qui mettait en scène une société aristocratique souterraine en proie à ses démons. Je me rapelle un one-shot que j'avais fait jouer, qui se passait en Norvège, et dont le but était de pousser le personnage au suicide. La tristesse est périlleuse à mettre en scène en jeu de rôle car c'est un sentiment qui intimide, qui paralyse. Parce qu'on ne sait pas quoi en faire. Parce qu'au final, elle instille davantage l'angoisse qu'un troupeau de zombies aux portes de la maison. La tristesse, c'est cette main qui gratte derrière la fenêtre, la fenêtre qu'on ne veut surtout pas ouvrir, même pour faire plaisir au MJ.

C'est Le Souci Rongeur de Klimt, c'est ce monstre décharné qui ne figure pas dans le bestiaire de l'Appel de Cthulhu. Et pour cause. Il tient à l'anonymat, il se dissimule dans les alcôves victoriennes, et frappe en silence, lentement, par injections. C'est un voile de gaze sur la tablée. C'est les rires de la fête qui sonnent faux. C'est les falaises et le cri des vagues. C'est la Nuit et le Brouillard, c'est le souvenir des visages au Vel d'Hiv, c'est le calme du jour dans les rues de Silent Hill alors que tombent les premières cendres, c'est la cruauté du monde qui n'en finit pas de se déposer. Et ça fait au moins aussi mal que la machette de Jason.

Cette symphonie, c'est deux mouvements. Un magma de cordes aux frontières du silence, puis une soprano et un piano. C'est la bande son d'Avalon passée au ralenti. C'est les derniers point de vie sur le calme du champ de bataille, c'est la colère étouffée sous le corset, c'est toute la fatalité qu'on ne veut pas subir, et qu'on subira pourtant.



DEAD CAN DANCE / Within the realm of a dying sun / 1987

Quitte à plonger dans la tragédie gothique,
autant le faire à pleines larmes
avec ce classique insurpassable.





Genre : jazz vocal
A écouter : en cherchant l'amour dans le jardin des pendus

Idéal pour : Hellywood, Retrofutur, Kuro
Comme au cinéma : Mississipi Burning, Ghost in the Shell, 2046


Autopsie :

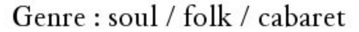
Southern trees bear a strange fruit
Blood on the leaves and blood at the root
Black body swinging in the Southern breeze
Strange fruit hanging from the poplar trees
(Les arbres du Sud portent un étrange fruit,
Du sang sur les feuilles et du sang aux racines,
Un corps noir qui se balance dans la brise du Sud,
Étrange fruit suspendu aux peupliers.)

Ainsi commence (en anglais dans le texte) ce standard du jazz de Billie Holiday. Chanson écrite pour Billie à une époque où les lynchages racistes sont encore d'actualité dans le Sud des Etats-Unis, elle trouve une interprète à sa mesure, elle aussi victime du racisme, de la brutalité et de la drogue.

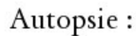
Une écoute distraite ne saurait distinguer la détresse et la duplicité du texte, ici interprété avec grande nuance. Pour l'auditeur débutant, le jazz est synonyme de légèreté ou de mélancolie. Cette chanson douloureuse contredit ce préjugé en exprimant toute la palette des émotions et des détresses humaines, avec une subtilité que peu de genres peuvent lui envier.

A ce titre, pour cette chanson qui sonne au départ comme une bluette et échoue sur la plus macabre des découvertes, pour la voix de Lady Day, difficile à apprivoiser, inoubliable, je vous conseille l'ensemble de la discographie de Billie. Vous injecterez le plus beau et trompeur des venins dans vos séances.




Genre : soul / folk / cabaret
A écouter : caché dans un placard, déguisé en petite fille.

Idéal pour : Le Monde des Ténèbres, Unknown Armies
Comme au cinéma : Le Silence des Agneaux, Velvet Goldmine, Birdy


Autopsie :

La pop music évoque souvent le désir de métamorphose. De la comédie musicale Fame à Battles for the Sun de Placebo, en passant par Eyes of A Tiger, elle dessine un mouvement (le plus souvent ascendant) et proclame qu'on n'est pas obligé de rester un vilain petit canard et qu'on pourra devenir un jour un magnifique cygne. C'est quand ce désir de métamorphose est déformé, contrarié, ou placé sous le signe de la fatalité qu'on obtient des morceaux de pop à faire grincer des dents.

Le groupe Antony and the Johnsons évoque par son parcours le glam rock, Bowie, le Velvet, mais aussi Placebo. Antony Hegarty, frontman de la formation, adule Lou Reed et Boy George, et parvient d'ailleurs à les faire participer à cet album sublime qu'est I Am A Bird Now.

Dans cet album acoustique, dominé par le piano et la voix d'Antony Hegarty (éclipsant d'ailleurs les nombreux guests vocaux), la formule est plus épurée que dans l'album précédent (éponyme) ou que dans le suivant (The Crying Light). Le livret contient des photos d'androgynes et des extraits du journal intime d'un petit enfant hermaphrodite.

Alternant envolées lyriques ("When i'll grew old, i'll be a beautiful woman") aussitôt suivies de marasmes dépressifs ("but for today, i am a buoy" - la faute est volontaire, comme si Antony affectait son personnage d'un certain

retard mental), Antony se raconte dans une forme de journal intime où il décrit la peine d'un garçon de ne pouvoir être une fille, et s'invente des histoires de gloire dans les cabarets et de journées passées cloîtré dans un placard obscur, de docteurs qui l'observent, et de l'avenir fait de strass et d'histoires d'amour qu'il ne connaîtra jamais.

Le pathos est ici complètement à l'honneur : voix gracile et vibrante d'Antony, piano larmoyant, guests vocaux au diapason, pochette noire, tout est sombre. Le final aérien, le poignant Bird Gehrl, décrit la métamorphose finale. Il n'est pas fait pour nous rassurer car l'exutoire qu'il évoque passe par la folie et l'aveuglement. A une époque où l'homosexualité semble rentrée dans les mœurs, le désarroi passionnel d'I Am A Bird Now nous renvoie vers un passé ou un ailleurs où la tolérance n'a pas sa place, et cloue ceux qui sont différents dans la culpabilité et la peur.

D'une nostalgie millimétrée, d'une beauté troublante, à aimer ou détester, I Am A Bird Now est taillé pour les grandes histoires intérieures qui finissent mal.





BONNIE PRINCE BILLY
/ I See A Darkness / 2001

La tragédie d'être simple d'esprit
dans un monde rural
à la noirceur puritaine





Genre : doom jazz
A écouter : en crevant dans le caniveau

Idéal pour : Hellywood, Retrofutur
Comme au cinéma : Mullholand Drive, Le Grand Secret, la Soif du Mal

Autopsie :

Quelque part dans les tréfonds de Heaven Harbour, la Forbidden City. Il y a ce rade, ces bouches d'aération et ces immeubles déchus. Les voitures défilent mornement dans une sarabande de phares. Les hommes courbés rentrent du turbin. Cette femme, rouge, je l'aime à en crever et elle creuse ma tombe tous les jours un peu plus. Ce gin de contrebande et ces musiciens noirs qui ne savent plus pourquoi leur saxo pleure et qui se resservent du gin pour ne pas savoir. Ce comptoir avec ses gueules cassées, démons, détectives à la gomme, vieilles putains sur le retour. La gueule de bois qui pointe sa sale gueule et moi qui l'attends. Toutes nos vies ratées s'agglutinent dans ce rade.

Hellywood est le jeu de rôle jazz par excellence, d'ailleurs y'a tout un pan du BG qui en parle, et également une sélection d'albums tout ce qu'il y a de plus bath. Y'a encore une playlist pour Hellywood dans un des numéros des Carnets de l'Assemblée qui est très bien.

Mais ici, on ne va pas parler de be-bop, de new orleans ou de jazz cool, ni même des standards les plus poisseux du jazz vocal (tournez-vous donc vers la chronique consacrée à Bille Holiday dans ces pages, vous comprendrez mieux).

On ne va pas parler de ce jazz où on finit toujours par trouver une pointe de groove dans le blues.

Parce que ce soir, on ne va pas faire n'importe quel Hellywood. Le scénario sera désespéré. La fin, écrite à l'avance, est mauvaise. Et concluera un passé des plus tristes et sordides. La musique de Bohren & der club of gore - lente, monolitique, urbaine et triste à crever - en sera l'épitaphe.





Genre : noise / hip-hop
A écouter : dans le Bronx

Idéal pour : COPS
Comme au cinéma : Malcom X, Bowling for Columbine, American History X

Autopsie :

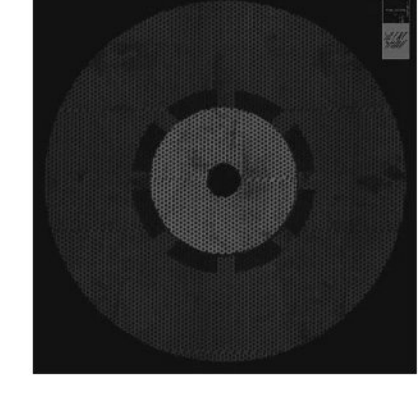
Si je chronique du rap américain, ce n'est pas pour prôner l'éclectisme. Dalëk est un groupe à part dans la sphère hip hop. Résolument ancré dans la culture sombre, il s'inspire notamment de Joy Division et de Black Sabbath. A comparer éventuellement avec les français de Programme, pour leur rap glacial, fondamentalement pessimiste, électronique et noise.

Ce Gutter Tactics commence par le prêche enflammé d'un révérend. Il condamne la violence de la nation américaine. "We bombed and we nuked far more than the thousands in New York, and we did'nt even battled an eye". Ça pose une ambiance, s'pas ? Il ne sera pas question ici de porter des fringues bling-bling et de tirer des pouffes dans une grosse Bentley. Pas non plus question de faire l'apologie des gans. Ici on dénonce la violence... par la violence.

Par rapport à ces précédents opus, Dälek adoucit le propos. Les crachats indus se font moins tonitruants. Une vague, sinistre et lente. Hormis le sample rageur d'introduction, un flow glacial et ininterrompu se perd dans une brume de scratchs et de déchirements indus. La parfaite mise en musique d'un ghetto en bout de course. La chute des USA. Une phrase grise qui s'étire et qui condamne. Une oraison funèbre.

Amis PJs, si vous sortez ce soir dans les suburbs livrés à eux mêmes, restez couverts. Autour de vous, la misère et la mort sont à chaque tournant. Dans les yeux rouges des allumés au crack, les yeux tristes des putes, les yeux noirs des gangsters, les yeux creux de la Grosse Pomme qui pourrit sous vos yeux.





Genre : fausse pop à synthétiseurs
A écouter : dans un gymnase de filles cruelles, le jour de ses premières règles
Idéal pour : Panty Explosion
Comme au cinéma : Carrie, Battle Royale, Breaking The Waves

Autopsie :

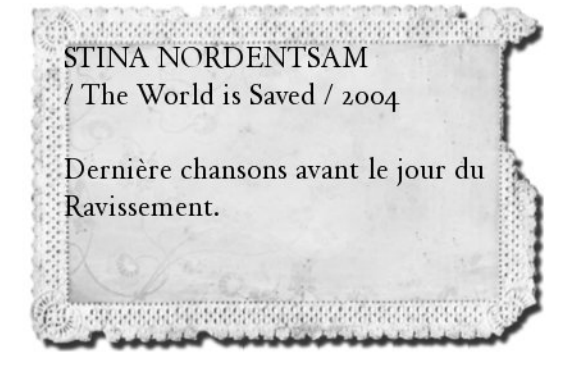
« Every month I have my period to take care of / and collect in blue tampons », c'est le genre de paroles que peut susurrer la chanteuse de The Knife dans cet album qui ressemble à de la pop, a le goût de la pop, mais n'est certainement, mais alors certainement pas de la pop. Un peu comme les Rita Mitsuko arrivaient à faire danser sur des paroles lugubres. Ce Silent Shout est la chronique d'une adolescence sacrifiée à l'apparence, au sexe et à la désillusion, une sorte de rite de passage de lycéenne dans un monde ultra-moderne fait de tromperies et de jeux pervers, où sida, ecstasy, sensations fortes et rêves de gloire se bousculent dans une grande discothèque frénétique. Quand je dis que tout est trompeur, c'est parce que tout est décalé, et qu'ici on va brasser les clichés les plus kitsch pour véhiculer l'horreur sous le strass. Synthés new wave comme des fantômes des années 80, chœurs masculins englués dans le vocoder, avant-plan mélodique et lumineux...

Mais on a tôt fait de se réveiller. On est au 21ème siècle, et les virées en boîte les plus hype sont prétexte au binge drinking, au GHB, et à la défloration brutale. Silent Shout est la musique d'une jeune ado trop mignonne pour ne pas devenir une victime. Un moustique attiré vers la brûlante et mortelle lumière du monde des adultes.

La chanteuse Karin Dreijer Andersson passe d'un style de chant à un autre, nous rappelle Björk, Amanda Palmer, ou encore Julie Christmas, la chanteuse de Battle of Mice (dont l'album A Day of Nights est le reflet métallisé, adulte et sincère de ce Silent Shout), naviguant de l'ânonnement orgasmique aux cris étouffés.

L'orgasme. C'est bien sur le rythme de ce bouleversement intime que se cale Silent Shout, entretenant l'ambiguïté jusqu'au bout. Victime traumatisée ou esclave consentante ? Proie ou bourreau ? On est là dans un tel cycle de vengeance et de dépravation, qu'on ne saurait dire qui a commencé, d'où vient le premier outrage, la première mutilation. En tout cas, l'innocence fait bien partie des dommages collatéraux.




STINA NORDENTSAM
/ The World is Saved / 2004

Dernière chansons avant le jour du Ravissement.





Genre : Grunge rock / sludgecore
A écouter : la tête contre le cabinet, un flingue dans la bouche

Il se passe quelque chose d'étrange à l'écoute d'Harvey Milk. Tous ceux qui connaissent un peu la bio de la personnalité dont le groupe tire son nom (notamment grâce au très chouette film éponyme de Gus Van Sant) savent qu'il va se tramer quelque chose de tragique et d'injuste.

On est en 1995, Kurt Cobain est mort depuis un an, mais les Melvins sont toujours là. Le grunge, le sludge, et tout ce qui fait de plus saturé et nauséeux dans le rock sont toujours là.
Parce que la nausée, c'est un feeling qui survivra à tous les suicides de rockeurs.

Courtesy and Good Will Toward Men est donc un album étrange. Parce qu'on y retrouve ce mélange improbable entre larsens et mélodie qui a fait le succès de Nirvana, mais qu'ici la recette a délibérément tourné au rance. Au très rance.

Il y a ce chanteur à la voix bilieuse, rude et puissante qui hurle parfois, déclame souvent, mais le plus souvent, chante, une sorte d'hymne, de détresse poisseuse. Il y a ces guitares, melviniennes mais sans le groove des Melvins. Un peu comme un oiseau mazouté dont on a enlevé l'oiseau.

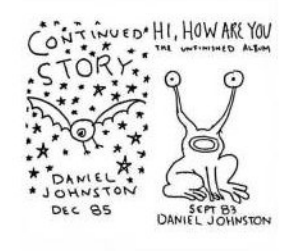
Il y a cet évident inconfort à écouter du Harvey Milk parce que quand même, c'est moche, c'est déplaisant, mais il y a toujours cette force émotionnelle, et puis cette beauté sous la laideur - vous savez, la beauté des faibles, la beauté des causes perdues - qui force à écouter encore, à prêter l'oreille.

Et enfin il y a ce paysage qui se déroule, des impasses avec leur fumeurs de crack, des fous qui vendent leur chemise pour l'offrir à des pauvres gens heureux, y'a ces putes au grand cœur qui finiront surinées derrière l'escalier,

y'a cet homo qui vient de tomber amoureux, et qui ne sait pas qu'à la sortie de la boîte de nuit, on l'attend pour le tabasser.

C'est tragique. Et c'est injuste.

Alors, en jeu de rôle ? J'y viens, puisque j'ai promis de toujours y venir. Il y a qu'il serait temps de se secouer. Qu'il serait temps de laisser ses beaux persos héroïques et sans reproche. Qu'il serait temps d'enfiler son costume de victime, son costume de loser au destin fulgurant. Qu'il serait temps de mordre la poussière, et d'apprendre à aimer ça. Qu'il y a sans doute plus à retenir, qu'il y sans doute plus d'intensité, et je dirais même plus de gratification, à jouer un petit mac trop sensible - qui finira avec une balle dans le crâne pour une impossible histoire de fille - qu'un barbare invincible appelé à devenir roi.



Daniel JOHNSTON / Hi, how are you + Continued Story / 1985

Vous connaissez ? C'est lo-fi, c'est creepy, c'est sincère... Du folk redneck de maison hantée tellement touchant..





Genre : black metal dépressif / shoegaze
A écouter : la tête dans le nœud coulant

Idéal pour : Kult, Vampire Requiem, Labyrinth
Comme au cinéma : Night Watch, Antechrista

Autopsie :

La scène black metal dépressive se démarque en mettant en avant les sentiments de souffrance, de fatalisme et d'autodestruction. Une réponse intimiste au nihilisme et à la malveillance qui synthétisent le genre. Il fut pour moi difficile de choisir un album représentatif du genre. J'aurais pu tout aussi bien citer le raw Forgotten Tomb ou le doomeux Esoteric. Si mon choix s'arrête sur Xasthur, c'est pour son placement à mi-chemin entre canon (la voix tout à fait black) et avant-garde (la prod impeccable, les instrumentaux mélodiques, l'hybridation shoegaze).

Xasthur traite de l'ennemi intérieur. Les vastes paysages désolés de notre psyché à la dérive. Les Souffrances du Jeune Werther. C'est donc un puissant et monotone voyage dans les contrées du désespoir qu'on nous entraîne là, à notre corps défendant. Xasthur parle de la vanité de toute chose, de l'autodestruction qui nous attend, de l'humanité vouée à sa chute. Il en parle à grand renfort de chant écorché, de bourrasques de saturations et de brumes de claviers et d'acoustiques cristallins. Le mariage du ciel et de l'enfer, en quelque sorte. Il y a en effet dans la musique de Xasthur, à peu près aussi belle que laide, quelque chose de la noirceur sophistiquée d'un William Blake, ou d'un Jean Delville. Une peinture qui se complait dans la souffrance, y trouve son lit et sa catharsis.

C'est l'errance dans les purgatoires de Kult, les immeubles qui s'effondrent sur la plage dans Inception, le désespoir et l'exultation de la condition du vampire :ce que le suicide promet de meilleur. La promesse mystique et trompeuse d'un lendemain meilleur après la mort.





Genre : drone / extreme doom / sludgecore
A écouter : nu dans le goudron, hurlant, violé, possédé.

Idéal pour : Kult, Millevaux
Comme au cinéma : j'aurais pas tellement envie de regarder un film qui ressemble à ça. Par défaut, je dirais "Dogville", "Antechrista", et les versions japonaises de "Ring" et "Dark Water"

Autopsie :

Ce disque sera vraiment à utiliser avec des pincettes. Une bombe neurale à ne passer que trois ou quatre fois en jeu pendant une vie de rôliste.

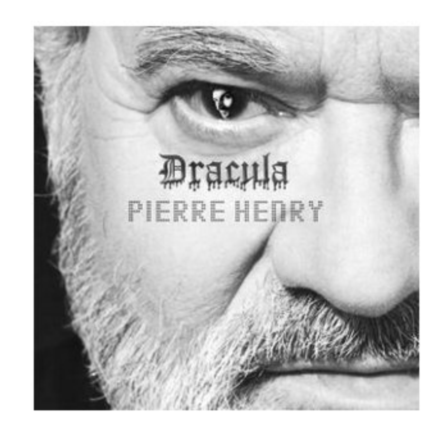
Inspirés du sludgecore extrême (Khanate, Khlyst, Burning Witch ou encore Thor's Hammer - autant angles d'attaque pour votre prochaine campagne de désespoir extrême), Monarch frappe encore plus fort. Plus lentement et plus douloureusement.

La recette est simple, atrocement efficace. Une immense percussion toutes les trente secondes, des guitares réduites à des larsens secs, massifs, vibrants. Ecrabouillant tout ça, le chant de la petite Emilie Bresson. Elle a dû mal digérer sa rencontre avec des monstres infects durant la petite enfance. Elle est possédée par une chose immense qui en fait l'instrument de la perdition. Et bien donc la chanteuse Emilie Bresson hurle sur toute l'insupportable longueur de la galette, d'une voix déchirée, affreuse, démente, désespérée, rituelle. D'une lenteur à vous démembrer. Ne s'arrêtant que le temps d'un murmure de folie. Monarch, c'est les parties de Kult où sévit la perversité domestique, c'est les forêts de Millevaux où la sorcière attend le viol des Horlas, c'est les coursives hantées de Notre Tombeau où croupissent les otages, c'est les caves des maisons des psychokillers de Sombre, c'est la preneuse d'otage dans Misery, c'est Salem, c'est la mort, la féminité, le goudron ancestral et la crémation de la raison.

DEDALES







Genre : musique concrète / dark ambient
A écouter : en Valachie

Idéal pour : Cthulhu by Gaslight, Vampire Ere Victorienne
Comme au cinéma : "Nosferatu" de Murnau

Autopsie :

Avec ce disque, on attaque un de mes petits chouchous, puisque c'est probablement un des premiers disques que j'ai pu passer en entier lors d'une partie de jeu de rôle... Avant, j'en étais réduit à changer constamment de CD sur mon vieux lecteur tout pourrave qui supportait mal les manipulations incessantes... (car oui, je n'étais pas encore parvenu à la fabuleuse ère du mp3). Je vous laisse imaginer les cassures de rythme, et l'effet généralement catastrophique sur le scénar.

Pierre Henry est l'un des pionniers de la musique concrète (comprendre électro-bruitiste), puisque ce papy sévit dans le milieu depuis les années 50...

Et ce Dracula est finalement l'une de ces œuvres les plus accessibles, je dirais. Sa mission : réaliser plus qu'une BO : un film sans images, qui restituerait pourtant toute l'atmosphère du Dracula de Bram Stoker. Si les vampires écoutent The Cure, les victimes des vampires doivent à peu près écouter cette musique-là en s'aventurant dans le château délabré de Vlad Drakul, au milieu des ancestrales forêts de Valachie.

Ayant ignoré les avertissements des tziganes, vous avez pénétré l'enceinte du domaine de Dracula... Et embarqué dans un train fantôme qui alternera passages grandiloquents et véritables moments de sueurs froides.

On retrouve ici, avec des samples de Wagner omniprésents, l'image romantique du vampire. Mais les bruitages rajoutés par Pierre Henry (le vent, le couvercle du tombeau qui grince, les chauves-souris, et même un passage dantesque avec un choeur de truies en rut !) renvoient plus au côté glauque du Vampire, et un peu aux vieux films de la Hammer, je dirais.

Si je pouvais reprocher une chose à ce disque, c'est son côté très grand-guignol. Mais curieusement, ce disque met bien les chocottes quand même ! Je me rappelle une partie de Cthulhu by Gaslight, où l'un des joueurs a commencé à devenir mort de trouille au bout de 5 mn, et a tout fait pour saboter le scénar à coup de vannes pourries dans l'espoir de se rassurer lui-même...

Tout ça c'était il y a quelques années, et ce Pierre Henry qui a beaucoup tourné, je le ressors maintenant rarement, anesthésié que je suis par le drone/black metal. Mais il garde toujours une place de choix dans mon coeur. Comme un vieux cercueil poussiéreux qui n'a pas fini de cracher des cadavres...





MEREDITH MONK /
Impermanence / 2008

Opéra pour murmures et fantômes dans la demeure aux mille pièces.



Genre : Musique mécanique / musique enfantine
A écouter : en vérifiant que cet affreux clown en chiffon reste bien inerte
Idéal pour : Little Fears
Comme au cinéma : Poltergeist, Les Autres, Paprika

Autopsie :

A me voir chroniquer de la musique enfantine dans cette rubrique, vous allez vous dire : MER IL ET FOU ! Et bien oui.

Ou plutôt, pragmatique. Les musiques d'horreur doivent être adaptées à leur contexte. Passer du black metal à Brain Soda, ça le fait pas (ou alors du black metal délirant, comme Ancient, Fleurety ou Kovenant...). Ne pas hésiter sur le décalage. Chacun a des peurs différentes. J'ai une amie qui a une trouille bleue des papillons. Vous y croyez ?

Klimperei ne produit pas une musique enfantine comme les autres. Classique dans la forme (boîte à musiques, piano-jouet, instruments bricolés), il ne l'est pas dans le fond. Chez d'autres références du genre (Pascal Comelade, Pascal Ayerbe), on retrouve l'innocence, l'insouciance et la joie de l'enfance. Ce n'est pas le cas d'Un P'tit Coin d'Ciel Gris. J'en viens même à me demander s'il n'est pas raté. Car en fait, cet album est glauque. Il est triste à mourir. Du Erik Satie sous prozac. Quelque part quelque chose a très mal tourné. Je donnerais cher pour savoir si c'est intentionnel ou pas de la part du compositeur, dont les autres pièces sont généralement plus enjouées.

Passé dans des séquences calmes à Kult ou Cthulhu, on obtient un intermède creepy à la Tim Burton ou Ghost in the Shell. Ce disque a toujours provoqué la crispation. Les joueurs y retrouvent la peur des monstres cachés sous le lit. Mais aussi ils ont peur de l'enfant couché dans le lit. De l'enfant qui dort toujours en eux avec son lot de terreurs nocturnes.





Genre : free jazz / musique électronique / musique concrète / post-rock
A écouter : à la recherche des hommes à tête en tuyau de poêle
Idéal pour : Labyrinth, Dark Dungeons
Comme au cinéma : Twin Peaks, Dark Crystal

Autopsie :

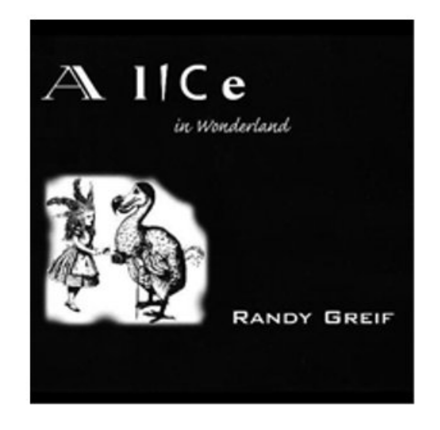
Proche des expérimentations de Nurse with Wound ou des collages sonores de Fred Frith, Dome échappe à toute classification. Dadaïste, claustrophobe, hermétique, Dome travaille le son comme une matière brute, en plasticien de l'ambiance. Rares guitares à la limite du drone, saxophone égaré et trituré jusqu'à la corde, beats rachitiques, spoken word incompréhensibles et grand sens du rythme malgré l'absence de notes reconnaissables.

Il est difficile de trouver une ligne directrice à cet album, sinon qu'il est glauque de bout en bout. Sinistre. Une menace qui ne se concrétise jamais tout fait, évoquant ainsi des labyrinthes sans issue, propices à de pétrifiantes rencontres. Des couloirs où le dallage en damier dissimule des chausses-trappes, des portes battant avec soupirs sur le vide, et des antichambres où palabrent de sinistres hommes en costards avec des têtes de tuyau de poêle.

On peut aussi s'imaginer perdu dans les donjons illogiques d'un rétroclone de Donjons & Dragons ou d'un vieux jeu vidéo sinistre à la Lands of Lore, avec cette musique cheapos qui tourne en boucle et ces monstres qui attaquent toujours dans le dos.

Il y a dans la musique de Dome une vague bruitiste familière qui endort la méfiance, et dont le caractère malsain ne se révèle qu'après une écoute attentive. Ce château où vous avez été invité, aussi vide que silencieux. Vous savez que vous allez devoir affronter des monstres venus de nulle part où des tracasseries procédurières à la Kafka. Une seule chose est sûre : il n'y a pas d'issue.





Genre : opéra dark-ambient
A écouter : avant de se faire couper la tête

Idéal pour : Crimes, Cthulhu by Gaslight, Patient 13, le Syndrome de Babylone
Comme au cinéma : Un mélange entre Eraserhead de David Lynch et Alice de Tim Burton

Autopsie :

Alice in Wonderland de Lewis Carroll, mis en musique et en sons par Randy Greif, est une œuvre qui se subit autant qu'elle se mérite. Sur la base d'un ancien livre-audio du roman, Greif sample les voix et les déforme, retravaille le rythme et incorpore son propre son avec un remarquable esprit d'osmose. Et de glauquitude. Parce que votre dose de LSD va paraître coupée avec un truc vraiment sale.

C'est l'album d'Alice, mais c'est aussi l'album de la folie, de la mort, de l'enfance violée. Chaque passage, chaque symbole du livre se trouve magnifié, déformé, réinterprété. Et des images mentales toutes plus troublantes les unes que les autres de ressurgir à l'écoute. Si j'étiquette "dark ambient", je précise qu'interviennent là toutes les facettes de la musique électronique : distorsion des voix, rythmiques industrielles, mélodies electro, effets noise-psyché, passages dronisants, orchestration symphoniques et jazz, et j'en passe. Un kaléidoscope étourdissant, et qui reste toujours cohérent. Et toujours flippant. Une nausée. Mais une putain de bonne nausée. Un de ces bad trip dont ne veut pas décrocher.

Autant le préciser : il s'agit de 5 CD pour un total de 6H, retraçant la totalité du roman. Autant ça peut paraître du pain béni (6 H : le temps d'une séance de jeu), autant incorporer cet album en jeu de rôle de façon harmonieuse relèvera du tour de force.

Pour ma part, c'est l'écoute de l'album qui m'a donné envie de monter une soirée enquête horrifique sur "Alice au Pays des Merveilles" dans l'esprit de magnifier toutes les perversités du roman. Et fatalement, la dite soirée a entièrement été sonorisée avec le dit album. Avec déguisements, décors et projos. Histoire d'entrevoir un temps le monde d'Alice avec les yeux sordides et mélancoliques de Randy Greif.

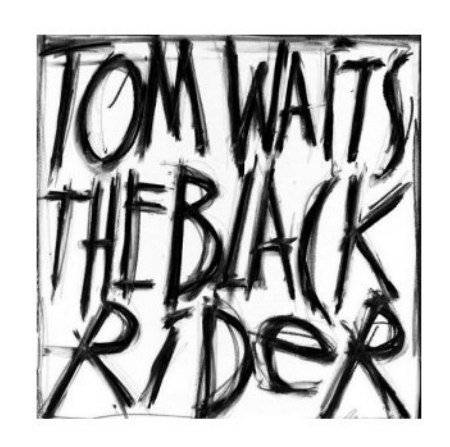
Album de tous les excès, mise en musique de la folie, ce lapin-là vous accompagnera très loin dans vos méditations de MJ horrifique...



Jean-Claude VANNIER / L'Enfant Assassin des Mouches / 2003

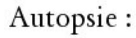
Il ne fait bon ni être un mouche ni un enfant dans ces péripéties musicales gainsbarriennes...





Genre : cabaret destroy blues
A écouter : au bout du énième verre de Bourbon

Idéal pour : Unknown Armies, Patient 13
Comme au cinéma : Twin Peaks, et la série "la Caravane de l'Etrange"


Autopsie :

Le parangon des crooners maudits : Tom Waits, bluesman à la voix détruite, personnage fantasque adepte du glauque et de la nostalgie. Pourquoi cet homme chante-t-il et joue-t-il de la musique de façon aussi bizarre ? Mystère. "Come along, with the the Black Riiiider, we'll have a gay old time !"

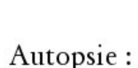
The Black Rider est à l'origine un spectacle musical coécrit avec... William Burroughs, l'auteur halluciné de la beat generation qui a écrit Le Festin Nu. Ca vous pose un peu l'ambiance. Nous sommes sur le trajet d'une fête foraine itinérante qui ferait passer La Foire du Diable de Ray Bradbury pour une aimable bluette. On lorgnerait même plutôt vers Çà de Stephen King.

Peu d'albums retranscrivent la folie avec élégance. Mais Tom Waits, tantôt bateleur, tantôt spectateur, tantôt bonimenteur, toujours ivrogne, nous entraîne dans des montagnes russes vocales rauques, chuchotantes, hurlées. Derrière lui, un orchestre déglingué, hérissé d'instruments folkloriques joués par des monstres de foire. Et nous entraîne dans une dangereuse exploration, nous fait visiter des caravanes où croupissent des anancéphales de Vichy, nous fait prendre le thé avec Elephant Man, nous fait affronter l'homme aux muscles d'acier, nous fait distribuer aux enfants des pommes d'amour fourrées avec des lames de rasoir, et nous fait même visiter -contre notre gré- le con d'une pute foraine grosse et sénile. C'est un truc à vomir sa barbe à papa, à vomir des étoiles, à vomir sa cervelle. Tout est fou là-dedans, mais certainement pas d'une folie sympathique. Plutôt de cette folie à la beauté rêche, qui cache un terrible vice de l'âme sous le masque du clown.



Genre : death-rock
A écouter : parce que toutes blessent, la dernière tue

Idéal pour : Le Syndrome de Babylone, L'Horlogerie des Rats, Exil
Comme au cinéma : L'antre de la folie, Faux-Semblants, Paprika, Donnie Darko



Autopsie :

Epilepsie, troubles bipolaires, hallucinations... C'est bien la face la plus baroque de la folie que Violet Stigmata nous propose d'explorer. En même temps, c'est la plus familière des rôlistes, habitués que nous sommes à la facilité, privilégiant le démonstratif à l'introspectif. Tout le monde est d'accord pour dire qu'il est plus facile de faire un scénario à partir d'un serial killer qui se déguise en clown, plutôt qu'à partir d'une jeune femme ordinaire qui ne sait plus vraiment qui elle est, s'pas ?

Mais bon, à défaut de changer nos vieilles habitudes, faisons au moins l'effort d'être subtil. D'être foisonnant. D'être nuancé.

« Ça, c'est la réalité ! », entonne le héros de L'Antre de la Folie de John Carpenter, en frappant sur une commode, comme pour s'assurer qu'il peut faire le tri entre la réalité (ce qui est inoffensif) et l'hallucination (les créatures cauchemardesques qui veulent sa mort).

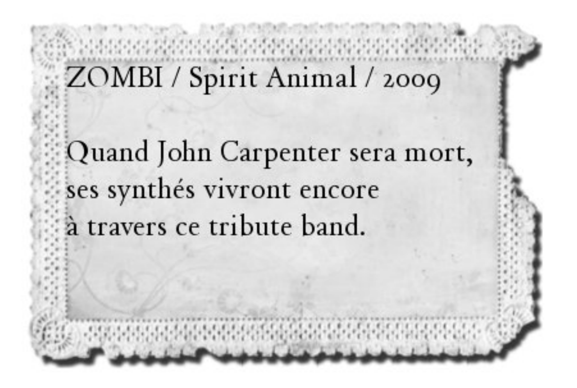
Les deux dernières chroniques décrivaient un lieu hanté par la folie, puis un homme hanté par la folie. Ici, c'est le monde entier qui est hanté par la folie. Aussi le disque conviendra mieux pour des jeux de rôles où c'est le cosmos entier qui semble avoir perdu la boule. Le temps nous fait des mauvaises surprises, on ne peut plus se fier à l'espace, on n'est jamais assuré des intentions de ses proches, et surtout il est impossible de distinguer le réel du fantasmé. Un piège holistique dans lequel vos PJ vont devoir se débattre jusqu'à la mort. Ou la démence.

Il y a bien des visions dans ce disque. Mais ce qu'on retiendra en premier lieu, c'est l'armature électro-rock : on croit évoluer dans des sentiers battus. C'est le dynamisme de l'ensemble qui nous évoque la sécurité (puisqu'en jeu de rôle d'horreur, les tempo ont en général tendance à se ralentir et la musique à descendre dans les graves.). Ici, c'est rapide, aigu, presque enjoué, toujours mélodique. Mais la voix masculine, typiquement post-punk, alternant chant clair distancié, imprécations nasillardes, et délirium vocodé, nous bouscule. Et l'ensemble se détraque au fur et à mesure, les genres et les instruments se mélangent dans un désordre maîtrisé. Mon petit passage préféré, c'est celui où vous entendez votre ami imaginaire qui vous ordonne de lui faire confiance, en répétant : « Je suis toujours la même personne. », sa voix se déformant au fur et à mesure sous un déluge de traficotages electro.

Au final, ce qui reste, c'est l'impression de n'être pas le bienvenu dans son propre monde, d'être maudit à longueur de temps par son environnement, et de s'en sentir coupable.

Le terreau rêvé pour un scénario à base de remords, de paranoïa, et de meurtres compulsifs.





ZOMBI / Spirit Animal / 2009

Quand John Carpenter sera mort,
ses synthés vivront encore
à travers ce tribute band.



Genre : dark-ambient / noise / musique concrète
A écouter : dans les entrailles

Idéal pour : Notre Tombeau, Sombre, Millevaux
Comme au cinéma : un remake imaginaire et particulièrement glauque de L'Aventure Intérieure

Autopsie :

Ventre.

Ça se pose là comme titre. En même temps, ça explique tout.

Ça explique ces profondeurs sonores, ça explique ces sempiternels bruits de fuite d'eau, ça explique ces canalisations, cette moiteur, cette absence totale de lumière qui va caractériser l'expérience Ventre, et ça explique enfin ces puissantes déflagrations noise et ces drones interminables. Étiqueté dark-ambient par mes soins sans consulter l'auteur, on ne retiendra ici du genre que la sensation de faire un voyage statique dans un endroit où il n'aurait mieux fallu pas s'attarder. Ici, dans les tréfonds, dans le ventre de la Baleine. Et pas une gentille baleine de carton-pâte comme celle de Jonas ou de Pinocchio, mais une baleine immense, lépreuse et infecte. Tout au moins, c'est ce qu'on se dira pour se rassurer. Car l'on pourrait bien plutôt naviguer dans ses propres entrailles.

Encore un disque que je garde pour les grands moments, et qui me rappelle des chouettes souvenirs. Qui me fait retourner dans la panse d'une civilisation pourrissante, que ça puisse être les tombeaux d'Hyperborée, les galeries de Metro, ou les sous-sols de Ground Zero (lieu où j'avais placé une entrée de l'Enfer dans ma campagne de Kult).

C'est ce genre d'album qui vous fait le privilège d'accompagner les plus mémorables traversées de jeu de rôle d'horreur, de ces moments précieux et par essence non reproductibles, où le MJ peut arriver à flipper autant que ses joueurs car tout simplement, il ne sait pas plus que les autres où on s'enfonce.





Genre : post-hardcore / sludgecore / dark-ambient
A écouter : parce que jusqu'ici, tout va bien.

Idéal pour : Notre Tombeau, Sombre, Kult
Comme au cinéma : La Haine, [Rec]

Autopsie :

Tout commence par la chute d'une femme dans un abîme sans fond. Un conduit d'égout vers l'oubli. Et son hurlement, interminable. Une chute qui rappelle celle qui conduit Alice au Pays de l'Horreur.

Puis l'atterrissage, terrible, écrasant, le poids de la gravité sur ton visage. Mais contre tout attente, et malgré tout espoir, la survie. Meurtri, agonisant, un fardeau de douleur, mais toujours vivant.

Tu épuises tes dernières ressources, à marcher, à découvrir ces souterrains où tu as échoué et qui seront ton tombeau.

Des égouts, puants. Des catacombes, immondes. Des bunkers, froids.

Tu te caches derrière des caisses dont tu ne veux pas connaître le contenu. Des hommes cagoulés arpentent les coursives. Ils te cherchent.

Partout sur les murs, des instruments de torture, et le chuintement industriel de machines à tuer.

Ce n'est pas le repaire d'une secte, mais d'une Organisation froide et sophistiquée qui œuvre pour la souffrance. Sans émotion et sans remords.

Tu penses qu'on ne te trouvera pas.

Mais il y a la silhouette du bourreau dans la pièce, son corps, massif, son souffle, rauque, ses bras, immenses. Il traîne une grande arme dont le tranchant crisse sur le béton. Il est patient. Il sait qu'il finira bien par te trouver.





Genre : post-black metal / dark ambient
A écouter : dans une vierge de fer

Idéal pour : Kult
Comme au cinéma : Salô et les 120 Jours de Sodome, Saw, Hostel

Autopsie :

J'ai maîtrisé une campagne de Kult avant que mes joueurs me fassent faux bond pour cause de fatigue nerveuse. Il y avait une boîte SM qui s'appelait "La Fosse" et qui centralisait pas mal d'intrigues. Si à l'époque j'avais eu cet album en ma possession, il y aurait eu un espace supplémentaire. Derrière une porte blindée, un sous-sol secret où il n'aurait plus été question de se cravacher entre adultes consentants. Un sous-bassement de l'Enfer, qui fournirait la sordide explication à toutes ces personnes disparues depuis des mois, à ces cadavres mutilés qu'on retrouve dans les bennes à ordure des ghettos, à ces rescapés qui restent murés dans le silence, et dont les plaies ne se refermeront jamais. C'était plutôt une bonne chose qu'il n'y ait pas eu un tel endroit dans la campagne, finalement. Il n'est plus ici question de se se raconter des histoires d'horreur baroque entre étudiants, ici il est juste question du Marquis de Sade. Pas question d'un Cthulhu pépère ou d'un Chill distrait. Avec Gnaw Their Tongues vous avez franchi un palier. Pas de retour en arrière possible. A réserver pour vos séances les plus extrêmes, vos amis les plus intimes. J'en oublie de vous décrire le contenu auditif de tout ça. Retenez que c'est la mise en musique des écrits du Divin Marquis. Jusqu'au-boutiste et premier degré. Des cris de souffrance, d'imploration, du satanisme sans compromis, des machines qui broient. Il n'est jamais question de plaisir. Pour personne. Evitez comme la peste ces nihilistes qui ne torturent plus par désir. Juste par devoir. Et si vous vous aventurez dans ce sous-sol interdit, assurez-vous bien d'être armé, et surtout, surtout, d'avoir un double des clés de la porte blindée.





Genre : musique tribale asiatique / indus / dark ambient
A écouter : dans les égouts, en compagnie des Morlocks
Idéal pour : Notre Tombeau, Sombre
Comme au cinéma : La Route, [Rec.], Misery

Autopsie :

J'ai rarement eu l'intention de chroniquer ici des disques faciles d'accès. Mais en général, on peut dire que ce sont des disques qui me touchent personnellement. Avec ce The Culling Is Coming, nous rentrons dans la catégorie fangeuse des disques vraiment peu accessibles, et que personnellement j'ai vraiment du mal à écouter en entier. Et ils sont rares ce genre de disques de musique expérimentale de ma collection, que je regrette presque d'avoir acquis. Je pourrais citer Animal Factory de Merzbow, Welt de Ohgr, Home de Caspar Brötzmann Massaker. Ce sont des disques qui ont en commun le rejet de toute norme musicale, et la recherche d'un son disharmonique au possible.

The Culling is Coming n'est pourtant pas un album si extrême. Les tempos sont très lents, on distingue certains sons cristallins plaisants à l'oreille, mais l'album est très long et musicalement ça ne va nulle part. Créé en jam sessions live par un collectif de musiciens au carrefour de ce qui deviendra d'un côté la musique industrielle et de l'autre le dark ambient, c'est un album radical et sans complaisance (à noter la participation de David Tibet qui fondera par la suite le crépusculaire groupe Current 93).

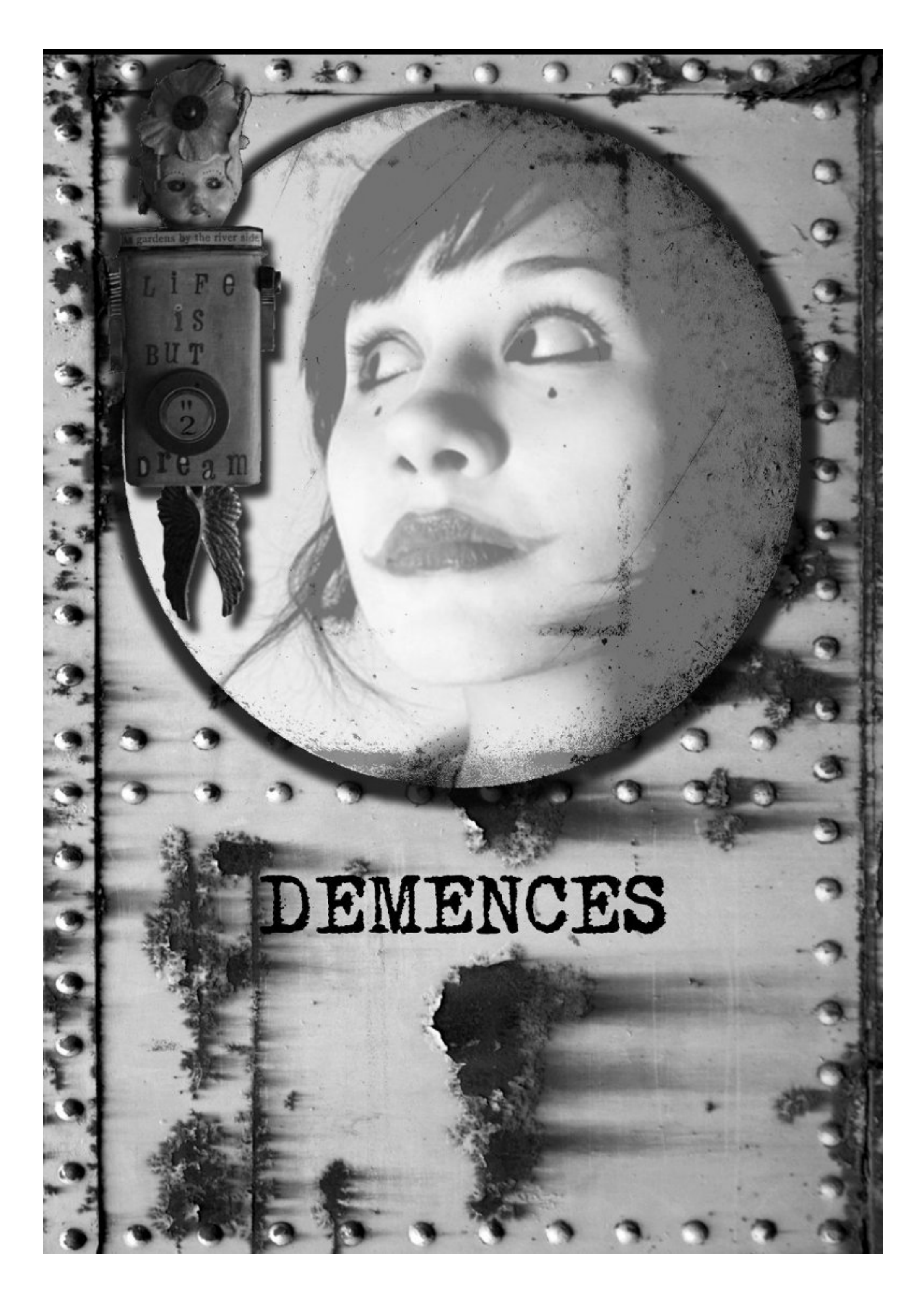
L'assise musicale est la musique traditionnelle asiatique, avec un gamelan (ensemble orchestral composé de gongs, tambourins, percussions métalliques, flûtes) d'une part et une flûte tibétaine d'autre part, mais pratiqué par des occidentaux avides d'expérimentation, le son n'évoque pas la méditation mais l'errance. Le vide. Les ténèbres.

C'est pour moi le son des égouts. Le son des Morlocks. De choses souterraines énormes vénérées par des insectes blanchâtres. De conduits moisis où se love l'obscurité. C'est le son de l'eau croupie, des rats sur les tuyaux et de cette cave où grandit un être obèse et nu, un être aux petits yeux noirs et aux dents pointues, qui se repaît.

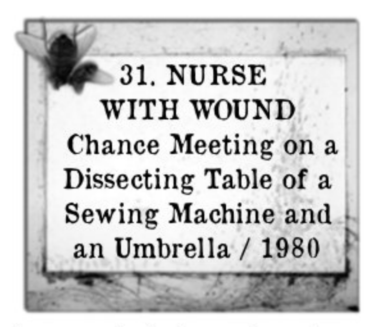
Et quand les éléments indus et les samples de voix difformes interviennent, c'est une transe malsaine qui nous secoue, on se retrouve prisonniers de rites ancestraux et obscènes, englué dans une spiritualité pervertie, et on n'a plus qu'à courir, fou, vomissant, sans espoir de trouver une quelconque sortie.

The Culling is Coming n'a rien de plaisant à écouter. C'est un album de musique asiatique qui n'évoque aucun monde connu, sinon les Enfers. Ce n'est qu'égarement. Cela n'a pas vocation à être écouté, mais à être subi. C'est un cloaque gorgé d'orgones et de choses putrides qui respirent. C'est la bouche du mugwump sur votre nuque, qui se fait un fix avec vos fluides vitaux.

C'est l'avènement des Morlocks.



gardens by the river side
LiFe is BUT "2 Dream
DEMENCES





Genre : krautrock dadaïste / musique concrète / dark ambient / free jazz
A écouter : parce que vous ne pouvez juste pas l'éteindre... Vous ne pouvez pas l'éteindre... Vous ne pouvez pas l'éteindre...
Idéal pour : Patient 13, Delta Green, Little Fears
Comme au cinéma : Vol au dessus d'un nid de coucou, Shutter Island, Old Boy

Autopsie :

Il est maintenant temps d'aborder un thème plus que dangereux en jeu de rôle d'horreur : la folie.

La folie a beau être un thème central de bien des jeux de rôle d'horreurs, je trouve qu'elle est mal gérée à bien des tables. Que ça soit lié aux failles du système de jeu (les folies aléatoires à l'Appel de Cthulhu !), au scénario, ou tout simplement à la table de jeu. Mal géré, le thème conduit au bizarre, au grotesque, et surtout au ridicule. Trois choses assez antinomiques de l'horreur, en fin de compte. Assurément, c'est un thème qui ne devrait pas être délaissé, mais mérite un traitement subtil. Notamment parce qu'en horreur, ce n'est pas la démonstration de la folie mais ses conséquences qui vont importer. Au contraire, la folie gagne à moins se montrer pour mieux frapper.

Bon, loin de moi l'idée d'entamer une diatribe ludique, nous allons maintenant nous intéresser à cette sonorisation de la folie. La première méthode est évidemment d'utiliser des thèmes musicaux (du classique ou du rock) pour illustrer tel ou tel personnage dément. Le Vol du Bourdon, quelques morceaux de The Wall de Pink Floyd, une bonne partie de la discographie de Syd Barrett (notamment les chansons Lady Lemonade, Effervescing Elephant, Octopus), ou encore la chanson Where Is My Mind ? des Pixies. Dans la catégorie electro, vous trouverez votre bonheur en titres délirants, tels que Powerpill Pacman d'Aphex Twin, ou encore le prodigieux Frontier Psychiatrist

de The Avalanches. On pourrait enfin citer en entier l'album éponyme des Dresden Dolls, du piano-voix aussi virtuose que frappadingue.

Mais.

Mais ça ne collera pas. Tout d'abord parce que je suis persuadé que l'utilisation d'un thème musical est un gadget pulp qu'il convient de bannir en jeu de rôle d'horreur. Ensuite parce que les thèmes que je viens de proposer sont souvent bien trop pop et grand-guignolesques pour servir une ambiance horrifique. Et encore une fois, il convient en jeu de l'horreur que la folie apparaisse plus malsaine et dangereuse que rigolote.

Pour finir, il convient, pour établir une ambiance, de pouvoir sonoriser toute la partie sur le thème de la folie, et non une simple apparition de PNJ. Si vous avez prévu de vous lancer dans du Patient 13, dans du Unknown Armies, ou encore dans ce foutu one-shot de l'Appel de Cthulhu (in Les Demeures de l'Epouvante) qui se passe dans un asile sur île coupée du monde, il va falloir que le décor entier respire la folie, que l'air soit imprégné de folie, que les Pjs ressentent cette folie. Et qu'elle n'ait absolument rien de fun.

J'en reviens donc à mon cheval de bataille habituel : des albums entiers, homogènes, et si possible où le glauque l'emporte largement sur le comique.

Commençons donc en force avec cet aberrant Chance Meeting on a Dissecting Table of a Sewing Machine and an Umbrella, premier album de deux ingénieurs du son désœuvrés qui se rassemblent sous le nom de Nurse With Wound. On a ici affaire à une expérimentation sonore dadaïste qui tient autant de l'art brut que de la branlette intellectuelle ou du foutage de gueule arty. Bref, difficile de définir la démarche exacte, mais après tout, c'est seul le résultat qui compte.

L'artwork (qui a sans doute contribué à rendre ce groupe culte – tout au moins dans les milieux underground) évoque à la fois les collages à la Prévert, les peintures de Jérôme Bosch et les écrits du Marquis de Sade.

La « musique » quant à elle... Imaginez une espèce de Franck Zappa qui aurait carburé au crack et aurait commis des choses illégitimes avec Pierre Henry, vous aurez une vague idée. Ou pas.

Pour simplifier, Chance Meeting... est un assemblage de riffs déviants à la guitare électrique avec de la guitare sèche et du piano, mixé avec autant de grâce qu'un boucher serbo-croate, et agrémenté de samples qui pourraient venir tout droit d'Eraserhead.

Tout ici est dans la texture, puisqu'il n'y a pas de rythme à proprement parler, et encore moins de mélodie. On discernerait davantage de structure musicale dans les collages free-jazz de Fred Frith que dans cette galette.

Bref, ne cherchez pas le plaisir esthétique que pourrait procurer Chance Meeting..., il est inexistant. Ce n'est pas de la musique, c'est un décor. Dantesque. Ce sont les parois capitonnées d'une cellule, c'est la marmite qui bout à n'en plus finir, et c'est surtout le propre théâtre d'ombres mentales du fou. Il n'y a rien à comprendre, il y a tout à subir. Passé à fort volume, c'est tout simplement une torture. A faible volume, c'est un compte-gouttes d'acide qui va finir par tout imprégner. Un temple hideux érigé à la déraison, à cet inconscient morbide qui refait surface, à ces pulsions incontrôlable, à ce continent noir que vomit notre cerveau, à cet autre « je » qui nous dicte les pires actes et nous plonge dans les pires mondes, et nous fait perdre toute dignité humaine.





THIS HEAT / This Heat / 1978

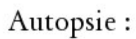
Petite boîte à bruits déglinguée pour micro-jeux de rôles qui font peur.





Genre : opéra-rock / metal / cabaret
A écouter : dans son propre théâtre muet intérieur

Idéal pour : Labyrinth, Unknown Armies
Comme au cinéma : Twin Peaks, Citizen Kane, Barton Fink



Autopsie :

Heath Ledger dans le rôle du Joker, Orson Welles dans le rôle de Citizen Kane, Hamlet dans la pièce éponyme de Shakespeare, Desty Nova dans le manga GunnM, le Dr Jekyll et Mr Hyde, la culture mondiale a toujours célébré la folie quand elle se hisse au pinacle, quand elle est l'équilibre parfait entre la raison, l'humanité... et le reste.

Quant à vous, rôlistes, vous avez sans doute un tous un souvenir de Malkavian flamboyant à nous raconter ! La folie marque les esprits autant qu'elle les mutile.

Autant avec la chronique de Nurse With Wound, je proposais un décor de folie, autant avec celui-ci on voyagera plutôt à l'intérieur d'une démence personnelle, mégalomane et totalitaire. L'histoire d'un homme en proie à ses propres démons, les suppliant, les maudissant, les embrassant. Et qu'importe si l'on n'est pas suffisamment doué en anglais pour saisir les nuances des discours, la musique va suffire à comprendre.

L'un de mes meilleurs souvenirs personnels en tant que MJ, fut dans ma campagne "Vidéodrone" pour Millevaux, avec un avatar d'Hastur sobrement nommé le "Master of Puppets" qui capturait les PJs - tous reliés à la Matrice par une connexion neuronale - dans son propre univers virtuel hideux. Une sorte de clin d'oeil personnel à Ghost in the Shell II, Matrix, ou encore Blade Runner.

A l'époque, j'avais utilisé l'enfantin et traumatisant Un p'tit coin d'ciel gris de Klimperei (chroniqué dans ces pages) pour illustrer la chose, mais si c'était à refaire, je m'y reprendrais autrement. En réalité, le "Master Puppet" n'était qu'un vilain mégalo torturant les PJs par des visions démentes. Il ne ressentait personnellement aucune souffrance intérieure. Je ne suis même pas certain qu'il était fou. C'est cette souffrance du fou qui manquait, et la façon de le faire ressentir aux joueurs. Une souffrance tellement grande, un rejet si puissant de sa propre folie qu'il aurait impacté tout son entourage. Canevas qui aurait été d'autant plus pertinent à exploiter qu'il allait être question plus tard de contagion de la folie.

Bref, si j'avais connu plus tôt cet album de Sleepy Time Gorilla Museum, je m'y serais pris autrement, car j'aurais compris toute la tragédie de la chose. D'être fou et d'avoir le malheur de le comprendre. Ou de n'être pas fou par un autre tour de folie. La misérable condition des schyzophrènes ou des Alzheimer en devenir. Que feriez-vous à sa place ? Vous souffririez comme une bête.

C'est en gros le message que nous fait passer ce In Glorious Times, tout en subtilité, il faut bien le reconnaître. Les oripeaux rock / metal que revêt la chose ne sont là que pour nous rassurer. Gros riffs qui tâchent, passage en voix death, contrepoint au chant féminin gothique, tout ça n'est là que pour nous laisser l'impression d'évoluer en terrain balisé. Car se révèle ensuite toute l'impuissance et le désespoir dans la voix de ténor du chanteur, dans ses guitares qui ne décollent jamais vraiment, clouées au sol dans une interminable intro heavy metal, vous savez ces espèces d'intro un peu grandiloquantes, un peu sympho, un peu music hall en somme, qui sont censées juste ouvrir le bal avant les danseuses de french cancan et les envolées épiques à la Stratocaster. Et bien ici, le rideau ne s'ouvre jamais tout à fait, il y a juste un homme fou, dictatorial, maudit, sous le feu des projecteurs, dans son dernier costard de perdition, et vous, collé à votre strapontin, incapable de vous enfuir.





Genre : indus / noise / dark ambient
A écouter : dans une cellule matelassée, en attendant la séance d'électrochocs

Idéal pour : Patient 13
Comme au cinéma : Shutter Island, L'Antre de la Folie, Pi

Autopsie :

J'ai tellement été marqué par l'ambiance complètement insane du film Pi de Darren Arronofski, que j'ai en rippé la bande-son entière (en V.O.) pour la passer pendant mes parties de Delta Green, et pour l'écouter à d'autres occasions. Les sentences des personnages (« as soon as you discard scientific rigor, you're no longer a mathematician : you're a numerologist ! »), les cris de douleur du héros migraineux, et les puissantes saillies drum n' bass me renvoient systématiquement aux images les plus fortes du film.

J'en parle parce que ce double album Journal Noir/Lithium a tout de la bande-son d'un film imaginaire très flippant, une sorte de docu-fiction glauque sur la vie d'un interné en hôpital psychiatrique.

Je ne suis pas sûr d'avoir compris grand-chose à la lecture du Eloge de la Folie de Michel Foucault, mais j'ai au moins compris ça : on interne les fous non pas pour les soigner mais pour protéger les sains d'esprits. En plus de ceci, j'aurais tendance à penser que les hôpitaux psychiatriques ont longtemps été conçus pour punir les fous de leur maladie mentale.

Vous allez me dire que je radote, puisque j'ai déjà consacré un théma de 5 chroniques à la folie. Mais Skin Area ne raconte pas la folie : elle raconte l'horreur de l'hôpital psychiatrique, et est complètement calibré pour une partie de Patient 13 où les PJs auront le sentiment d'être internés à tort et contre leur gré dans un établissement aux méthodes d'un autre âge.

Lourds épanchements indus, monstrueuses déflagrations noise, spoken word sous anesthésie, et synthés orchestraux de supermarché sont aux programme du premier volet Journal Noir. On visualise très bien les portes blindées, les vues en caméra subjective d'un patient ligoté à un lit roulant, le supplice des douches froides, le cauchemar des électrochocs et la promesse d'une lobotomie.

Le narrateur enregistre son journal sur un vieux dictaphone volé. Est-il en séance de thérapie ? Ou en cellule de contention, en plein délire ?

Lithium Path, le deuxième volet, introduit les neuroleptiques, et plonge le narrateur dans une divagation perpétuelle. Les cris en allemand d'une vieille folle qu'on ne verra jamais, prisonnière d'une cellule de contention. Les vestiges de vieux appareils de tortures rouillés. Le coma psychotique sous des nappes de drones malsains, et encore des litanies débitées, des théories de savants fous à base de pseudoscience et de conspirationnisme. La nausée qui monte... Nous sommes dans un purgatoire. Il n'y a pas d'issue. Et toutes les portes blindées de l'espoir qui se referment à jamais.

TOUT.EST.SOUS.CONTROLE.




CHAPI CHAPO ET LES PETITES MUSIQUES DE PLUIE /
Ar Miziou Du / 2007
Toy music aigrelette
et envolées post-rock
tapissent la chambre
aux petites peurs.





Genre : pop underground / slowcore
A écouter : dans le bruit étouffé d'une chambre de motel où il vient de se passer quelque chose d'affreux

Idéal pour : Hellywood, Nobilis, Unknown Armies
Comme au cinéma : 21 Grammes, Vanilla Sky

Autopsie :

Il n'y a pas que le dark ambient apocalyptique dans la vie. On aurait bien tort de ce cantonner à des musiques à stricte vocation horrifique pour sonoriser l'horreur. Jouer sur le décalage, jouer sur la corde raide des sentiments, activer d'une simple rumeur familière une terreur pavlovienne, voilà un défi que peut se poser un MJ exigeant. Je vais tâcher de vous y aider avec cette trilogie consacrée au décalage, ou comment utiliser la musique pop dans le jeu d'horreur.

Le plus évident consiste à bâtir des thèmes musicaux : le Thriller de Mickaël Jackson pour la découverte d'une scène de crime, thème qui réapparaîtra avec le retour du tueur, un album de Beyoncé qu'on coupe brutalement quand le prédateur débranche la prise, un maniaque sexuel obsédé par les tubes des Red Hot Chili Peppers.

L'exercice suivant, moins simple mais plus valorisant, consiste à placer un album de pop en entier... A ce moment-là, il s'agit de jouer sur la césure. Lors d'un scénario pour l'Appel de Cthulhu (version années 20 pulp), j'avais proposé aux PJs de partir en vacances dans une petite bourgade paisible. J'ai passé environ 3/4 d'h à leur décrire comment ABSOLUMENT TOUT LE MONDE dans le village était super sympathique. Décidément il ne pouvait rien n'arriver d'affreux par ici. Ceci en sonorisant le tout avec la musique pop la plus sucrée possible (je crois que j'avais opté pour les Beatles). Les joueurs ont commencé à comprendre que c'était bien trop beau pour être vrai...

Et ils ont patiemment attendu que les extraterrestres débarquent pour vitrifier et disséquer tout le monde.

On peut choisir de placer la musique pop APRES le drame. Le monde, ironique, continue sa course alors que les personnages sont dévastés. C'est un procédé que j'ai utilisé à Notre Tombeau. Par la radio, les PJs découvraient qu'à la surface les affaires humaines continuaient sans se soucier de leur sort.

Les séries Cold Case ou FBI : portés disparus montrent comment exploiter des standards tels que Massive Attack ou Jeff Buckley pour souligner l'horreur d'une scène, ou l'anticipation de l'horreur, ou le désespoir qui suit.

Pour inaugurer cette trilogie sur le décalage, je vais commencer avec ce Strange Little Girls, qui est un album de pop aussi abouti que vicieux et ambigu. Ici, Tori Amos nous offre un album entier de reprises, structuré narrativement à l'aide de Monsieur Neil Gaiman, s'il vous plait, qui propose à Tori d'incarner autant de figures féminines contemporaines que de chansons, et associant une nanofiction à chacune d'elle. Ainsi, la reprise de I Don't Like Mondays a pour icône une femme-flic dont Gaiman dit qu' "Elle trouva le premier corps dans la cage d'escalier".

Des artistes aussi divers que Eminem, Tom Waits, Neil Young, Depeche Mode... ou Slayer, sont repris ici, et passés à la moulinette d'un slowcore aussi lent que sirupeux, où Tori murmure plus souvent qu'elle ne chante, le tout traversé par des compositions aussi lumineuses que minimalistes. L'esprit des chansons est le plus souvent détourné, revu sous l'angle de la féminité, revu sous l'angle de la victime, et la thématique du sexe et de la violence fait le lien entre tout ça.

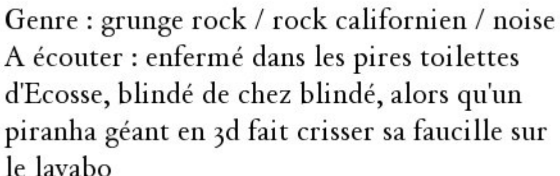
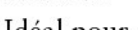
Enjoy the Silence de Depeche Mode résonne ici comme une méditation post-coïtale, Raining Blood, tuerie trash-metal de Slayer est réduit à une simple soupir traversé d'une intense atmosphère de désolation, le Time de Tom Waits, expurgé de sa rocaille, se mue en prière.

Alors bien sûr on me dira que Tori Amos ne fait pas de la pop comme les autres. Que de par son passé meurtri, elle n'est pas forcément portée sur la mièvrerie, en viennent en témoigner des chansons antérieures poignantes telles que Me And A Gun. Il n'en reste que son timbre de voix est définitivement ancré dans la pop et qu'on lui doit quelques tubes, tels que Crucify. Et de rappeler que bien des seigneurs de la pop, de Cure à Depeche Mode, en passant par Lou Reed, ont cultivé la sinistrose.

C'est tout le paradoxe du show business : qu'on soit confit dans la graisse comme Elvis ou dans la défonce comme Johny Cash, le rêve américain empeste toujours le sang sous les paillettes.






Genre : grunge rock / rock californien / noise
A écouter : enfermé dans les pires toilettes d'Ecosse, blindé de chez blindé, alors qu'un piranha géant en 3d fait crisser sa faucille sur

le lavabo

Idéal pour : Sombre, Brain Soda
Comme au cinéma : Tueurs-Nés, Boulevard de la Mort

Autopsie :

Saviez-vous que Charles Manson s'est inspiré de la chanson Helter Skelter des Beatles pour échafauder ses théories psychotiques ? Il voyait dans ce tube hard rock des Fab Fours une prophétie de l'apocalypse nucléaire et de la guerre interraciale qu'il fallait fuir en créant une communauté d'allumés dans le désert. Vous savez de quoi elle parle en réalité, cette chanson ? Juste d'un foutu toboggan.

Tout ça pour vous rappeler que de tous temps, la pop music a été l'origine du mal. Pas pour rien qu'elle fut dénoncée par les autorités morales dès son apparition. Car sous prétexte d'un divertissement mainstream, la pop music célèbre la violence et la sexualité. Du Like a Virgin de Madonna dont l'explication de texte fait office d'entame au film Reservoir Dogs de Quentin Tarentino, au Disturbia de Rihanna, en passant par les emprunts de Marilyn Manson aux codes de la pop, on peut dérouler une longue histoire d'amour entre les midinettes délurées du top 50 et les maniaques sexuels dont elles réveillent les pulsions. Réécoutez Love to Love You de Donna Summer, vous comprendrez pourquoi les tueurs découpent des photos de stars dans les magazines et leur font subir toute une série de collages et de mutilations. De là à voir dans la pop un long appel à l'auto-destruction, au désir d'être désiré au point de devenir une victime, il n'y a qu'un pas que je franchis allégrement, en détraqué que je suis.

Qu'elle soit un appel au meurtre ou un appel à l'auto-sacrifice, la pop music, utilisée en jeu de rôle d'horreur, doit à la fois créer le décalage et appeler à une seconde lecture. Toxic de Britney Spears, pareil. Domination, perversion, auto-destruction.

Dans cet Independant Worm Saloon, les Buttholes Surfers semblent plus être là pour faire du mal que pour en subir. C'est les années 90, et les producteurs, aussi opportunistes que mal avisés produisent tout ce qui sonne un peu grunge en espérant égaler les ventes de Nirvana. C'est dans cette vague de chaleur stupide que les Butthole Surfers se retrouvent produits par Capitol Records. Mais voilà, les Butthole ne sont pas Pearl Jam ou Soundgarden. Ils ne sont même pas les Melvins, à vrai dire. C'est donc une bande de lapins crétins, alcooliques et dotés d'un humour plus que douteux qui se font ouvrir les portes d'un studio de luxe pour enregistrer plus d'une heure de rock d'une infamie rarement égalée.

Porté par des riffs mélodiques ultra-plombés, des samples idiots et un chant puissant, souvent trafiqué à la mode indus, cet Independant Worm Saloon hésite souvent entre rock survitaminé et farce sinistre. La pochette et son ténia de cartoon évoque les détournements de celle de l'album d'Offspring où un enfant étreint un cafard géant, ou celle des Melvins où d'autres enfants (au dessin très proche) jouent avec un chiot à deux têtes.

On est donc complètement dans les années 90, dans une espèce de suburb californien écrasé de canicule, hanté par des skaters zombies, des dealers de mets et des cheerleaders innocentes, une décennie où l'horreur s'invitait partout en se fardant de papier gras et de pub colorée. Du Stephen King. Complètement du Stephen King. Vulgaire, populaire, décadent.

Mais ne vous étonnez pas si la grosse surboum financée par papa se prolonge par une after dans un squat au bord de la plage et finit en massacre à la tronçonneuse. Moi, je vous aurai prévenus.





Genre : indus / dark ambient / collages sonores
A écouter : enfermé dans un placard depuis des jours
Idéal pour : Unknown Armies
Comme au cinéma : C'est arrivé près de chez vous, Shining, La Nuit du Chasseur, Donnie Darko

Autopsie :

Malsain. Throbbing Gristle, l'un des premiers groupes indus, avait à cœur de transgresser. La pochette installe un malaise pédophile, l'album exsude la méchanceté ordinaire qui fabriqua les bourreaux de l'après-guerre. L'horreur s'invite chez votre voisin, ce vieil oncle qui invite les enfants à manger des petits gâteaux, dans votre propre cave, où vous n'osez plus descendre depuis l'Incident.

La nausée d'un dimanche après-midi dans une banlieue où se commettent les pires exactions. Ces Mercedes de vieux riches qui stationnent devant la maison des époux Martin. Le type du dessus monte la musique plus fort quand il bat sa femme comme plâtre. Cette ambulance au coin de la rue. Cet honorable médecin qui propose des piqûres anesthésiantes à ses patientes. Ce qui se passe dans D.O.A finit toujours dans l'émission Faites entrer l'accusé.

Si l'on a parfois affaire à des vagues de brutalité indus pure, comme si votre père vous donnait une patate dans la gueule, la violence rampe plus souvent sous les beats, les samples de film, les détournements pop. On visionne des vidéos souvenirs près de la piscine familiale, avant d'écouter des menaces de mort sur son répondeur. Le disque paraît manquer de cohérence. Il tend en réalité vers un seul but. Un week-end passé à zapper sur toutes les chaînes pour ne pas entendre ses enfants qui gémissent dans le placard : le kaléidoscope de la barbarie consanguine qui sommeille en chacun de nous, cette monstruosité ordinaire que la loi et la religion ne sont plus en mesure d'étouffer.





Genre : cauchemar permanent
A écouter : dans le radiateur
Idéal pour : Le Syndrome de Babylone, Patient 13
Comme au cinéma : Eraserhead. et rien d'autre

Autopsie :

Il ne semble pas qu'on puisse trouver dans le commerce de bande originale du film, bien qu'il existe maintenant des reprises de la célèbre chanson Lady In The Radiator (everything is fine in heaven...) par le Kilimandjaro DarkJazz Ensemble (chroniqué dans ces pages) et par l'excentrique chanteuse de noise-shoegaze Zola Jesus.

Par conséquent, ce que je vous propose, c'est de passer la bande-son du film pendant vos parties. Si possible en ne montrant pas les images (bien que j'ai déjà fait l'expérience de passer un film sans le son, en l'occurrence Videodrome de David Cronenberg pendant une partie, et le résultat fut concluant).

Alors pourquoi la bande-son d'Eraserhead ? D'abord parce que c'est pour moi un film mythique, une expérience d'un glauque avec peu d'équivalents. Il m'arrive souvent de manger en regardant des DVD, c'est le seul film devant lequel j'ai dû repousser mon assiette (pendant la scène du découpage de poulet, je crois. En même temps, c'est quand David Lynch a montré les rushes de cette scène à son producteur qu'il s'est fait retirer tout crédit).

Et ce résultat, s'il est en partie dû aux images, choquantes, glauques, oniriques ou sinistres, c'est au moins pour moitié lié à la bande-son : un film très taiseux (pas plus de 300 répliques), une rumeur permanente de bruits industriels, des passages de comédie musicale jazz freaky à souhait (notamment le fameux Lady in the Radiator), et surtout les gémissements intermittents de l'affreux bébé monstrueux.

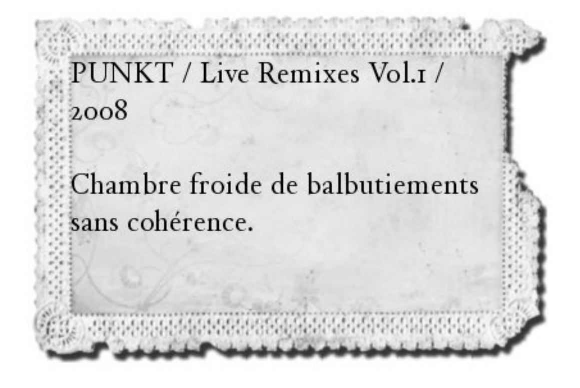
Et si vos joueurs comprennent un peu l'anglais, ils saisiront au passage des répliques hallucinantes, telles que "les médecins ne sont pas encore sûrs qu'il s'agisse d'un bébé".

Parlons encore de ce bébé. Foetus de chèvre comme dit la légende ? Avorton victime ou bourreau de son père fantasque ? En tout cas, ses interventions ponctuelles sous forme de hurlements lancinants et bovins ne rassureront personne.

Utiliser la bande-son d'Eraserhead en jeu de rôle d'horreur relève autant de l'expérience arty que de la torture mentale. C'est plonger les personnages dans un décor où plus rien n'est tangible. C'est donner vie à des paysages amorphes, industriels, végétaux ou organiques. Hantés de cinglés absolus. A réserver pour une bonne heure de scène statique, en huis-clos ou en explorant une vaste zone uniforme, touffue, cauchemardesque. Qu'il s'agisse de l'asile de Patient 13, de la forêt de Millevaux, du monde intérieur d'un sérial killer à Schyzophrénia, d'un centre de recherche expérimental en Roumanie soviétique, de la dimension onirique dans Kult, d'un Sanctuaire en putréfaction à Nobilis, où que sais-je encore.

Une seule chose à retenir : n'en abusez pas. Je dirais : pas plus d'une fois avec les mêmes joueurs. Et d'ailleurs, renouveler le test avec des joueurs différents serait dommageable pour votre propre santé mentale de MJ.





PUNKT / Live Remixes Vol.1 / 2008

Chambre froide de balbutiements sans cohérence.





Genre : sludgecore / drone
A écouter : en plein locked-in syndrome

Idéal pour : Kult, Patient 13
Comme au cinéma : je passe mon tour. S'il existe des objets filmiques correspondants, je préfère vous les déconseiller

Autopsie :
Hermétique. Extrême. Jusqu'au-boutiste. Ces adjectifs qualifient à peine cette abomination.
Khanate est ce qui se fait de pire dans la scène drone / doom expérimental. Il faut du cran pour écouter un de leurs albums de bout en bout.
Khanate, c'est d'abord la voix d'Alan Dubin, un cri continu, mauvais, persistant, qui résonne encore longtemps après s'être tu.
C'est aussi les guitares, hérissées de larsens, lentes au point de non-retour.
C'est un battement toutes les 20 secondes dans les passages les plus speed.
Tout ceci pourrait sonner caricatural, outré. Mais ce n'est jamais qu'une dilution de ce qu'un homme peut ressentir. Dans la joie comme dans la misère. Cette musique-là approche ce qui se fait de pire en matière de détresse morale. Et en donne un puissant aperçu. Heureusement, ce qu'on voit n'est qu'une ombre, ou un reflet. La chose, d'une folie monstrueuse, qui la projette n'est pas de ce que peut supporter l'esprit humain. On est traqué par cette chose dans les couloirs d'un hôpital désaffecté. On voudrait se boucher les oreilles pour ne pas entendre, mais on ne peut pas, il faut écouter pour pouvoir se planquer sous une armoire au dernier moment. On rampe, terrorisé, pourchassé par sa propre odeur de merde, la chose se rapproche, on s'allonge en position fœtale, on attend, une dernière prière, ça se rapproche, on tremble, on s'étouffe dans ses larmes, on veut avaler sa langue pour en finir, ça ne marche pas, la chose se rapproche la chose se rapproche la chose se rapproche.





Genre : Indus / symphonique
A écouter : quand Les Contes de la Crypte font leur comédie musicale

Idéal pour : Brain Soda
Comme au cinéma : Phantom of the Paradise, The Rocky Horror Picture Show

Autopsie :

Dans la singulière comédie musicale Phantom of the Paradise de Brian de Palma, il y a le show de ce groupe de rock, qui d'aimable chansonniers se métamorphosent en freaks psycho-glam. Le chanteur, originaire de Transylvanie, émerge d'un cercueil pour entamer une sorte de hard-rock psychobilly endiablé. Histoire de dire que l'horreur, c'est cool. Et qui si on s'y intéresse, c'est moins pour avoir peur que parce que ça en jette. Parce que l'horreur, c'est aussi les lettrines qui bavent, L'invasion des profanateurs de sépultures, Le Blob ou encore tous les groupes rocks de freaks à paillette, des Cramps au death-rock déjanté de Violet Stigmata, en passant par le batcave grandiloquent d'un Christian Death.

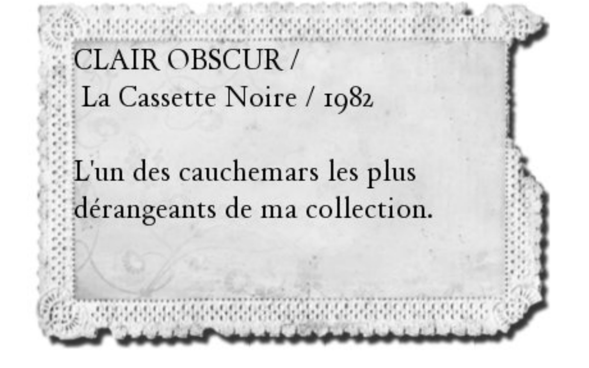
Et ce qui est toujours sympa, c'est que derrière la façade baroque en carton-pâte, on sent que ça peut dégénérer à tout moment, que les monstres peuvent cesser d'être rigolos et faire leur office, que ça va saigner, que la vierge effarouchée va se faire défoncer la tirelire, et que votre ticket de cinéma va vous être scotché dans le cœur à coup de surin.

Voilà le sentiment que m'évoque l'écoute de Thaw. Pourtant, de prime abord, j'aime autant prévenir que c'est quand même purement violent, et j'ajouterais même que les gars de Rammstein passeraient pour d'aimables troubadours à côté de cette furie magmatique et grand-guignol. Machines emballées, beats monstrueux, déchirures soniques, riffs metal, chant rauque ultra-vénère, synthés sympho aussi simples qu'efficaces, ça envoit du bois !

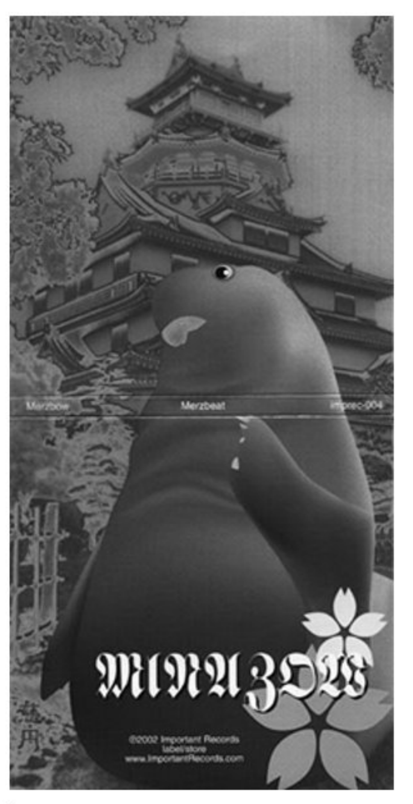
Mais peut-être ne suis-je qu'un sombre bourrin après tout. Car tout ça sonne très vite kitsch à mes oreilles. Imprégné d'une telle folie jouissive qu'on pense que tout ça au final, c'est du second degré. Que les cauchemars de Foetus ne sont pas plus dangereux que la mascotte d'Orangina orange sanguine ou que je ne sais quel Grinch boosté aux PCP.

Bref, tous les ingrédients sont réunis pour un gros one-shot d'horreur baroque où les monstres de la Hammer vont se friter avec des Van Helsing 2000 bardés de gadgets débiles. Sauf que vous allez être au milieu et que ça risque bien de mal tourner pour vous.









Genre : harsch noise / cartooncore / indus / techno / pop
A écouter : dans une gigantesque usine contrôlée par le Joker et ses peluches mutantes.
Idéal pour : Shadow Run, Toons, DC Heroes, Kult
Comme au cinéma : Les Temps Modernes, les Tex Avery, Ghost in the Shell, SuckerPunch

Autopsie :

100 chroniques de musiques sombres pour jeux sombres, c'est à mon humble avis déjà une grosse pierre apportée au maigre édifice des conseils en sonorisation de jeu de rôle.

Et pour la 100ème, je me fais plaisir avec un album extrême, jusqu'au-boutiste et pourtant terriblement cool. C'est également la pochette de cet album qui me sert d'avatar sur le forum Antonio Bay depuis un moment déjà.

Merzbow est connu des amateurs de musiques déviantes pour être l'un des fleurons de la scène noise japonaise, spécialisé en stridences, bruits blancs, larsens, lavages de cerveau, et concassements bruitistes de toute sorte (le tout servi chaud à 250 bpm s'il vous plait).

J'ai récemment fait référence à l'album Animal Magnetism de Merzbow comme d'un disque impossible à écouter : ce n'est pas le cas de Merzbeat, album kawaii et chocolaté qui se situe, juste mais alors juste à la limite de l'audible. L'endroit parfait pour une rencontre.

Merzbeat est la preuve que l'humour est le meilleur bras droit de l'horreur. Album dédié au dernier éléphant de mer du Japon, Merzbeat frappe plus fort et fait plus mal qu'un pokemon sous PCP.

Masami Akita, l'homme qui se cache derrière Merzbow, est un érudit de la musique, pas un simple berzerk du son. Merzbeat est un hommage appuyé et intelligent à la batterie rock, au beat, et sous le masque de l'ultraviolence, cache un groove séminal qui ferait danser la breakdance à un zombie.

Merzbeat est un album-matrice, un album-cosmos. En cela on pourrait le rapprocher du Agartha / Pangaea de Miles Davis (jazz fusion), du Super Are de Boredoms (trance), et même de The Wall de Pink Floyd (rock).

C'est aussi un album aussi extrême que dansant, un feu d'artifice de napalm et d'hélium, à rapprocher du Spy Vs Spy de John Zorn & Tim Berne (free jazz / hard bop), du Black Jazz de Shining (metal jazz hardcore) ou du Guts of a Virgin de Painkiller (jazz / grindcore).

Mais cela reste avant tout un parpaing sanglant de bruit extrême, comme Les Machines Ecarlates de Babylone Chaos (harsch noise), NeChrist de Nokturnal Mortum (folk black metal) ou du God & Beast de NON (indus/ noise).

Merzbeat évoque une course-poursuite démentielle dans une usine totalitaire où des presses géantes concassent tout ce qui passe à leur portée, c'est un fix de speed qui tourne au massacre, un raz de marées de beats qui martèlent des éclats de verre stridents, c'est une grande procession de furries qui jouent une fanfare mécanique, c'est une symphonie pour imprimantes industrielles, c'est les dédales de salles d'archives kafkaïennes.

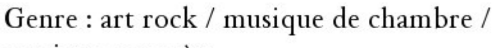
Merzbeat est l'album-clé, à utiliser une fois dans une vie de rôliste pour imposer un climax d'enfer, une baston tarantinesque où les tripes voleront dans tous les sens, une invasion d'anarchistes qui va jeter l'univers à la bas, une attaque de teletubbies psioniques qui détruisent des immeubles à coup de rayons lasers, une nuit d'amour hentai gore coincé entre Godzilla et Pikachu.

Merzbeat c'est un colossal éléphant de mer qui écrase Tokyo et ensevelit de son foutre les derniers survivants, Merzbeat c'est l'abîme d'Azathoth livré dans des cup-cakes faits de gravité pure, Merzbeat c'est un feedback mortel qui transforme en charpie le cerveau du hacker, Merzbeat c'est la version définitive de l'Enfer, Merzbeat est à la fois toute la sauvagerie et toute la tendresse qui ne demande qu'à sortir de nous dans un grand fracas d'os brisés.


DECOMBRES






Genre : art rock / musique de chambre / musique concrète
A écouter : enfoui dans la terre de son pays natal, dévoré par les vers
Idéal pour : Chill, Cthulhu by Gaslight
Comme au cinéma : le Nosferatu de Murnau, évidemment. Le remake de Werner Herzog n'est pas mal non plus.

Autopsie :

En s'appropriant le film muet Nosferatu de Murnau, un classique de l'expressionnisme allemand au cinéma, pour en tirer sa bande originale personnelle, Art Zoyd (qui s'est distingué notamment en signant le son de ballets art rock) propose moins un disque qu'un espace scénographique.

Ça tombe bien, le jeu de rôle d'horreur est bien souvent affaire de scénographie.

Ici, on n'a pas affaire à une relecture du film. Ici, on montre ce que le film (du fait des limites du cinéma de l'époque) ne faisait que génialement suggérer : les paysages de Transylvanie, les décombres d'un château dans les Carpathes, le voyage dans un bateau transportant des cercueils et des rats pestiférés, les délires de femmes blêmes aux yeux écarquillés, et bien d'autres choses encore.

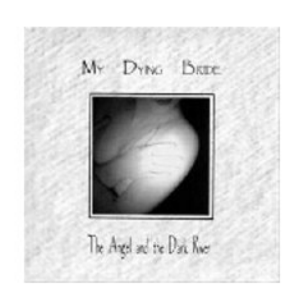
Les instruments (cordes, trompettes, percussions diverses, guitares) et les techniques (samples, field recordings, bruitages, spoken word, chant lyrique, traficotages electro) sont tellement variés que c'est un univers entier d'épouvante expressionniste qui s'offre à vous, où il est facile de se perdre, où l'on ne sait jamais bien si l'on est le prédateur ou la proie. Et après tout, n'y a-t-il pas dans le visage de Nosferatu autant d'angoisse et de peine que de monstruosité ?

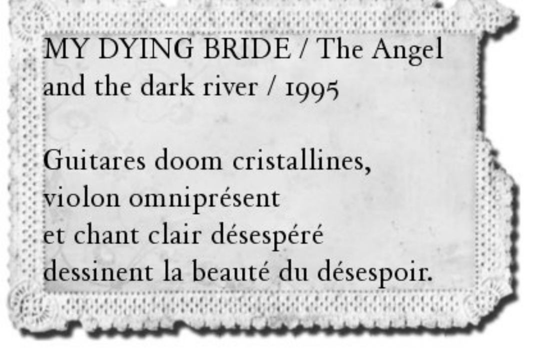
On peut faire le parallèle avec la B.O du film Dracula de Coppola, véritable scie en matière de sonorisation rôlistique, gloubiboulga de clichés gothiques passé en boucle au cours de nombreuses parties peu inspirées.

Le Nosferatu d'Art Zoyd paraît tout aussi vieillot par bien des points, et comme prisonnier du son étrange qu'a connu le rock français dans les années 80. Mais ce côté vieillot n'est finalement qu'un élément d'ambiance parmi d'autres. Les mélodies, ritournelles anxiogènes, sont toujours en arrière-plan. Au premier plan, c'est le bruit, la texture, l'atmosphère.

J'ai longtemps hésité avant de chroniquer cet album, je l'ai réécouté plusieurs fois. Je n'ai pas encore eu l'occasion de le passer en partie, le réservant pour une hypothétique séance d'horreur gothique (genre que j'ai en fait délaissé depuis un moment). J'ai surtout essayé de garder en tête les impressions qu'il peut donner. Mais ce n'est pas possible.

Ce Nosferatu-là est un labyrinthe de sons où notre trajectoire n'est jamais identique. Et à vrai dire, on n'y croise jamais le vampire, mais sa présence plane, derrière les murs, derrière la brume et les montagnes, dans les rues de Dresde à la nuit tombée. Ce disque a définitivement plus à voir avec l'espace qu'avec l'identité. Ce qui en fait le candidat parfait pour votre prochain trekking en Transylvanie.




MY DYING BRIDE / The Angel and the dark river / 1995

Guitares doom cristallines,
violon omniprésent
et chant clair désespéré
dessinent la beauté du désespoir.





Genre : electro jazz
A écouter : because everything is fine in heaven

Idéal pour : Retrofutur, Hellywood
Comme au cinéma : Mullholland Drive

Autopsie :

A chaque climax sa montée en puissance, à chaque hurlement son souffle paisible, à chaque paroxysme sa descente. Il me paraît évident qu'un MJ doit alterner les rythmes et les ambiances, et la sonorisation doit faire de même. En l'occurence, ce Mutations EP est tout désigné pour introduire en douceur l'atmosphère d'une cité glauque, en proie au marasme et à la volupté.

Pour pasticher Kurt Cobain parlant à propos des Melvins : le jazz est le passé, le présent et l'avenir de la musique, je l'ai toujours pensé. Parce qu'en s'hybridant avec les autres genres, il crée des textures et des tessitures nouvelles.

Si la formule employée par le Kilimanjaro Darkjazz Ensemble n'est pas nouvelle (en effet, l'électrojazz a déjà de beaux jours derrière lui), il a pour lui d'ajouter un troisième ingrédient, dark-ambient, cette fois-ci, en axant son jazz sur le versant triste et ses manips electro sur le versant drone.

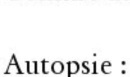
Histoire de vous situer l'ambiance, il me suffira de préciser que la chanteuse reprend le fameux Lady in the Radiator qu'on entend dans le non moins fameux film Eraserhead de David Lynch. "Everything is fine in heaven...", you know ?

De prime abord plutôt easy-listening, Mutations EP nous entraîne ainsi, sous des atours faussement nostalgiques, vers des cabarets grisâtres où traînent des figures de l'étrange et des femmes fatales, vers des soupiraux enfumés avec des jazzmen qui spleenent au fond des caves, vers des conduits perdus où se lovent des fœtus difformes, lentement, avec la persévérance d'une très jolie limace qui vous a capturé dans sa bave.





Genre : dark ambient
A écouter : dans les coupes-gorges de Whitechapel
Idéal pour : Cthulhu By Gaslight, Crimes, Maléfices
Comme au cinéma : From Hell



Autopsie :

A trop parler des petits nouveaux talentueux, on en oublie de citer les références du genre. Et au niveau du dark ambient, Lustmord se pose là.

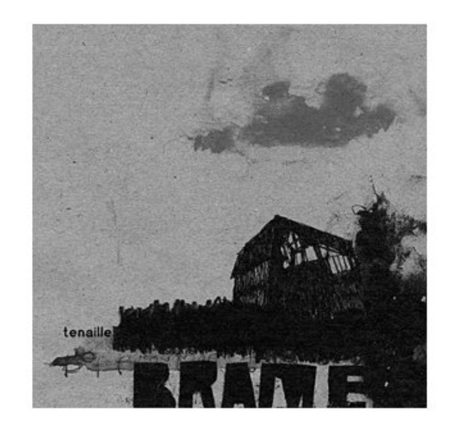
Avec sa pochette et son titre, on pense à un dark ambient spatial comme Inade. Or, c'est plutôt le disque rêvé pour de l'horreur victorienne. Tant mieux, car les albums ad hoc pour ce genre d'époque ne sont pas légion, finalement.

Ce disque est archétypal. Dès les premières minutes, on y est. Londres, le smog, les ruelles de Whitechapel. Les cloches de Big Ben, au loin. On aperçoit la silhouette de Jack The Ripper au détour de l'enseigne obscène d'un bordel.

Dépourvu de voix sinon quelques samples discrets et ritualistes, "Metavoid" laisse la part belle aux ambiances. Une toile de fond idéale pour greffer les descriptions du MJ. Toujours d'à-propos, jamais intrusive. Un théâtre glacé et dandy. Il n'y a plus qu'à placer ses PNJs, nobles décadents de l'Aube Dorée, prostituées au destin funeste, cochers de fiacre maudits, gamins des rues, prêtres au discours puritain et l'âme pervertie.

La symbiose est ici réussie par le fait d'un son très organique : privilégiant les nappes et les instruments synthétiques aux beats et aux larsens, Lustmord nous fait complètement oublier qu'on écoute de la musique électronique (et par conséquent anachronique). C'est avec spontanéité qu'il nous entraîne sur les rives de la Tamise, comme en territoire conquis, nous fait observer les cadavres qui flottent à sa surface, nous fait sentir les immondices de la Grande Puanteur, et nous colle le visage à la vitre d'un bouge où Jacques l'Eventreur, tout en éviscérant sa dernière victime, entrevoit la Lumière.





Genre : post americana / field recordings
A écouter : la tête en friche industrielle

Idéal pour : Warsaw, Deadlands, Summerland
Comme au cinéma : Les Rivières Pourpres 2, La Raison du Plus Faible

Autopsie :

Pour mon retour de vacances, nous allons plonger dans un contrée qui n'évoque justement pas les vacances : la Lorraine, ses friches industrielles, ses gares abandonnées et les derniers habitants qui côtoient ce désert de l'emploi. Les églises en fer rouillé, la Ligne Maginot, les rails de chemin de fer, les wagons tagués.Brame, un two-man band français tout ce qu'il y a de plus confidentiel, nous offre ce paysage-là. Si les field recordings (chants d'oiseau, sons du train, vent dans les ruines) créent cette évidence, la musique lorgne vers l'americana et impose un parallèle audacieux : les friches industrielles de la Lorraine, c'est un western contemporain. Fait de misère rurale, de familles déshéritées, de rouille, et de futur sans avenir. C'est une americana mutante ; une Lorraine digne de "La Colline a des yeux" : instrumentaux déglingués, chant réduit à un vagissement crépusculaire... L'ensemble évoque l'art brut. Le nuage de Tchernobyl ne s'est pas arrêté à la frontière, et a dans les yeux le bleu qui manque à son décor. Et finalement, comme un accident, c'est une beauté, une nostalgie, qui évoque les œuvres des photographes qui font de l'exploration urbaine : les ruines ont une âme, elles ont quelque chose à dire, et un décor de désolation en vaut bien un autre. En attendant, c'est à la fois la bande son idéale pour un western crépusculaire dans les mines du Klondike, une errance dans les rues mortes de Warsaw hantées par le fantôme de Sergio Leone, ou tout simplement un polar de l'Est gorgé au schnaps et au chamanisme.

C'est en téléchargement libre sur le site du groupe, ça ne vous coûtera donc rien de tenter le tourisme de l'oubli.





Genre : drone / black metal
A écouter : le corps dans l'humus, le visage contre l'écorce, le cœur dans la peur

Idéal pour : Millevaux
Comme au cinéma : Le Projet Blair Witch

Autopsie :

SunnO))) est à Earth ce que Saint-Pierre fut à Jésus : un follower génial qui a tracé la voie du drone à la place de son maître. D'abord conçu comme un tribute band, c'est en effet SunnO))) qui a initié la vague drone (puisque Earth a plus ou moins abandonné le genre après en avoir servi la substantifique moelle). Mais voilà, rendons à Saint-Pierre ce qui est à Saint-Pierre, et concédons à SunnO))) l'imposante place qu'il mérite. S'il produit d'abord des albums archétypaux du genre (Flight of the Behemoth, White One, White Two) que je vous recommande chaudement si vous avez des défauts auditifs, SunnO))) décide d'expérimenter, non plus à l'intérieur du drone, mais autour du drone, et se met donc passablement en danger avec ce Black One, hybride drone/black metal qui fait d'ailleurs office de mal aimé chez les aficionados. Mais nous ne sommes pas ici pour parler chapelles. A moins que vous pensiez à cette vieille chapelle abandonnée au milieu de la forêt, cet édifice fissuré, touffu de lierre, dépouillé de son passé sacré. J'ai bien cru entendre des cris d'enfants en venir l'autre nuit. Et des gloussements hideux qui l'accompagnaient.

Ici les drones fournissent le couteau, et le black metal le bourreau. En guests vocaux interviennent les chanteurs de Leviathan et de Xasthur (chanteur qui par ailleurs fait des merveilles dans son groupe d'origine. Je pourrais vous expliquer ce qui différencie un beau chant black d'un chant black raté, mais nous n'avons pas toute la nuit. Ou plutôt, si la nuit va être longue, nous n'aurons en revanche pas le temps de penser à des détails aussi triviaux).

Si ce disque a pour moi une saveur particulière, c'est parce qu'il est passé en rotation lourde dans mes toutes premières parties de Millevaux. A mes yeux, il est donc pour moi définitivement raccordé au concept de forêt hantée.

Jetez un coup d'œil à la pochette et vous saisirez ce qui nous attend à l'intérieur de ces bois inextricables, abandonnés de Dieu, livrés à la Mère Nature qui exècre les pourritures sentientes que nous sommes. C'est un dédale massif et noir qui nous capture. Une errance sur des sols boueux qui aspirent chaque pas. La désagréable sensation d'être submergé par une nuée de scolopendres. L'immémorial bruit de fond qui règne et transperce la nuit noire, la nuit sorcière. L'insupportable conviction d'être passé de l'ombre à la proie. L'environnement sonore qui devient un écosystème tout entier. Une toile de fond, une tapisserie, un hologramme. Avec Morals & Dogma de Deathprod, difficile de faire plus immersif.

Vous êtes dans la forêt, vous êtes nus, prisonnier de la chapelle abandonnée, et ces pleurs étouffés ce sont les vôtres, et ces grattements à la porte c'est votre dernier souffle.





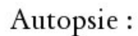
SHINJUKU THIEF
/ Witch Hammer / 2007

Forêts et chapelles d'une dark
fantasy tissée de sorcellerie



Genre : dark folk
A écouter : à la recherche d'une lumière dans la forêt

Idéal pour : Les Ombres d'Esteren, Millevaux, Vampire Dark Ages
Comme au cinéma : Le Barbier de Sibérie, le Nom de la Rose


Autopsie :

Ce disque ne paye pas de mine. Pourtant je l'ai employé en rotation lourde lors de mes parties de Millevaux, ou de Vampire Dark Ages. Groupe issu de la scène black metal, Empyrium s'est rapidement orienté vers le folk et les guitares acoustiques, et Weiland, qui est leur dernier album, n'a gardé du black que quelques rares hurlements épars, mais le feeling sombre demeure au sein de leur musique néo-folk dédiée à la forêt.

Avec des guitares acoustiques jouées d'une façon qui rappelle les troubadours, gorgé de chœurs en allemands, Weiland nous plonge dans un âge sombre éclairé à la bougie et filmé en noir et blanc. Un moyen-âge fantasmé par les romantiques allemands, dans une forêt qui rappelle les tableaux de Caspar Friedrich, les contes de Grimm et d'E.T.A Hoffman.

C'est de prime abord un tableau plutôt innocent de la forêt que propose Weiland. Une ode à la nature figée comme une tapisserie. Puis les guitares se font hypnotiques, les chœurs plus lugubres, le piano et des cris black metal portés par le lointain ferment la marche. Une tapisserie gothique avec d'abord ces belles dames et ces licornes, où on devine entre les arbres des loups, des bandits de grand chemin. Le tableau se noircit, la lumière de la lune darde faiblement, des ombres menaçantes, des regards. On entend des complaintes, des litanies... la confession en langue putride des véritables maîtres de la forêt.

Weiland est l'oeuvre de la forêt et de la nuit. Elle me rappelle mes parties de Vampire Dark Ages, à imaginer ne vivre que dans la nuit médiévale, à errer dans des sylves abandonnées de tout être humain. Seul. Et jamais à l'abri.





Genre : post black metal / indus / drone
A écouter : au fond de la cave

Idéal pour : Notre Tombeau, Millevaux, Kult
Comme au cinéma : Misery, Hostel

Autopsie :

Noir. Charbonneux. Opaque. Insaisissable. Une longue et lente messe noire dont les accents exacts se soustraient à la mémoire.

Souffrance. Dehors un ciel putride, où se noient les derniers corbeaux.

Vous, vous êtes dans la cave. Depuis longtemps déjà. Vos membres vous font mal. Vos plaies toutes fraîches, exposées à la crasse, s'infectent. Il fait si noir depuis si longtemps, à moins que vous soyez devenu aveugle, les yeux crevés.

Vous ne savez plus qui vous à infligé ses tortures. Ni pour quelle cause. Peut-être même vous êtes- vous fait ça vous même.

Personne ne viendra plus vous chercher. Mais la mort ne viendra pas vite.

C'est assez difficile d'en dire plus sur ce Mort de Blut Aus Nord, sinon qu'il ne ressemble pas à grand chose d'autre. Sinon qu'il est d'une misanthropie en phase terminale. Difficile de dire s'il est plus black, indus ou drone. En tout cas il est infect. Le son est volontairement pourri, tout craque, grésille, les voix lointaines, haineuses. D'outre-tombe. Du black metal on retiendra la violence, le dévouement au Mal. Mais c'est véritablement le drone qui a pris le pouvoir, et impose une chape de noirceur apocalyptique sur la nuque brisée de l'auditeur.

Mort est un châtiment imbécile, inhumain, et inutile.





Genre : dark-ambient
A écouter : dans un cave, puis quand la sirène se sera tue, dans une église

Idéal pour : Warsaw
Comme au cinéma : Un Long Dimanche de Fiançailles


Autopsie :

J'avoue qu'avec cette chronique, je me fais plaisir car il s'agit là d'un album plutôt dur à se procurer. Et c'est bien dommage, car il aurait mérité une meilleure diffusion.

"Tourmente est dédié à la ville de Brest ; à tous ceux qui y ont perdu la vie ; et ceux qui y survivent." Voilà ce qu'on peut lire sur la pochette. Ainsi donc, cet album retranscrit assez fidèlement l'ambiance qui peut régner dans une ville défigurée par les bombardements, rompue, ruinée. Comme vous êtes des petits malins, vous verrez tout de suite à quel jeu de rôle récent çà peut s'appliquer (et puis si vous n'êtes pas malin, j'ai name droppé plus haut).

La dark ambient de Westwind ne bénéficie pas de la même qualité de production que les cadors du genres tels que Lustmord, In Slaughter Natives, Sophia et consorts, et j'oserais dire, pas la même expérience. Mais il compense par une autre qualité : la sincérité.

Le dark ambient de Westwind est sincère, compatissant, vécu. Là où d'habitude le dark ambient s'évertue à créer l'angoisse en l'inspirant, le dark ambient de Westwind se contente de ressentir. Et c'est superbement efficace. Besogneux, mais efficace.

Au départ, les mélodies et les nappes se mettent timidement en place, nous promenant au milieu des vestiges. Il n'y a plus de danger. Il n'y a plus personne d'ailleurs.

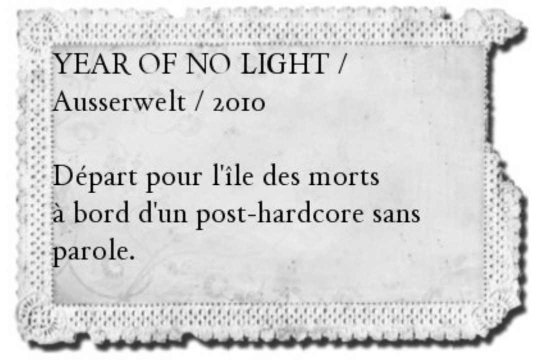
Une pérégrination lente et morne nous entraîne jusque dans une église coupée en deux. Un grand vitrail est intact, on dirait que tout est en place pour la messe, on croit même entendre l'orgue. Le ciel est statique, les immeubles autour sont d'une blancheur laiteuse. Blancs de scories.

Et c'est très progressivement, - ce disque ne s'élance jamais dans des effets pompeux, il n'est là que pour accompagner le deuil - qu'on réalise que plus personne ne viendra pour chercher.

Mais que ce ciel, silencieux, pourrait bien à nouveau retentir du hurlement des bombes. Et qu'à ce moment, il n'y aura plus de refuge.

En tant que MJ, à défaut de pouvoir passer ce disque, essayez au moins la même méthode. Juste une fois, pour voir. Cessez d'être l'antagoniste des PJs. Participez à leur détresse. Soyez désolé pour ce qui va arriver. Faites l'éloge de leurs amis quand ils seront tombés. Encouragez-les dans leur lutte sans espoir. Asseyez-vous à leur côté quand l'ennemi final débarque, invincible. Et ayez la compassion de leur fermer les yeux quand ils seront morts.

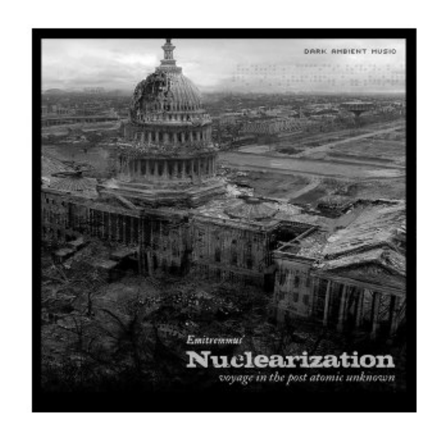




YEAR OF NO LIGHT /
Ausserwelt / 2010

Départ pour l'île des morts
à bord d'un post-hardcore sans
parole.





Genre : dark ambient
A écouter : une fois banni des Abris.

Idéal pour : Cendres, Millevaux
Comme au cinéma : La Route, 28 Jours plus tard, Je suis une légende.

Autopsie :

A l'époque où j'étais davantage demandeur que conseilleur sur la musique en jeu de rôle, mes amis m'ont très souvent proposé des bandes originales de jeu vidéo. Assez curieusement, même si l'utilisation en jeu de rôle paraît évidente, je n'ai jamais accroché. N'étant moi-même pas du tout un gamer, je ne sentais sans doute pas assez connecté aux imaginaires qu'étaient censés évoquer ces musiques. A moins que l'aspect technoïde (et jusqu'à une époque récente, à l'amateurisme) des compositions dédiées au jeu vidéo ne m'ait rebuté. Il serait peut-être temps que je me remette en question et ressorte quelques B.O. de Silent Hill pour vérifier si mes préjugés n'étaient pas hâtifs !

Aussi, la chronique de ce disque d'Emitremmus fait figure d'exception. Non pas qu'il s'agisse d'une B.O. de jeu vidéo d'ailleurs, mais d'un album de dark ambient fortement inspiré des jeux Fallout 1 & 2, et S.T.A.L.K.E.R.

S'il invoque ainsi des inspirations typiquement geek qui me sont étrangères, je reconnais bien volontiers le pouvoir d'évocation de ces jeux et mon attrait pour tout ce qui évoque le post-apo, post-nuke en l'occurence.

Œuvre de fan, sans doute fruit d'un travail acharné, et pourtant disponible en libre téléchargement, cet album intitulé Nuclearization : voyage in the post-atomic unknown évoque donc le monde au lendemain d'un holocauste nucléaire, qu'on soit dans le Prypiat de S.T.A.L.K.E.R, les cendres d'Hiroshima, où le monde futuriste et déglingué de Fallout.

Contrairement à la plupart des disques de dark ambient, je trouve que Nuclearization évoque bien davantage l'espace que l'enfermement. C'est un voyage en solitaire, au milieu de grandes avenues désertées à jamais. A ce titre, l'image du Capitole en ruine dit tout sur l'abandon du paysage. Bande-son urbex, exploration dans un air saturé de radiations, la musique d'Emitremmus, faite de nappes electro trouées ça et là par des bruits métalliques, pourrait bien vous plonger dans l'agoraphobie.

A perte de vue, des bâtiments isolés, défigurés, lépreux. Pas âme qui vive, pas même une bête, pas même un insecte. Vous préféreriez retourner dans l'obscurité rassurante de l'Abri, mais vous devez continuer vos fouilles, à la recherche de cette putain de puce purificatrice d'eau. L'air est comme statique, le soleil aveuglant. Les radiations, invisibles, sont bien présentes. Vous ignorez combien de temps votre combinaison tiendra le coup.

Vous voudriez bien fuir loin de ces immeubles qui peuvent cacher des mutants, mais au contraire, c'est votre devoir des les explorer. Alors qu'à tout moment, peut surgir de l'ombre un mutant aux réflexes surhumains.

Qu'est-ce que c'était que ce bruit ?





Genre : electro minimaliste / post-indus
A écouter : comme si on était le dernier être humain sur Terre

Idéal pour : Extinction, Sens Renaissance, Monostatos, Wraith
Comme au cinéma : Le Jour d'Après, Je suis une légende, Aguirre : La Colère de Dieu.

Autopsie :

Le DVD musical Dioxydes est "un trip sonore et visuel dédicacé à John Carpenter (période 76 / 83)" d'après son auteur, Remy Pelleschi, alias Mlada Fronta.

De John Carpenter, on retiendra ici surtout une référence aux bandes originales de ses films, morceaux froids et minimalistes réalisés sur des synthés bas de gamme, mais terriblement efficaces.
Difficile en revanche d'y voir une allusion aux films de John Carpenter, ni à peu d'autres d'ailleurs : Dioxydes est un film sans acteur. Aucune présence humaine ou animale ne viendra troubler le paysage. Même le végétal a quasiment disparu de cette vidéo qui semble être le dernier témoignage d'un hiver thermonucléaire.

Dioxydes, c'est avant tout des bâtiments ou autres artefacts technologiques, froids, déserts, monolithiques. Des bâtiments qui semblent comme prendre vie, déployer des ailes de béton, respirer, aspirer à l'humanité. Des routes qui défilent, sans passager. Des éoliennes qui étranglent le ciel comme des géants courroucés.

Dioxydes est l'épitaphe vide de l'humanité.

Mais Dioxydes est surtout un espace sonore hanté. Rippez la bande-son et vous verrez.

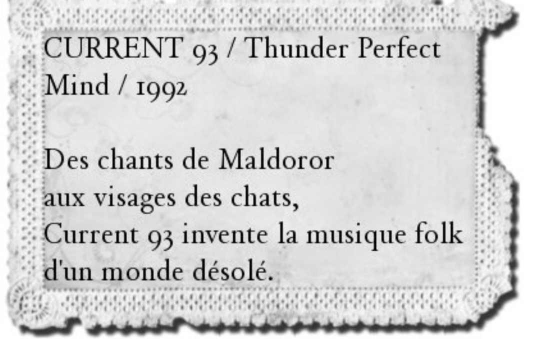
Plages ambient lunaires, vagues post-indus qui soufflent comme le vent dans une ville fantôme, échos étouffés d'une civilisation disparue. Et si cette musique est en parfaite symbiose avec l'image, il suffit de fermer les yeux pour se constituer son propre trip : flash de papiers gras abandonnés sur la voie ferré, fête foraine silencieuse, des autoroutes éclairées à la bougie, une station service maudite, un œilleton qui donne sur le vide.

Et si Dioxydes semble être réservé à la fin des temps, c'est aussi une exploration. Fleuves amazoniens à l'horizon brouillé par la brume et les palétuviers, stratosphères jupitériennes, plongée dans le Wormhole à la recherche de Daoloth, Puissance de l'Entropie, chose-métal faite d'antimatière.

On parcourt Dioxydes comme on court sur un ruban de Moebius à la recherche d'une poupée en celluloïd : en vain.

Mais le chemin compte plus que la destination.
Et d'ailleurs, il ne reste plus que ça, le chemin.
Car nous n'avons nulle part où aller.

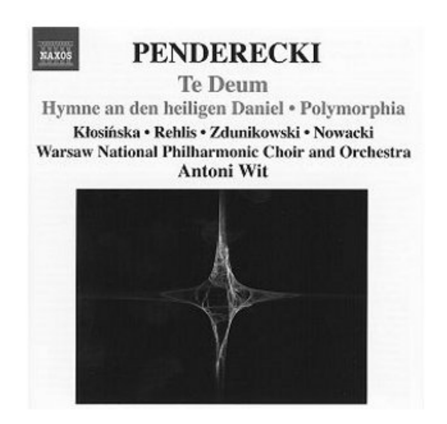



CURRENT 93 / Thunder Perfect Mind / 1992

Des chants de Maldoror
aux visages des chats,
Current 93 invente la musique folk
d'un monde désolé.


DEITES





Genre : néo-classique / chant choral
A écouter : en sombrant du côté obscur

Idéal pour : Star Wars
Comme au cinéma : Star Wars, et plus particulièrement l'Episode III : La Revanche des Sith

Autopsie :

Mon méchant préféré dans Star Wars, ce n'est ni Darth Vader le paladin déchu, ni Boba Fett la raclure au passé tragique, ni Jabba le mafieux caricatural, mais Palpatine. C'est un parangon de malévolence, un personnage entièrement noir. Il manipule son monde avec grand brio durant toute l'hexalogie. C'est bien plus une ordure égoïste qu'un Sith fanatique. La classe suprême.

Entre l'épisode III et VI, Palpatine a un thème musical, très court, une rumeur symphonique lugubre et grandiose qui annonce son arrivée et place son règne sous le signe des Ténèbres et de l'Ordre.

Ce disque du compositeur néo-classique Penderecki prolonge de ce thème. Orchestration sismique, chœurs austères et solennels, profondeur de son à la limite du drone, tout campe un empire de ténèbres et d'ordre où triomphe le côté obscur de la Force, magnifié par des chœurs endoloris qui font le deuil de la lumière. L'œuvre symphonique la plus funeste que je connaisse.

Au vu de ce que ça nous inspire, il est surprenant d'apprendre que cet album, composé sur plus de 40 ans, débute par un Te Deum Laudamus composé au moment de la nomination du Pape Jean-Paul II. L'album se termine par un requiem composé au moment de la mort du pape. Il est étonnant qu'une œuvre sacrée évoque une telle noirceur. Mais les voies du seigneur sont impénétrables.

C'est une œuvre marquante, à réserver pour un final de campagne, à écouter à toutes blindes. Arrivée au palais de Palpatine, triomphe des Asuras sur la montagne, ou vue d'ensemble de la Rome totalitaire de Millevaux.





Genre : néo-classique / musique concrète
A écouter : Dans la barque de Charon, sous la tourmente des vagues scélérates.

Idéal pour : Oikouméné
Comme au cinéma : Agora

Autopsie :

"Malheur aux hommes de bien car ils seront les esclaves d'esclaves". C'est le genre de prédiction qui ne fait pas plaisir à entendre. En tout cas, ça n'a pas fait plaisir à mes joueurs quand j'ai cité cette phrase de l'album pour un épisode de ma campagne de Kult. Et ça ne leur a sans doute pas fait plaisir d'entendre le dit album.

A World in Their Screams est un emballage classieux pour un résultat sordide : la fin du monde vue par un regard mythologique. Saturne dévorant ses enfants. Hadès soufflant un vent funeste sur les vivants. La colère de l'Olympe qui s'abat sur les faibles. Les hordes barbares venues d'au-delà des mers pour sonner le glas de la civilisation. L'Ile des Morts dans toute sa noirceur, juste au littoral du monde. Les Parques qui déchirent la toile de nos vies. Zeus en personne venu nous reprocher notre hubris et sceller notre destin.

De prime abord, c'est un ensemble quatre étoiles qui nous tend l'obole pour Charon : chant lyrique féminin en grec ancien, narration en français évoquant la littérature romantique, orchestre classique soutenu par une production impeccable, bruitages et salves indus parfaitement intégrées au tout, en contrepoint.

Mais le résultat est le suivant : cet album fait mal.

Il fait mal à tes oreilles, il fait mal à ton coeur.

Parce que ces innocents au milieu de la tempête, c'est toi, cet infortuné que la voix du destin accuse, c'est toi, ce temple qui s'écroule sous l'ouragan, c'est toi, ce sang qui coule sur les pierres, c'est toi.





Genre : raw black metal
A écouter : dans l'incendie d'une église

Idéal pour : Kult
Comme au cinéma : La Fin des Temps

Autopsie :

Mayhem, un des groupes séminaux du black metal, a eu une histoire tourmentée. Le chanteur Dead, obsédé par la mort, met fin à ses jours en se faisant exploser la tête avec un fusil. Le guitariste Euronymous collecte les fragments de son crâne pour s'en faire un trophée. Le bassiste Varg Virkenes, homme à la personnalité complexe, assassine Euronymous à coups de couteaux. L'histoire première du groupe est marqué du sceau sanglant d'un satanisme très premier degré, et l'enfantement de De Mysterii Dom Sathanas s'est fait dans la douleur. C'est une œuvre au noir qui déborde allègrement du cadre de l'art pour celui de l'idéologie. L'œuvre d'une dévotion au Mal, un Mal autant recherché que craint. Un exorcisme autant qu'une invocation.

C'est d'abord la batterie de Hellhammer, inhumaine, résonnant dans l'éternité, omniprésente, écrasante, et superbement originale. C'est aussi les guitares acérées, morbides, noyées dans un grésillement lo-fi (les premiers groupes de black metal faisaient partie de la scène underground, avec des moyens d'enregistrement rudimentaires), avec de temps, entre deux vagues de riffs amorphes, une volée d'accords rodés comme autant d'hymnes à la mort.

Le chanteur Dead est mort avant d'avoir pu franchir le seuil du studio, il est donc ici remplacé par le Hongrois Attila Csihar, et son timbre si particulier, finalement assez peu typique du black metal (puisque les chanteurs suivants "copieront" surtout le chant criard à la Darkthrone), alternant hurlements, invocations rituelles, malédictions nasillardes, lamentation profane et noire liturgie.

« When it's cold and when it's dark, the freezing moon can obsess you », « I am a mortal, but am i human ? », autant de sentences qui résonnent dans la mémoire (ai-je précisé que c'est l'un des rares albums de black où les paroles sont audibles ?).

C'est avant tout l'ensemble de l'album, qui est plus que la somme de ses parties, et qui explose le cadre de l'amateurisme pour entrer directement dans la légende. Une légende marquée du sceau du sang, de la brutalité et de la folie. Issue des caves et des montagnes de Norvège, sentant la terre des cimetières et l'incendie criminel des églises en bois. Au milieu, des bardes morbides, le corps peint en noir et blanc, stupides, perdus, mauvais, lançant des têtes de cochon dans le public, hurlant à la mort comme des loups enragés, voués au Mal parce qu'ils ont fait le choix de suivre la nature humaine.

Prie, mortel, enterre les vêtements dans les cimetières, respire dans des sacs remplis d'animaux morts, prie, profane, tue.

Une messe noire pour fin des temps au groove massacrant. Un album à adorer ou détester sans retenue. Et surtout, puisque c'est cela qui va vous intéresser, la parfaite bande-son pour l'Apocalypse de Saint-Jean.





OTEP / House of secrets / 2004

Les plus grands monstres
sont humains
et règnent dans ton propre foyer.





Genre : dubstep / drone / indus sans paroles
A écouter : englouti dans les everglades

Idéal pour : Missisipi, Millevaux, Okanga
Comme au cinéma : [Rec.], The Descent, Dans la Brume Electrique

Autopsie :

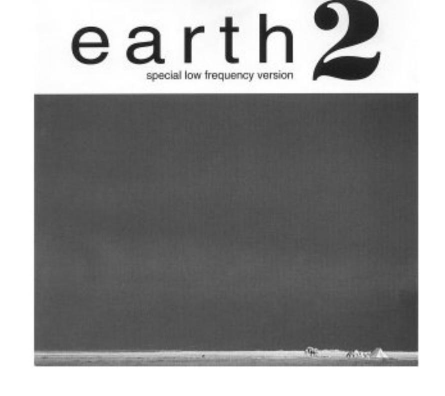
Je ne sais pas si vous vous rappelez, mais dans le jeu de cartes Magic, ce sont les marais qui produisent du mana noir. Les marécages. Comment passer à côté en jeu de rôle d'horreur ? Amas de tourbe noire, biomasse putride accroupie dans des eaux stagnantes, brume organique à couper au couteau, terre vautrée dans la fange comme la viande dans sa sauce. Foyer du choléra, creuset à zombies, patrie de l'Ankou et du Baron Samedi.

Scorn n'est pas le premier venu dans la scène électro sombre. Fondé par Mick Harris, ancien batteur de Napalm Death (dont il conservera un goût pour les œuvres noires et sans concession), Scorn façonne une musique électronique à base d'indus et de ténèbres depuis longtemps déjà.

Refuse ; Start Fires marque un retour aux sources putrides du mal après un passage dans la lumière. C'est l'album des marécages, un cloaque organique, froid, vivant mais en veille, qui vous observe de ses mille yeux vitreux. C'est un son précis, froid, clinique, au service d'une grouillante forme de vie. Un caverne de dubs puissants comme des sentences de mort, un indus vaudou qui fait vibrer la cage thoracique, un jazz souterrain aux frontières de la catalepsie, qui rappelle des blues moites telles que I Put A Spell On You ou Strange Fruit, mais sans parole et sans musique.

C'est une plongée sans retour dans les eaux saumâtres du dub, je dis bien une plongée, car il y a bien tout au long de l'album une progression vers un son de plus souterrain, massif, corrompu. Au milieu des cadavres gonflés par la décomposition. Refuse ; Start Fires est le bayou. Les miasmes. La malédiction.





Genre : Drone primal
A écouter : en vénérant le vide.

Idéal pour : Millevaux
Comme au cinéma : les parasites de la télé

Autopsie :

Pour la petite histoire, Earth, intronise par ce full-length, le premier album de drone metal de tous les temps. C'est également le dernier. Earth a enterré le genre en même temps qu'il l'a créé. Si cet album jusqu'au-boutiste a engendré un millier de rejetons (SunnO))), Teeth of Lions Rules The Divine, Nadja, Boris, Asva...), son approche radicale n'a jamais été égalée.

Le drone, ce sont des guitares doom jouées au ralenti de ralenti, les amplis à fond de chez à fond, et surtout, pas plus de trois accords !

C'est la musique des Grands Anciens. On vous a fait croire qu'ils écoutaient du black sympho, ou n'importe quel autre truc grandiloquent mais c'est faux. Ils écoutent une musique sismique, monolithique, caverneuse, venue du fond des âges.

N'abusez de #2 en jeu de rôle. Quand on sort cet album (généralement en fin de partie, mais moi ce serait plutôt en début), plus aucun espoir n'est permis. L'environnement extérieur n'est plus que ténèbres. Si Dieu existe, il pèse 100 milliards de tonnes. Et il ne pense pas. Jamais. Vos joueurs comprennent qu'ils vont souffrir. Lentement. Absurdement. Jusqu'à l'anesthésie.

On peut varier les ambiances en modulant le son de cet album monolitique. On passe d'une vague lénifiante à un bourdonnement sourd. En augmentant encore, loin derrière un gigantesque mur de basse, on perçoit l'écho d'une caverne, des incantations, un infrason venu d'une autre planète. Une lointaine planète qui pèse 100 milliards de tonnes et se dirige droit sur vous à deux à l'heure.





Genre : drone / shoegaze
A écouter : le jour du Jugement Dernier

Idéal pour : Devastra, l'Appel de Cthulhu, Anima
Comme au cinéma : Un film lovecraftien à très gros budget qui n'a pas encore été tourné.

Autopsie :

Une fois n'est pas coutume, je vais surtout parler du premier des trois titres de cet album (enfin, un titre qui fait quand même 25 minutes. les deux autres titres sont à l'avenant, mais je ne m'y intéresserai pas aujourd'hui, car le premier écrase tout) : "Now I Am Become Death, The Destroyer of Worlds"

Nadja, groupe de drone électro tourné vers les ambiances lumineuses et apocalyptiques, cite ici Oppenheimer (l'un des pères de la bombe atomique) qui récite un texte sacré hindou, évoquant la transformation de Vishnou en sa forme ultime de Destructeur des Mondes. (si vous avez l'oeil, vous remarquez que cette référence est également invoquée dans Indiana Jones 4).

Oppenheimer avait fait cette citation lors d'une interview télévisuelle où on le voit pâle, livide, les yeux rivés sur le sol, récitant et témoignant indirectement du traumatisme de la bombe A vécu par un de ses créateurs. Youtube est votre ami si vous voulez juger par vous-même.

Si vous vous rappelez de ma précédente chronique de l'album "Special Low Frequency Version" de Earth, je dirai qu'en comparaison, Nadja, groupe beaucoup plus récent, se tourne davantage sur l'électronique, et incorpore des mélodies et des progressions absentes des œuvres de SunnO))) et de Earth. Quand je parle de progression, il s'agit ici de faire monter très lentement la tension vers une explosion finale. Pas de montagnes russes comme avec Isis.

La piste "Now I Am Become Death..." commence pianissimo avec une nappe mélodique, des cymbales, des sons cristallins, évoquant la majesté et la sérénité de Vishnou. L'ambiance s'alourdit au fur et à mesure, presque imperceptiblement. Guitares pachydermiques, cymbales plus résonnantes, et finalement monstrueuse onde sismique, comme captée au ralenti, parachèvent la mue de Vishnou en sa forme de Destructeur des Mondes, pour un final qui n'en finit pas, aussi harmonique qu'écrasant.

Pour la petite anecdote, j'ai utilisé ce morceau pour sonoriser l'arrivée du Roi en Jaune à la cour de Barcelone, dans ma campagne Milevaux épique, en calant le rythme de ma maîtrise sur celui de la piste. Si le Roi en Jaune paraît d'abord tranquillement sans mot dire, il en vient à révéler sa vraie nature (Hastur), paralysant la volonté des courtisans et sonnant le glas du libre arbitre de l'Humanité. Pour repartir ensuite, car à l'image de Vishnou dans la parabole, et même de la bombe A, cette première mue n'est qu'un aperçu destiné à terroriser les incrédules. L'Apocalypse viendra plus tard.

Un CD précieux, à réserver pour un gros gros climax de fin de campagne où il est question de monstrueuses révélations, de Grands Anciens ou de Dieux Disparus, et où les PJs n'auront guère d'autre choix que de contempler la perte de leur monde.





Genre : chants sacrés tibétains
A écouter : entre la vie et la mort

Idéal pour : Barbarians of Lemuria, Devastra
Comme au cinéma : Kundun, 7 Ans au Tibet, mais aussi... Conan le Barbare !

Autopsie :

Je ne suis certainement pas anthropologue et je ne saurais vous dire de quoi parlent exactement les thèmes bouddhistes de ces chants, ni pourquoi les chœurs sacrés tibétains sont aussi gutturaux. Aussi je vais parler de cet album pour son intérêt musical uniquement, et comme toujours, pour son intérêt dans le jeu de rôle d'horreur.

Ce qu'on conçoit à peine en écoutant des chants sacrés tibétains dans les films ou les documentaires se révèle à plein en CD : une dimension spirituelle immense, et surtout une dimension physique.

Je me permettrai cet audacieux commentaire : les moines bouddhistes tibétains sont les maîtres du drone. A comprendre que les dimensions primitives, rituelles, psychédéliques et terrifiantes que l'on entrevoit dans des albums tels que 2 de Earth, Radiance of Shadows de Nadja ou encore Monoliths & Dimensions de SunnO))) font bien pâle figure à côté de cet opus. Si la scène drone ne s'inspire pas directement de ces chants sacrés, elle ferait bien de s'y mettre.

Cymbales et gongs se font rares : une sentence. Ce qui emplit votre espace vital, ce sont avant tout ces chants, d'une voix inhumaine et monocorde, de profonds chants de basse qui résonnent à travers la moelle, une muraille sonique transcendante, psychotrope. On devine l'effort colossal que ça nécessite quand de temps en temps, captés par une prise sonore au plus près des interprètes dans un souci de réalisme, on entend un chanteur s'arrêter pour cracher ses poumons.

Imaginez maintenant toutes les applications en jeu de rôle. Quand il vous prend l'envie d'imprégner une profonde ambiance d'exotisme tribal, quand il s'agit de mettre en scène des religions ancestrales (historiques, fictionnelles ou fantasmées) qui n'ont d'autre message à transmettre que le poids monstrueux du cosmos, où nous ne représentons rien. Que les personnages soient là pour être offerts en sacrifice ou croiser une entité sans âge. Qu'ils soient là pour rêver, ou qu'ils soient là pour mourir. Qu'ils ne se sentent pas à leur place et que l'univers entier le leur reproche.

Mais gardez-bien à l'esprit que c'est le seul disque que vous pourrez mettre de la soirée. Tout ce que vous pourrez écouter plus tard n'aura aucune épaisseur.

(Déjà personnellement testé pour sonoriser un scénario à Carthage dans Millevaux, et la cité souterraine des Parisii dans Notre Tombeau).



THE RITA + WILT / Werewolves in black space / 2008
Par delà le wormhole
n'existe que l'ancestral
hurlement du loup
qui broie l'univers entier
sous ses crocs.





Genre : funeral doom metal
A écouter : dans les entrailles de R'lyeh

Idéal pour : L'Appel de Cthulhu, Extinction
Comme au cinéma : Hellboy, éventuellement pour le repaire polaire à la fin du film.

Autopsie :

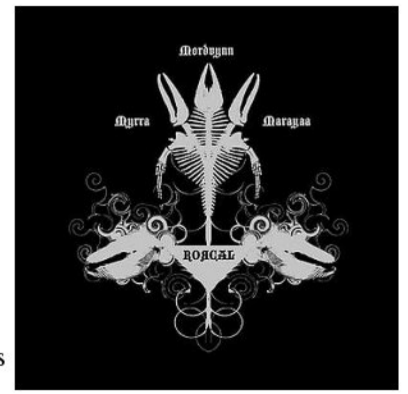
Faisant suite à la chronique consacrée à Mournful Congregation, je poursuis une petite trilogie consacrée au doom metal, genre ô combien adapté au jeu d'horreur s'il en est.

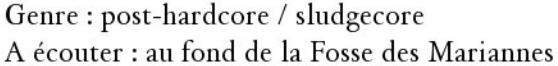
Si ce "Stormcrowfleet" de Skepticism s'inscrit dans la veine funeral doom comme l'album précédemment chroniqué, on peut dire que le feeling est complètement différent. Là ou Mournful Congregation est lamentatif, Skepticism est obsédant. Là où Mournful Congregation est liturgique, Skepticism est rituel. Là où Mournful Congregation s'ancre dans la misère humaine, Skepticism se fait la voix des Grands Anciens.

Une voix sourde, intense, qui ne dégage d'autre sentiment qu'une haine uniforme, presque indifférente. Une voix qui se tait souvent pour faire place à des guitares qui vibrent sans forme, une batterie molle, et des nappes de claviers méphitiques. Vous êtes dans R'lyeh, la cité émergée, les murs sont immenses, noirs, sans fioriture. La puanteur vous prend à la gorge. Et dans le fond de ce hall sans limites, comme une chape de titane, la présence du Grand Cthulhu, une seconde avant son apparition et la destruction finale, une seconde qui dure des siècles et remonte du fond des âges.

Car Cthulhu est comme cette musique. Terriblement laid mais d'une majesté à vous broyer la nuque.






Genre : post-hardcore / sludgecore
A écouter : au fond de la Fosse des Mariannes

Idéal pour : Polaris, Extinction
Comme au cinéma : je ne vois pas d'équivalent.

Autopsie :

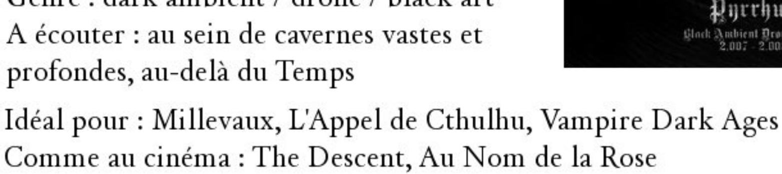
Il y a de cela quelques semaines, je vous avais proposé une petite balade sous-marine avec le Oceanic d'Isis.

Ici, on va oublier la promenade, et suivre la trajectoire de 3 baleines titanesques à l'origine du Monde. C'est du moins la trame du roman que le groupe Rorcal adapte ici en puissance, en fureur, en pesanteur.

Assurément l'album de post-core le plus heavy que je connaisse, on a ici affaire à un rouleau compresseur sonique, à des guitares mid-tempo d'une lourdeur effroyable, une batterie sismique, et des passages ambient rarissimes qui évoquent plus l'asphyxie finale que la petite remontée à la surface.

Assurément, un album qui n'est donc pas à réserver à une exploration sous-marine de routine, mais bien au gros méchant climax final d'une campagne apocalyptique, avec descente à 10 000 m, fissures dans la coque, équipage en proie à l'ivresse des profondeurs et intervention finale du Grand Cthulhu. Bref, à ne sortir qu'une fois ou deux dans une vie de rôliste, histoire d'enfoncer le clou au plus profond.





Genre : dark ambient / drone / black art
A écouter : au sein de cavernes vastes et profondes, au-delà du Temps

Idéal pour : Millevaux, L'Appel de Cthulhu, Vampire Dark Ages
Comme au cinéma : The Descent, Au Nom de la Rose

Autopsie :

Dantesque Pyrrhula, avancée au sein d'un enfer glacé et ténébreux. Pyrrhula est l'Ile des Morts, la traversée avec Charon, il est la Caverne, il est la Matrice originelle de toute noirceur.

Une masse. Voilà ce qu'est Pyrrhula : une immense cavité drone qui n'en finit pas de résonner : une expérience physique par la densité et la puissance des basses : les Ténèbres. Le black metal, s'il n'est pas ici présent par le son, l'est bien par l'esprit : Pyrrhula n'est que détestation de votre insignifiante personne.

On traverse Pyrrhula comme on traverserait une nuit arctique sans fin, comme on traverserait les oubliettes d'un château de l'Inquisition, comme on traverserait la Mammoth Cave peuplée de créatures troglodytes aveugles et blanches, comme on traverserait les salles des pyramides, poursuivies par de blasphématoires momies animales, comme on traverserait une nuit enterré vivant. Pyrrhula est un énorme cercueil de pierre et d'ombres ; des ombres derrière lesquelles se cachent l'écho de processions funèbres, d'incantations, des bruits étouffés, étranges, tout un écosystème de rumeurs organiques. Pyrrhula est le cercueil et les asticots qui y règnent.

Pour ce genre d'album, je vous conseillerais de placer les enceintes le plus loin possible de la table, de ne lésiner ni sur les basses ni sur le volume. Ce n'est pas une musique, mais un environnement. Un environnement démesurément hostile et qui dissimule derrière cette hostilité même des entités et des choses plus malignes encore.

DESASTRES





Genre : dark ambient, indus symphonique
A écouter : en sortant de l'abri anti-atomique
Idéal pour : Millevaux, Cendres
Comme au cinéma : La Route

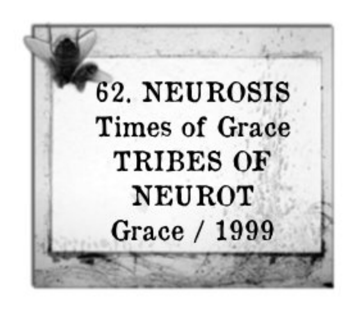
Autopsie :

Il en est du dark-ambient comme de la peinture abstraite : certains disques n'évoquent rien, tandis que d'autres font aussitôt surgir des images durables, marquantes, archétypales. Deconstruction of the World fait définitivement partie de la seconde catégorie. Dès les premières minutes, les visions affluent. On pense au jeu vidéo Stalker, on pense au film La Route, on pense à ce à quoi la terre ressemblera quand l'homme ne sera plus, quand on sera peut-être les derniers yeux à contempler son œuvre. On pense aux autres survivants, cachés dans les décombres, forcément hostiles. On pense aux ruines, à la laideur qui survit à ses bâtisseurs, aux dernières traces de beauté qui s'effacent. On pense aux rues de Sarajevo, de Port-au-Prince, de la Nouvelle-Orleans, de Prypiat.

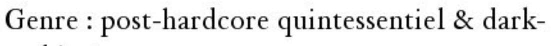
C'est avant tout une musique qui texture le silence. Car ces ruines sont sans voix. Les nappes indus martiales ne sont là que pour souligner l'absence de bruits mécaniques, l'absence de conversations, l'absence des oiseaux. Il n'y a plus de ciel, il n'y a plus de nature, il n'y a plus que les gravas. Que le cadavre d'une civilisation qui guette votre prochaine agonie.

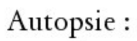
Et quand éclate le sample de La Grande Porte de Kiev de Moussorgsky, ce n'est que pour souligner la gravité de ce silence, et cette terrible sensation de déjà vu.

Arpenter le dark-ambient de Sophia, c'est arpenter la fin du monde. Un monde qui ne veut plus nous depuis longtemps, et nous regarde lentement, patiemment, nous éteindre.






Genre : post-hardcore quintessentiel & dark-ambient
A écouter : entre la mâchoire du chien et celle du loup
Idéal pour : Sombre
Comme au cinéma : la Nuit des Morts-Vivants, Assaut sur le Central 13


Autopsie :

J'en entends dans le fond qui grincent des dents. Chroniquer des albums homogènes (qu'ils soient calmes ou bourrins), c'est bien, mais moi si j'ai un scénar qui alterne rapidement scènes d'atmosphère et scènes de violence, je fais quoi ? J'aurais tendance à dire : change de skeud, voire utilise deux lecteurs, un avec un disque pépère et l'autre avec un disque brutal.

Mais bon, lecteur exigeant, je vous ai trouvé mieux : ce couple de deux albums, qui ont été dès le départ prévus pour être écoutés en simultané. A ce moment-là, avec vos deux lecteurs, il suffit de varier le son de l'un et de l'autre pour obtenir des variations de climat tout ce qu'il y a de plus kiss cool.

Commençons par Times of Grace de Neurosis. Outre que cet album est sans conteste à la fois le manifeste, l'aboutissement, et presque l'impasse du genre post-hardcore, c'est tout bêtement un chef d'œuvre. Neurosis achève ici sa mutation du hardcore vers le post-hardcore, crée pour ainsi dire le genre, et laisse d'ores et déjà ses futurs et nombreux successeurs aux portes de la gloire, bien embêtés qu'ils seront pour égaler la classe de cet album sans passer pour de vils plagiaires. Certes, plein d'autres groupes de post-hardcore qui ont fait des trucs supers. Mais il il leur sera toujours difficile de soutenir la comparaison.

Vocaux hurlés à la limite de l'apoplexie, passages ambient superbes (et court, ce qui n'est pas plus mal puisque ce disque sera recherché pour sa violence), guitares progressives ultramassives, production très nette, et surtout derrière une violence désespérée, un sens aigu de l'harmonie musicale. La musique du cauchemar, de la déréliction et du chaos, ni plus, ni moins.

A ma droite, nous avons "Grace" de Tribes of Neurot. Avec quasiment le même line-up que Neurosis. Cet album de dark-ambient, conçu pour être écouté en simultané avec "Times of Grace", est également captivant en écoute seule. Samples, bruitages, riffs vaporeux en échos à l'ouragan neurosien, résonnent comme le désert, comme la neige.

Les deux albums mis ensemble, on assiste à une sorte d'opera post-hardcore très dense, très texturé. Essayez maintenant de varier le son de l'un et de l'autre, et vous voyagerez alternativement dans le feu et la glace, de Charybde en Scylla.

Idéal donc pour un gros survival rempli de zombies, sans aucun second degré, où se succèdent attente prostrée dans des planques de fortune et confrontation impitoyable avec les morts-vivants. Un ascenseur émotionnel qui risque fort d'en laisser certains sur le carreau.



BABYLONE CHAOS / Les Machines Ecarlates / 2007

Les Machines Ecarlates ne servent qu'à détruire.
Absolument tout et dans le plus grand fracas.





Genre : post-black metal militariste
A écouter : sous le feu des Orgues de Staline

Idéal pour : WarsaW
Comme au cinéma : Stalingrad, La Chute, Il faut sauver le Soldat Ryan

Autopsie :

"FOR EVERYTHING I EXPERIENCED IS COLD AND DEAD !" : Dès la première phrase de chant, le décor est posé.

Mayhem, groupe majeur du black metal, disparaît des studios d'enregistrement après De Mysteriis Dom Sathanas. Il s'agit d'enterrer les morts et d'emprisonner les assassins (au premier degré). Après une traversée du désert, Mayhem revient avec un nouveau line-up et cet album. Fini le "true black metal" des débuts. C'est l'émergence du post-black metal, genre hybride qu'on retrouve avec Blut Aus Nord, Cobalt, et bien d'autres.

Si Mayhem sent le soufre, "Grand Declaration of War" dévoile une malévolence qui quitte le domaine de la vie privée pour investir totalement celui de la création artistique.

Une ode à la guerre totale. Derrière les fûts, Hellhammer, l'un des batteurs les plus doués de l'histoire du rock, impose tout du long un rythme militariste implacable. Au chant, Maniac alterne chant clair dictarorial et voix black plus classique. Les guitares ralentissent le tempo et bénéficient ici d'un son plus clair et tranchant que sur les anciennes sorties du groupe, nettement plus "garage". L'album fait même des incursions électroniques avec passages dark-ambient et vocoders glaciaux. Bref, ça expérimente dans tous les sens, mais le thème reste toujours cohérent : la guerre, la guerre, encore la guerre. Menée par des nations totalitaires et démentes. Un monde entier refaçonné à l'Orgue de Staline. Des autoroutes de bottes ferrées. Un festin de charniers. De ces guerres dont personne ne peut revenir entier.





Genre : indus
A écouter : en brûlant, mec, en brûlant.

Idéal pour : Kult, Hot War
Comme au cinéma : Terminator 1&2 (mais alors juste les passages dans le futur), Les Fils de l'Homme

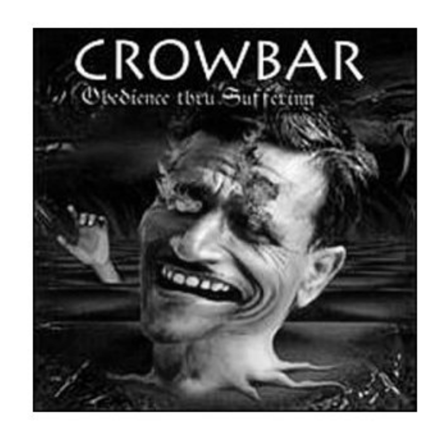
Autopsie : Il est temps qu'on reparle de l'Apocalypse. Pas celle qui vient des cieux avec ses dragons vengeurs, celle à laquelle l'humanité se destine par ses pulsions autodestructrices.Réchauffement climatique, pandémies, persécutions, bandes armées, génocides, le napalm, le feu qui brûle tout, la passion, la compassion, l'espoir. Messies qui hurlent dans les hauts-parleurs et purifient au lance-flammes. Ta famille et tes amis vont finir grillés. Il serait temps d'en parler de ce grand suicide collectif, de l'extermination des faibles par les forts, des sages par les fous. Ca se passe AUJOURD'HUI.

C'est le seul sujet de cet album. On est en 1989, Godflesh signe un parangon de la musique extrême qui brûle toujours aussi fort. Les futurs suiveurs, Rammstein, Fear Factory, et consorts passeront pour d'aimables poètes.

Au chant et à la guitare, Justin Broadrick (ancien de Napalm Death), un hurlement de haine continu. Des machines monstrueuses qui ne savent que broyer. Une violence jamais relâchée, acharnée, exhaustive.

Si avec ça vos joueurs n'ont pas compris que la guerre totale est lancée, je ne vois plus quoi faire pour vous. D'ailleurs, ils feraient mieux de le comprendre, que c'est la fin, et sulfater dans tous les sens avant de se trouver un bunker pour crever, à l'abri du feu rédempteur. Parce que c'est bien beau de faire du jdr post-apocalyptique, mais dans ce cas-là, autant faire du jeu nunc-apocalyptique. L'Apocalypse MAINTENANT, parce qu'après il n'y aura plus rien. Et pour paraphraser "Les Fils de l'Homme" : Prière au dernier à mourir d'éteindre la lumière.





Genre : sludgecore bluesy
A écouter : quand votre monde s'écroule

Idéal pour : Hellywood, Missisipi
Comme au cinéma : Dans la Brume Electrique, Missisipi Burning

Autopsie :

Je suis un auditeur blasé. En musique, il en faut beaucoup pour me choquer. Je mange du noise et du black metal au petit déjeuner, difficile de retrouver le frisson. Si je devais citer un album qui m'inspire réellement la peur, je serais bien en peine d'en citer un autre que ce mammouth. La pochette, d'une extrême laideur, n'est pas étrangère au phénomène. Le son qui colle au plancher. Je me terre sous la table comme un animal, j'attends que l'ouragan passe, incapable de faire autre chose que de monter le son. Lorsque Jason vous tombe dessus, on prie qu'il ajuste au mieux ses coups de machette et que la souffrance soit courte. Crowbar est une masse riffue, informe, obèse. Noire, souffrante, vindicative. Crowbar transporte toute la misère du monde sur son dos. Fièrement. Un râle de chaleur, de colère et de blues. Un matraquage de riffs plombés au cœur des bayous de Louisiane. Toutes ces putains d'idées noires que même une citerne entière de Jack Daniels ne saurait noyer.

Cette chanson, We're A Breed Apart, rappelle un peu We who are not as others de Sepultura. Tous ces losers qui à force de tout perdre sont devenus des seigneurs. Crowbar parle de ce qui est au fond du trou. Il inspire la terreur car il est profondément humain. Il explique comment un père est capable de massacrer sa famille à la hache. Tout le champ des déchéances possibles.

Il parle du fond du trou, il vous y entraîne . Il vous fait entrevoir ce qu'il est possible d'y commettre.Chasser le monstre et devenir le monstre. Vous voudriez que ça s'arrête, vous vous enfoncez si longtemps, avec une inéluctable lenteur, et tout ce désastre autour de vous est entièrement de votre faute.





Genre : post-punk parangonique
A écouter : pour avoir envie d'envahir la Pologne

Idéal pour : Warsaw, Cyberpunk
Comme au cinéma : Full Metal Jacket, Richard III, Platoon

Autopsie :

Voici une trilogie consacrée au post-punk. Un genre pas voué à l'horreur, me direz-vous ? Détrompez-vous. Le post-punk conserve de son crasseux ancêtre punk la puissance de subversion, de critique acerbe de la société, et de violence. Ce n'est pas en remplaçant accords bordéliques et chant alcoolisé par des drums electro-martiaux et une voix glaciale qu'on anéantit ce propos. Bien au contraire.

Attaquons le putain de monolithe qu'est ce premier album de Killing Joke.

A faible volume, on pense avoir affaire à du pseudo-The Cure : chant robotique, percussions saccadées, guitares millimétrées. Pas de quoi fouetter un chat. Mais montez donc le son. Vous allez sentir le groove qui tabasse, chaque note comme un marteau, vous allez vous lever et headbanger comme après une lobotomie. Les percussions assènent un hymne martial. Jaz Coleman, le chanteur, n'est qu'un immense dictateur perché à des centaines de mètres au-dessus de vos têtes, cerné de micros, droit dans son uniforme, le regard d'acier. Il scande plutôt qu'il ne chante, des slogans comme autant de sentences de morts. Et que le roulement de sons, ce sont les chenilles des chars sur les crânes. Que tout ce rouleau compresseur musical est là pour vous faire marcher au pas, pour rythmer les bruits de bandes et sonoriser le défilé des soldats.

Cet album est tout simplement la bande originale du totalitarisme. Dans ce qu'il a de plus holistique et de plus fascinant. Et vous verrez dans les yeux des soldats qu'ils sont prêt à tout commettre au nom du dogme - et qu'ils n'attendent que les ordres - et qu'ils y prennent un plaisir primal.





Genre : post-punk / crust
A écouter : dans les barbelés

Idéal pour : Warsaw, Monde des Ténèbres, Cyberpunk
Comme au cinéma : Harrisson's Flowers, Watchmen

Autopsie :

Au début, une sirène de bombardement. Quelques cymbales, une intro tout en douceur... et ensuite, l'état de siège. Permanent. Total.

Si Killing Joke nous emmenait incendier les parlements des grandes avenues totalitaires, Amebix nous transporte au milieu du front. Plus aucune lueur d'espoir ne vient donner un sens à la boucherie. Le bon, la brute et le truand s'entretuent pour des bouts de croix, des uniformes, des quignons de pains. Le Charnier de Katyn, le Chemin des Dames, les mines anti-personnel à Sebrenica. La boue, le sang, le deuil. La vieille mère qui contemple son fils mort dans la vase. Les exécutions, les massacres, les obus, les cris des enfants.

Le diable est dans les détails. La basse, très ronde, tempère l'acidité des guitares lead, la batterie est fondue dans le décor. Mais tout ça joue à un rythme démentiel. Le chanteur, bien plus punk que post-punk, une sorte de lycanthrope nihiliste, hurle en continu sa haine à la face du monde, c'est surtout ça qui fait mal. Dans les rares accalmies, le chant se fait clair, et on pense à Joy Division. Y'a plus gai comme référence. Et c'est ce contraste entre violence et résignation qui fait encore le plus mal.

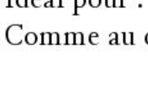
Faites ramper les PJ dans la boue, affamés, perdus, aux abois. Il n'y a plus de ciel. Le son des missiles Katiouchia déchire tout. A chaque mètre, la mort peut surgir et vous éparpiller. Ils ne sont pas là pour se battre, ils sont juste là pour mourir. Tu pars au front, c'est les obus, tu désertes, c'est une balle dans la tête, tu réussis ta désertion, c'est le génocide. Aucune échappatoire. Cette foutue boucherie n'a absolument aucun sens.



COLLECTION
d'arnell~andrea
Villers-aux-Vents
(Février 1916)

Ainsi nous ressemblons aux *vestiges* de guerre, algide présence, reliques étendues, soldats, gisants de cendre au marbre de poussière : les maux, les bras infirmes, les jambes rompues. Ainsi nous ressemblons aux profondes ornières, exode sillage des âmes et des *cris*, soldats marchant, recrus, aux furtives frontières ; l'assaut, les baïonnettes, la troupe sans vie. Ainsi nous ressemblons aux profanes civières, funeste présage, *campagnes* inhumées, soldats livrant leur voix en absoute grégaire ; les maux, les bras infirmes, les jambes brisées.

Genre : post-punk / coldwave / néo-classique
A écouter : en arpentant le Chemin des Dames



Idéal pour : Maléfices, Warsaw
Comme au cinéma : Un Long Dimanche de Fiançailles, Capitaine Conan

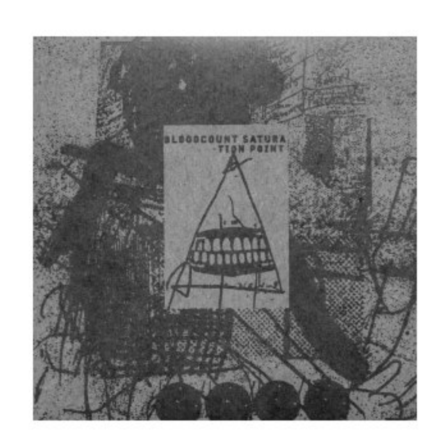
Autopsie :

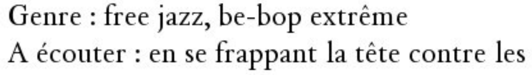
Comment sonoriser la guerre ? Passer du Impaled Nazarene à fond les ballons ? Pas forcément. Songez aux ralentis, à l'introspection du soldat. On souffre quand on a encore quelque chose à perdre. Les dog soldiers ne sont pas les personnages les plus intéressants. Je préfère ceux qui ont une famille, une amante, des enfants. Un pendentif, un tatouage, une blessure, leur rappelle les sacrifices avant le no man's land, à la merci des obus, des gaz, de la gangrène.

Dans le film Capitaine Conan, une jeune fille sussure l'Agnus Dei, survolant la désolation ambiante. La voix de Piaf dans les ruines d'Il Faut Sauver le Soldat Ryan. Lili Marleen sur un vieux gramophone à en faire pleurer le plus endurci des officiers allemands. Ces madeleines de Proust vous mettent en bouche le goût amer du temps de la paix. Ça a plus d'impact que La Chevauchée des Walkyries dans Apocalypse Now.

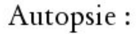
Cet album est consacré à la Première Guerre Mondiale, à l'offensive désastreuse du Chemin des Dames, qui donna à la « der des ders » son cachet d'absurdité. Une coldwave, presque pop, avec un chant féminin amer, post-punk mâtiné de néo-classique aussi amateur qu'aristocratique. Cette douceur submerge un monde en larmes. La chanson Le Chemin des Dames retombe sur les cendres d'une boîte à rythme cradingue et des cordes rêches. La gueule dans la boue, se souvenir des jolies choses. Regretter le camé de son épouse, vendu contre un peu plus de lard dans la soupe, le sourire des amis perdus éclate avec l'impact de l'obus. Vieilles photographies, mèches de cheveux, réminiscence sépia, se mêlent à la tourbe et brûlent.






Genre : free jazz, be-bop extrême
A écouter : en se frappant la tête contre les murs

déal pour : Patient 13, Exil, L'Appel de Cthulhu canal historique
Comme au cinéma : Le Festin Nu


Autopsie :

Le jazz extrême fait grincer les dents : Null & Void de Ground Zero (big band agité du sample), Guts of a Virgin de Painkiller (jazz extrême / grindcore). Aussi le récent Black Jazz de Shining (jazz extrême / indus / black metal) ou le classique Disco Volante de Mr Bungle (jazz / fusion / expérimental)

Bloodcount propose un jazz d'asile d'aliénés, qui délaisse l'hybridation (pas de trifouillage electro, pas de grosses guitares metal, pas de chant). Place aux cuivres, à la batterie, à la contrebasse, et bienvenue en Enfer.

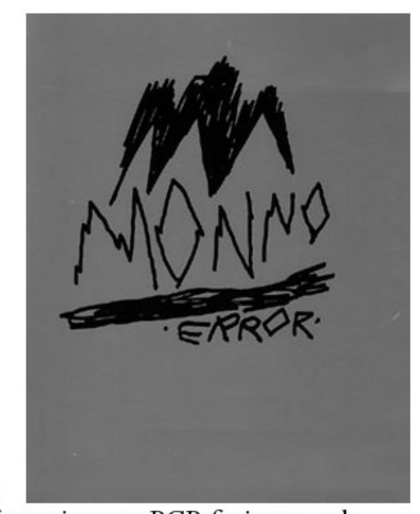
Saillies bruitistes, jam effréné, breaks glauques, tout est fou mais maintenu sous pression, en cohésion. C'est un serial killer qui jongle avec des scalpels, votre affable voisin de palier qui a le Necronomicon dans sa bibliothèque, la foire du diable qui sonne à votre porte, Adolf Hitler en ballerine.

Malgré le groove chaud comme une baraque à frites, la virtuosité à vous déchausser le dentier, un impeccable sens du rythme, ça n'est jamais sympa à écouter. La tension vous crispe et vous met aux aguets. Jazz prédateur, vicieux et vindicatif. C'est le fameux jazz qu'on a dans un des scénarii de base de l'Appel de Cthulhu 5.5, où Nyarlathothep prend l'apparence de Louis Armstrong pour refourguer une trompette maudite à un jazzman désespéré. Les musiques noires, c'est toujours la même vieille histoire de pacte avec le Diable.

Idéal pour sonoriser une entrevue avec la mafia russe qui va forcément mal tourner, une soirée de gala où le Roi en Jaune a décidé de s'incruster ou encore une fête foraine avec des lames de rasoir dans les pommes d'amour.

Dingue, je vous dis. Dangereux. Obligé.





Genre : jazz / noise / mathcore
A écouter : branché sur 100 000 volts

Idéal pour : Paranoïa, Cthulhu Tech
Comme au cinéma : Armaggedon, Reservoir Dogs, et puis surtout une sorte de gros snuff-movie sous PCP-fraise tagada.

Autopsie :

Le bruit est un point sensoriel incontournable de l'horreur. Chuintements, grincement, souffles, fracas, distorsion... Toute sonorité est bonne à prendre du moment qu'on laisse l'imagination fabriquer son origine.

Error est la musique du vortex, du délire en phase terminale. Un carrousel qui carbure au plutonium, une Austin Mini gorgée de nitro, un enfant trisomique avec une tronçonneuse.

Le premier morceau rentre tout de suite dans le lard. Un désastre noise à faire péter les murs, une plongée dans le maelström. L'abîme d'Azathoth. La réalité se disrupte pour un monde parallèle fait d'ultraviolence pure. Au fur et à mesure, on reconnaît les instruments, trie ce qui est du larsen, du rock, ou du jazz. Les choses s'ordonnent et même si les bpm ne diminuent pas, on est conquis, apprivoisé, lessivé.

Combo électrique et mathcore, Monno injecte la folie et d'humour noir par un saxo qui remplace la guitare et rappelle celui de John Zorn aux heures les plus noires de Painkiller : un instrument de torture brute, un derviche hurleur boosté aux drogues de combat.

Ce disque est réservé aux grandes occasions, comme la liqueur du grand-père indécemment surdosée, qu'on ne sort qu'à la fin de la soirée pour ses meilleurs amis. Car qui aime bien châtie bien. Mais si vous avez envie d'un paroxysme de campagne qui ait de la gueule, une symphonie noise pour TPK, un mixeur à persos, ce disque ait fait pour ça. Ding, c'est prêt !



DEMONS





Genre : gothique / chant lyrique
A écouter : en pleine messe noire

Idéal pour : Vampire Dark Ages, Cthulhu An Mil, Maléfices
Comme au cinéma : La Neuvième Porte, le Nom de la Rose

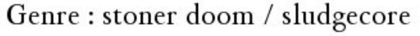
Autopsie :

Sorcières de Salem, danse macabre, haine/vénération du divin, hérésie et exorcisme, voilà le genre de démons qui vont être convoqués. Foin de second degré, ici on n'est pas là pour rigoler. Si l'on pratique des messes noires, si l'on cite la Bible pour mieux la hurler, ce n'est pas parce que c'est cool. C'est parce qu'on ne peut pas faire autrement. Parce qu'on est dans le genre d'abîme métaphysique où tout effort pour en sortir nous entraîne un peu plus vers le fond. Parce que Gilles de Rais et Ivan le Terrible regrettaient leurs péchés au moment même où il les commettaient, et que c'est ce genre de souffrance que le chant de Galas retranscrit ici.

Proposer du jeu de rôle horrifique en plein moyen-âge impose ce passage obligé : le sabbat. De ces noces permanentes avec la Mort qui font la marque de cette époque (au moins fantasmée, mais c'est le rôle du jeu de retranscrire ce fantasme). Le chant lyrique de Diamanda Galas cite la Bible, mais aussi Nerval, Baudelaire, Tristan Corbière. C'est une caverne sulfureuse, une crypte aux mille détours. Murmures, cris, hurlements, imprécations, incantations, suppliques, égéries sortent de mille alcôves. C'est la Sorcière au bras de la Grande Faucheuse, et la Putain de Babylone au bras du Christ.

Particulièrement adapté pour du jeu de rôle médiéval, ce disque de Galas reste pourtant puissamment contemporain. Car mourir de la peste pendant la Guerre de Cent Ans, c'est finalement comme mourir du sida à Bucarest en 1980 : on est tout aussi seul au milieu de la tourmente. Cette tourmente de folie, d'autodestruction et de gloire où Dieu et le Diable nous ont abandonné.




Genre : stoner doom / sludgecore
A écouter : en pleine Interzone, en bouffant des buvards à la louche

Idéal pour : Brain Soda, Barbarians of Lemuria, Millevaux
Comme au cinéma : le Festin Nu, la Créature du Lac Noir, la Nuit des Morts-Vivants

Autopsie :

Ici, il ne sera point question de funérailles et de pleureuses. Electric Wizard verse dans l'autre versant du doom, le stoner doom, celui qui riffe à mort, celui qui tue ta nuque sous la dictature du headbang. Enfin, quoique.

C'est avant tout ici affaire de convocation. Convocation des démons les plus ancestraux qui surgissent du goudron originel. Electric Wizard suinte la dope, l'occultisme, l'abandon à la léthargie. Electric Wizard, c'est des centaines d'hommes et de femmes nus dans la forêt, c'est l'acide qui tourne, c'est la fornication avec Shub-Niggurath, c'est l'incantation, encore et toujours, toujours plus stupide, amorphe, et colossale.

Ça commence avec We live, véritable tuerie, hymne mort-vivant, à la vie organique qui émerge du grand bouillon noir, malgré tout. Un maelström de guitares, de bruit, de voix dégoulinantes et possédées. Et puis ça continue, toujours plus noir, toujours plus enfumé, toujours plus psychédélique, ça continue comme un putain de bad trip qui vous enfonce toujours plus la gueule dans le bouillon.

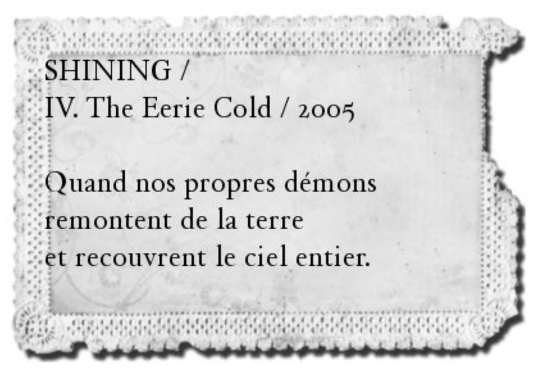
Mais aussi crade que ça puisse être, aussi malsain, aussi assommant que soient ces rythmes tribaux, ces accords putrides, et ce groove sludge à mort, y'a quelque chose de jouissif.

Oui, c'est ça, une espèce de joie païenne, à transgresser les interdits, à participer à des messes noires, se rouler dans la débauche et la boue, et sacrifier tout morale sous l'influence de la dope.

C'est là où j'en viens au jeu de rôle, car ça retranscrit tout à fait une ambiance qui suinte dans certaines bonnes vieilles parties de sword & sorcery, dans l'horreur old school avec son cortège de cultistes, dans toute cette fascination vintage que notre culture rôliste a pour le tribalisme, la transgression, et, ouais, les sacrifices humains.

Alors, oui, je ne parle peut-être pas des parties les plus horrifiques qui soient, je parle de ces parties qui ressemblent aux couvertures de "Weird Tales", qui filent en quenouille avec grand final sacrificiel, apparition du grand Pazuzu, et orgie totale en toile de fond. Je parle de ces parties qui transpirent l'héroïsme, la grandiloquence et la crasse, et qui entraînent toujours plus loin là où on ne préférerait pas trop aller, mais comment faire autrement ? La pédale d'accélérateur est bloquée sur "totale déchéance".

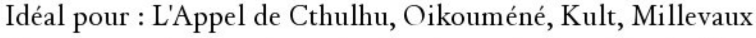




SHINING /
IV. The Eerie Cold / 2005

Quand nos propres démons
remontent de la terre
et recouvrent le ciel entier.




Genre : drone / funeral doom / lyrisme ritualiste
A écouter : dans la bouche de Moloch-Baal

Idéal pour : L'Appel de Cthulhu, Oikouméné, Kult, Millevaux
Comme au cinéma : Apocalypto, et sans doute plein de films satanistes dont je ne peux citer le nom

Autopsie :

SUMMON. Tout est dans le titre. Tant l'album est à concevoir dans toute sa longueur comme une messe noire, un rituel païen, une ordalie. Une tentative kamikaze de vénérer les dieux les plus noirs, de les remonter des Abysses vers la terre, de les accueillir en soi, de leur offrir son enveloppe charnelle, de les laisser déguster son âme, histoire de leur donner le goût du sang. Histoire que beaucoup d'autres morts surviennent ensuite.

Summon c'est la nuit éternelle sur la colline du Golgotha. c'est les milliers de fidèles en procession, en transe. C'est les flambeaux des prêtres, c'est la bouche incandescente de Baal Hammon et les cris des sacrifiés dans ses mains, le tout matérialisé par un drone-doom d'une ampleur épique, une production profonde et impeccable, un mur du son rituel, des escaliers de guitares qui évoquent la Cité Lunaire de Theotihuacan.

Summon, c'est avant tout une maîtresse de cérémonie, une pythie camée, une victime grandiose. En la personne de la chanteuse Yoshiko, l'équivalent païen et antédiluvien de Diamanda Galas (chroniquée dans ces pages). Une femme possédée qui chuchote, murmure, pleure, crie, mais toujours incante.

Summon est la parfaite bande-son de la démence religieuse, du courroux divin, et des 7 Plaies d'Egypte qui en sont forcément la conséquence.



Genre : black metal symphonique
A écouter : la nuit de la 7ème lune, dans un chateau perdu dans les montagnes
Idéal pour : Ravenloft, Vampires Dark Ages, Les Ombres d'Esteren
Comme au cinéma : Le 13ème Guerrier

Autopsie :

1994. Année à marquer d'une pierre noire pour le black metal, avec également la sortie d' In The Nightside Eclipse d'Emperor, œuvre pivot d'un sous-genre du black metal : le black metal symphonique.

Cet album est avant tout un album de black norvégien : canonique, lo-fi, profondément haineux.

Gorgé d'occultisme, de lycanthropie et de médiévisme, In The Nightside Eclipse rappelle par ses claviers le froid extrême des montagnes et des fjords nordiques, mais la voix démente placée très en avant au niveau du mixage plaque un hurlement maléfique continu sur l'ensemble, alors que la batterie et les guitares, mixées en tornade, fournissent un substrat de terres et de forêt.

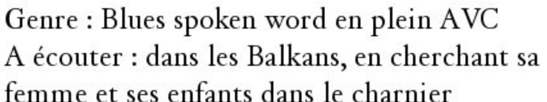
C'est l'album des châteaux perchés sur les pics rocheux avec leurs vampires, l'album des loups-garous battant la forêt à la poursuite de leurs proies, et l'album des armées impies quand tonne le jour du Ragnarok.

Quand on parle de black metal symphonique, la recette est en ici à son balbutiement. Les claviers sont rudimentaires et dans l'ensemble le son est mauvais. On est loin des productions ultra claires qu'atteindront les prochains opus du genre (notamment Anthems to the Welkins at Dusk, l'album suivant d'Emperor, un pilier du genre), mais la musique n'est en que plus malsaine, ancestrale, et authentique.

C'est un aller sans retour vers des terres maudites auquel vous êtes conviés. Ici, la violence fait signe de loi, le démonisme de religion et la mort de bénédiction.






Genre : Blues spoken word en plein AVC
A écouter : dans les Balkans, en cherchant sa femme et ses enfants dans le charnier

Idéal pour : Warsaw, Monde des Ténèbres
Comme au cinéma : Harrison's Flowers, la Vita E Bella

Autopsie :

Avant de rentrer dans le vif du sujet, une petite interrogation purement intellectuelle : comment Scott Walker, membre d'un boys band dans les années 60, puis crooner à midinettes, chanteur à orchestrations, surtout connu pour ses reprises de Jacques Brel, comment Scott Walker a pu en arriver là ? Putain de grosse dépression ? Réaction viscérale aux échecs commerciaux qui frappèrent chacune de ses tentatives de liberté musicale, d'exploration au-delà du carcan pop ? Foutage de gueule arty ? Bras d'honneur aux majors ? Perception d'une niche commerciale juteuse dans le secteur des dingos hardcore ? Vertigineuse perte de santé mentale ?

En fait, j'en sais rien.

En tout cas, dans la section "crooners maudits", ce The Drift fait passer le précédemment chroniqué The Black Rider de Tom Waits pour une bouffée d'air frais.

Déjà, les thèmes abordés, à partir de cosaques crevant dans la neige, de Bosnie-Herzégovine, de 11 septembre, les psoriatriques au Moyen-âge et jusqu'à ce long tunnel de souffrance, qu'est Clara, relatant la mise à mort du couple Mussolini, avec notamment... des samples de barbaque traînée par terre. Ah pinaise, y'a plus pop comme tableau, non ?

Et puis alors, une voix. L'ancien crooner dans son costume de lumière qui reprenait Mathilde de Jacques Brel avec encore plus d'emphase et d'orchestrations, et bien il a du attraper un cancer de la gorge doublé d'une schizophrénie pour avoir chopé une telle voix, lugubre, traînante, avare de mélodies, avec dans le fond ces roulements comme un Tom Jones qui viendrait de se faire pomper le cerveau par le grand Cthulhu.

En contrepoint à cette voix en déliquescence, quelques samples, et notamment l'apparition, d'un Donald Duck furibard qui nous agonit d'injures, et disparaît.

Comme d'habitude, je suis allé faire le tour du net avant de faire ma chronique. On me parle d'orchestrations raffinées. Merde, je ne me rappelais même pas qu'il y avait de la musique. Je n'ai que cette putain de voix monocorde en tête. Enfin, pour être honnête, ça fait une paye que je n'ai pas réécouté cet album.

Car il n'y a aucun plaisir à l'écouter. Aucun. Et c'est cette notion de plaisir, justement, qu'on cherche à annihiler dans le jeu de rôle d'horreur, au moins pour quelques instants, au moins pour quelques parties qui seront aussi mémorables que traumatisantes, des parties que vos joueurs renâcleront à revivre à nouveau, mais quelque part seront fiers d'avoir faites.

Que vous soyez un psioratrique balançant votre sale gueule sur le chemin de Compostelle, un pompier qui voit toute son escouade mourir dans les Deux Tours, un enfant qui doit aller chercher sa poupée à l'autre bout d'un champ de mines, ou simplement un PJ qui souffre dans un monde sans espoir, vous ne risquez pas de ressentir du plaisir.

Par sur le moment.

Ça viendra après.





Genre : dark ambient
A écouter : enfermé dans un tableau noir

Idéal pour : Little Fears
Comme au cinéma : Les Autres, Dark Water

Autopsie :

Ulver, monstre discographique norvégien, s'est essayé à bien des genres (folk, black metal, dark ambient, electro, trip-hop) en gardant pour seule constante une froideur toute scandinave. Dans l'absolu, je serais bien tenté de vous conseiller l'intégrale de leur œuvre, sous-tendue par un feeling sombre qui ne se tarit jamais. Mais plutôt que de se goinfrer, je vais vous proposer un hors d'œuvre des plus légers avec ce double EP Teachings In Silence, qui se situe environ à mi-parcours de leur évolution stylistique, au moment où se fait la transition entre leur facette dark-folk et leur facette electro.

Teachings in Silence est un petit joyau de minimalisme. Boucles de notes infinies, bruit de fond grésillant, aucune voix. L'apogée est atteinte avec le morceau Darling, didn't we killed you yet ?, plage de 20 m où se répète à l'infini un schéma de 7 notes persillé de larsens et de scratches. Un album aux odeurs de vieux vinyles maudits, du genre de ceux qu'on écoute lorsqu'il ne nous reste plus que 7 jours à vivre. Une lente progression dans la misère contemporaine, une veilleuse qui s'éteint à minuit, des souvenirs noirs qui remontent à la surface, une cabane dans les Appalaches, dans cette famille qu'on avait cru oublier en partant s'installer à New York, et à qui on a commis l'erreur de promettre de revenir le temps d'un week-end, où tout va basculer.





Genre : techno / sampling / musique concrète / fusion / art brut
A écouter : surtout pas

Idéal pour : Little Fears, Toons
Comme au cinéma : "Çà" est revenu, Chucky, Poltergeist

Autopsie :

L'humour poussé dans les derniers retranchements de l'absurde et de l'hermétique, ne prête plus tellement à rire. Les farces grimaçantes du Joker n'amusent que le bourreau qui les commet. Je vous confie avec une joie malsaine cet objet musical non identifié. Il vous fera voyager dans l'esprit d'un enfant de 8 ans handicapé mental. Et il ne s'y passe pas que des jolies choses.

Le seul liant de cet album est la voix hallucinée du dit gamin, une voix grinçante, nasillarde, qui nous entraîne dans des litanies sans retour. Chansonnettes, rituels, ânonnements. Terreur d'un môme livré à un monde intérieur cauchemardesque, plaisir malsain du même môme à torturer des petits êtres sans existence tangible.

Le moindre objet du quotidien est autant prétexte à l'aventure qu'à la monstruosité pure. Tout est riant et bariolé puis mute aussitôt en piège mortel. Don't wake the sleeping bags où une horde de sacs plastiques se prépare à fondre sur vous tels des méduses venimeuses, Mouthful of pirates, délire pur au clavier bontempi qui détruit les oreilles, I don't like your stomach, dédiée à l'insurrection gastrique de choses qu'on n'aurait surtout dû pas avaler. Satan stole my Teddy Bear, et l'omniprésence du Malin dans une chambre d'enfants. Sous un déluge de samples (extrait des Simpson, techno redneck, scratches) et d'instrumentaux crétins (jazz, sympho, folktronica), le jeune protagoniste nous met autant en garde qu'il cherche à nous piéger dans son enfer personnel.

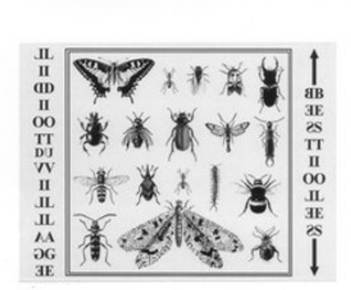
Proposer un scénario basé sur ce disque, c'est faire une blague d'un mauvais goût tel que peu en survivront. C'est l'esprit des psychokillers qui ont eu une enfance heureuse. Cette famille aimante qui a élevé un enfant dingue en lui apportant toute l'affection nécessaire, en le couvrant de jouets alors qu'on aurait dû l'étrangler avec son propre cordon.

Je propose ce disque avant tout par pur sadisme. Si quelqu'un l'utilise en jeu de rôle, je suis curieux d'avoir un retour. Pour ma part, je n'ai jamais pris le risque. Quelques écoutes simples ont suffi à m'en dissuader.



PAN SONIC / Gravitoni / 2010
Le côté obscur de la musique est pavé d'antimatière.
Manifeste noise,
entretuerie electro,
monstrueuse prophétie indus.
"Gravitoni" est l'Incal Noir.





Genre : dark ambient / musique concrète / krautrock
A écouter : bouffé par les asticots

Idéal pour : Vermines
Comme au cinéma : Anaconda, L'Attaque des Fourmis Tueuses, etc... et Microcosmos bien sûr

Autopsie :

Vrombissements. Crissements. Chuintements. Et toute la cohorte des bruits d'insectes sont convoqués sur ce disque dense et bruitiste. Si la fourmi cro-onde, le scarabée bébaie et ainsi de suite, il en est des bruits d'insectes qui échappent au dictionnaire. Pas étonnant pour un sous-embranchement qui compte entre 1 à 30 millions d'espèces sur Terre... L'Idiot du Village nous rappelle ici qui sont les véritables maîtres du monde, en orchestrant un ballet fourmillant. Après un prologue qui rappelle Le Vol du Bourdon version fête foraine, on plonge dans un marécage de sons, captations de bruissements d'élytres, froissement de mandibules, frottements de pattes, mêlés à des scratches nerveux et des nappes limbiques.

La progression de l'album part de la frénésie, essaims d'abeilles, nuées de criquets, pour descendre progressivement dans des strates sourdes, marais amazoniens grouillants de bruits morts, tourbe originelle, fourmilière, charognes nourrissant la vermine. Un univers dont on se sent de plus en plus étranger, et pour tout dire... malvenu.

Assurément le disque parfait pour Vermines, mais rien de tel également pour une traversée de jungle à Guildes, une plongée dans les tombeaux des Horreurs à Earthdawn ou encore l'exploration d'une forêt putride de l'Empire Ottoman à Millevaux.

Enfoncez-vous y donc si vous n'avez pas peur des petites bêtes qui mangent les grosses...





Genre : post-hardcore
A écouter : dans l'obscurité d'un laboratoire aux cages ouvertes
Idéal pour : Delta Green
Comme au cinéma : Alerte !, La Planète des Singes, L'Ile du Docteur Moreau


Autopsie :

Ce disque glaçant véhicule un tel feeling qu'il peut en découler tout un scénario paranoïaque, sinon une campagne.

Sur la pochette (fort laide), on distingue un canyon, avec une tête de singe en inclusion. Singe dont les cris vont entamer les premières minutes du disque. Un laboratoire du gouvernement, dans le désert du Nevada, quelque part entre la zone 51 ou près d'un champ d'essais du Projet Manhattan.

Des expérimentations animales. Des singes dans des cages.

Les singes et leur leur haine à l'égard du genre humain, et la souffrance que le genre humain leur inflige, voilà le thème de Seminar III : Zozobra. Un thème qui nous renvoie au regard des primates, à leurs gestes, à leurs attitudes, à leur insupportable parenté. Qui nous renvoie les images du docteur Moreau, qui nous évoque les morsures contaminées, le sida, la jungle immaculée découverte par Google Earth, toutes ces zones que nous ne contrôlons pas, que nous ne connaissons pas, et qui pourraient bien se rebeller contre nous.

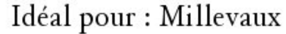
Imaginons les expériences que subissent ces singes. Virus mortels. Vampiriques. Métamorphiques. Des théories au-delà de toute éthique et de toute morale, qui survivent à toutes les ères, Bush, Obama, juste un maquillage qui cache une intelligentsia scientifico-militaire libre de toute entrave. Le complexe de Dieu, le cauchemar de Darwin, la soif du Mal.

Imaginons un commando de libération des animaux, qui pénètre par effraction, prend les laborantins en otage, libère les singes. Libère un péril si total que la face du monde pourrait bien s'en retrouver changée.





Genre : post-hardcore
A écouter : à la solde du Dieu-Corbeau


Idéal pour : Millevaux
Comme au cinéma : Cannibal Holocaust ?

Autopsie :

Voilà un titre dont j'avais planifié la chronique depuis un bon moment. Depuis le début, en fait. Je viens de me le remettre entre les oreilles pour replacer les choses, et ça a un putain d'effet Madeleine de Proust.

Une madeleine putride et consistante, comme je les aime.

Ce Mass III fait partie des 4 ou 5 albums qui ont pour moi défini l'identité sonore de Millevaux. Qui ont bâti cet univers au cours des tous premiers scénarios. A ce titre, il représente la pulpe du jeu de rôle Millevaux. Ce qu'il reste une fois que j'ai enlevé tout le décorum ethno-anachrono-ritualiste. Un jeu sur la forêt, et rien d'autre.

Basé sur pas plus de trois images mentales :

- la forêt, immense, obstruant toute la vue, un monde de ténèbres.
- Les derniers hommes qui la peuplent, faibles, primitifs, terrassés par la peur et la superstition.
- Une présence divine, globale, indescriptible, démesurément hostile.

Encore aujourd'hui, il me suffit de remettre le disque sur la platine pour m'y retrouver. Me retrouver dans l'univers, et me retrouver dans les premières parties.

Amen-Ra, c'est - pour un disque de post-hardcore - un vieux disque. C'est un des tous premiers groupes à s'engouffrer dans la brèche après les fondateurs (Neurosis, Isis, Cult of Luna, Old Man Gloom).

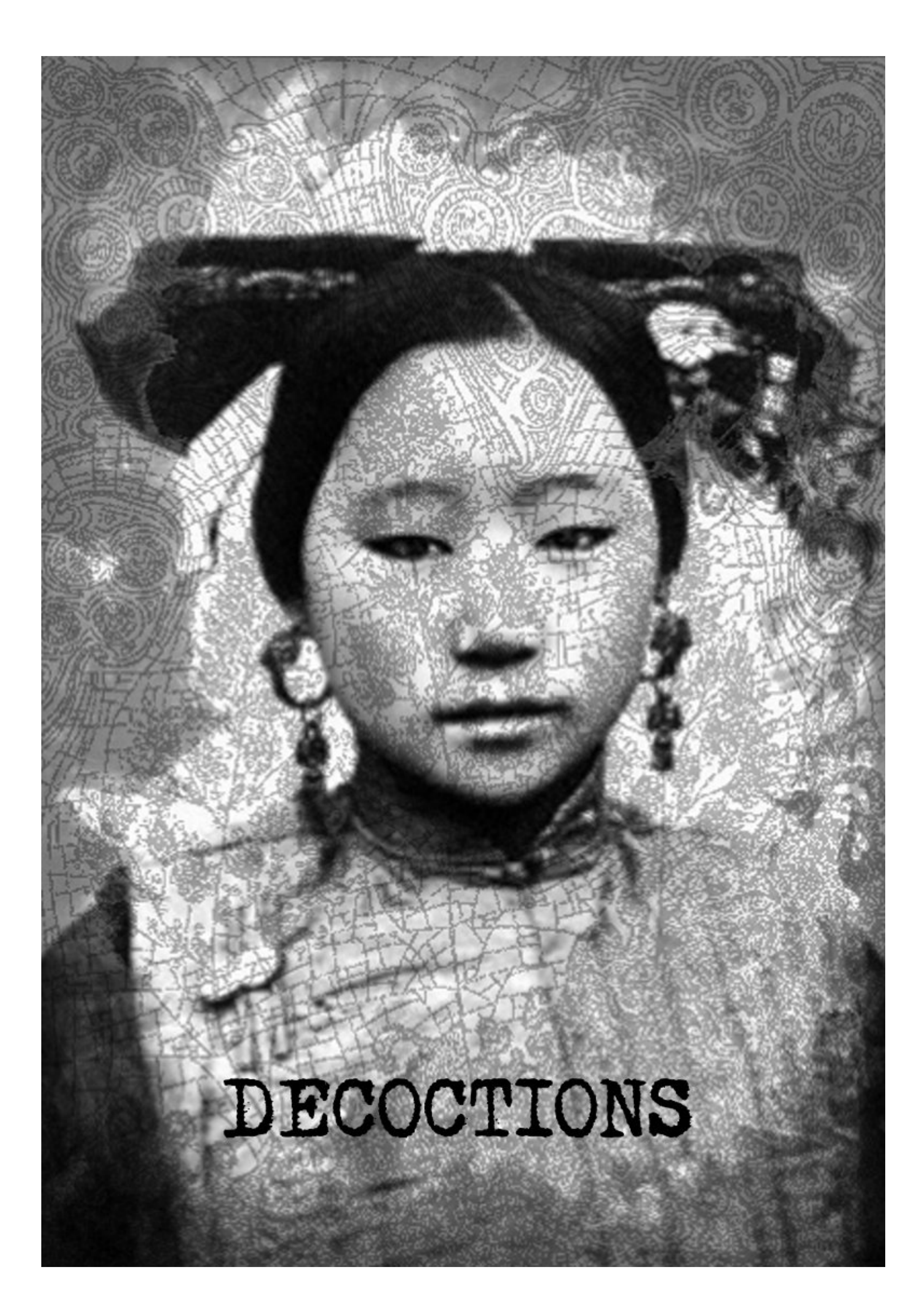
Et on a ici droit au genre musical brut, sans aucune des fioritures post-rock / progressives / heavy que tout le monde pratiquera par la suite pour se démarquer d'une scène surpeuplée.

Un album brut donc, rêche, très black metal dans l'esprit et la sonorité. Ici, un chanteur-hurleur, possédé par le Dieu Corbeau, en transe. Ce ne sont pas des hurlements de souffrance ou de puissance ou de haine, mais bien des hurlements mystiques, des hurlements de terreur, d'extase, une voix qui dépasse son seuil de résistance, qui étouffe le hurleur, qui le tue. Ceux d'un chamane en connexion directe avec l'entité animiste qui gonfle son cosmos - le Dieu Corbeau, Shub-Niggurath, anything else-. En contrepoint, un chant féminin rare, décharné, un souffle comme à la sortie d'une clairière, on aperçoit - pour un temps seulement - le ciel au-dessus de la vallée.

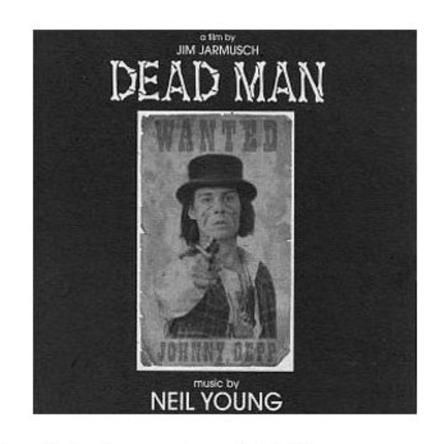
Et l'instrumental, guitares hyper simplistes, en montée-descente, des percussions aussi metal que tribales. Et derrière tout ça, une dramaturgie de la laideur. Une dramaturgie d'une histoire simple, qui commence mal et qui finit mal.

Je ne saurais dire si Amen-Ra a eu la chance du débutant ou si tout était calculé. Mais cette simplicité, cette sécheresse apporte exactement ce qu'on doit attendre d'un disque destiné à du jeu de rôle d'horreur : un tableau simple, statique, et qui frappe la mémoire.

Car au final (et c'est une règle que je suis souvent le premier à oublier), les meilleurs jeux de rôle d'horreur sont ceux qui se limitent à une idée très simple, mais si forte qu'elle marque les esprits tout de suite et pour une vie.


DECOCTIONS





Genre : americana / noise rock / post-rock
A écouter : dans un cimetière indien

Idéal pour : Deadlands, Humanydyne (pour le côté chamanique), Millevaux
Comme au cinéma : Dead Man, L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford, Blueberry

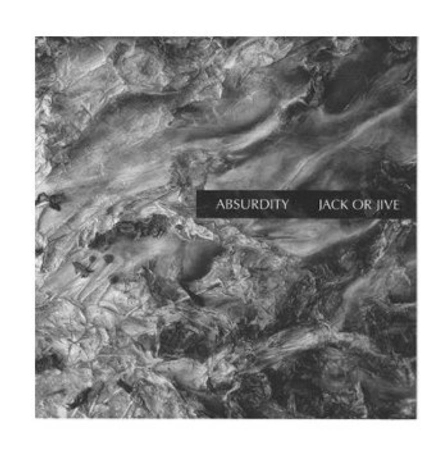
Autopsie :

Ennio Morriconne ne dit pas tout sur le western. Vous êtes perdus dans la forêt. William Blake et un indien nommé Personne la hantent. Vous gisez sur le dernier canoë, qui dérive sur l'océan. Le post-western est une question de mysticisme, de grands espaces et de poésie sombre. Pas de gunfights. C'est psychédélique, contemplatif. Votre sang coule dans les racines de ces arbres.

Pour ce western à nul autre pareil, Jim Jarmusch a fait appel pour la B.O. à Neil Young, légende du folk, du rock et du grunge. Seul avec une guitare électrique et quelques instruments, Neil Young compose une bande-son à part. Difficile de la rassocier à sa discographie. Un trip mystique long comme le bras. Et mortuaire, car la quête acide de William Blake, héros du film Dead Man et homonyme du poète, le conduit vers la mort. Saturation, rythmiques syncopées, mélodies répétitives, nous entraînent dans une vague noire gorgée de mescal. La B.O. est entrecoupée de passages du film. A conserver. Entre Johny Depp qui récite du William Blake ou Iggy Pop dans un rôle de redneck qui parle de manger du chrétien, ils apportent une réelle valeur atmosphérique. Un parcours initiatique, chamanique, qui semble ne pas connaître de fin.

Plusieurs musiciens se sont essayés à recréer une atmosphère proche. La meilleure réussite est le Lashing The Rye du groupe Harvestman. Mention aussi au monumental et monolithique The Bees Made Honey de Earth chroniqué dans ces pages (une expérience unique de drone americana), ou des groupes plus post-rock tels que Souvenir's Young America ou Across Tundras.





Genre : ambient rituelle
A écouter : dans la brume au pied d'un temple shinto abandonné, inondé par les produits chimiques
Idéal pour : Kuro, la Légende des 5 Anneaux
Comme au cinéma : Rashomon, le Château de l'Araignée, le Tombeau des Lucioles

Autopsie :

Un petit album qui nous vient du Japon, terre ô combien musicalement fertile comme chacun le sait. A la base concept-album sur la révolte contre l'absurdité du monde, c'est encore un album parfait pour son homogénéité, que ce soit en terme de tempo qu'en terme d'émotion : ici, la tristesse, une tristesse sans mélange et sans remède.

La voix éthérée et glaciale de la chanteuse ne promet qu'un lent périple, faussement agréable. Vous savez, comme quand on se prépare à mourir d'hypothermie : on ne sent plus rien, à part la chaleur retrouvée...

Les instrus sont ici très rituels mais c'est avant tout le chant en japonais qui nous projette mentalement au pays du soleil levant : celui des fantômes, des Oni, des légendes, des estampes. Mais aussi le pays d'Hiroshima, du deuil et de l'absurdité.

L'effet le plus intéressant de cet Absurdity est qu'il est au départ très agréable à écouter, les joueurs pensent à du trip-hop, à du gothique folk... Mais au fil de l'écoute, il met de plus en plus mal à l'aise. Bref, de quoi peupler les rues de Shin Edo d'anges déchus, de brumes épaisses, et d'un lourd requiem qui ne vous lâchera plus.

Accessoirement, c'est aussi un petit chef d'œuvre.





Genre : power electronics / indus / noise chamanique
A écouter : au pied de la Montagne Sacrée, dévoré par les fourmis rouges
Idéal pour : BIA, Project : Pelican
Comme au cinéma : Blueberry, Dead Man

Autopsie :

Si je devais dire ce qui me plait le plus dans l'horreur, je répondrais : sa beauté. L'horreur est un genre qui vomit la beauté par tous les pores. Parce qu'on y atteint souvent le paroxysme d'un état humain (la mort, la souffrance, la peur), parce qu'on y est souvent sujet d'hallucinations psychotropes, parce que les monstres qui peuplent le genre sont souvent chargés, de Jérome Bosch à Giger en passant par Ann Rice et Clive Barker, d'une sensualité et d'une expressivité exacerbées, parce que l'horreur dessine un espace de transgression accessible à tous.

Et le jeu de rôle d'horreur rejoint cette beauté, parce qu'il y a une relation entre les joueurs qui devient presque sexuelle, parce qu'on vous propose d'aller chercher vraiment au fond d'un personnage (peut-être d'ailleurs plus que dans les films d'horreur : personnellement j'estime qu'un personnage de jeu de rôle d'horreur doit avoir du vécu. Pas de bimbos et de quaterbacks chez moi. Quitte à jouer des victimes, autant que ces victimes soient belles et qu'on ressente un minimum d'empathie pour elles).

Hole in the Heart de Ramleh met en musique tous ces paradoxes. C'est un son abrasif, strident, vraiment à la limite du supportable. Un drone de la stridence et du larsen. Et en même temps, à l'intérieur de cette vierge de fer noisy il y a des nappes shoegaze édeniques et des incantations chamaniques. Sous le verre pilé, la beauté.

Tout ça nous emmène loin, très loin. Comme un cauchemar au peyotl qui nous ouvre des portes de la perception qui auraient mieux fait de rester closes. Et si l'extase et la révélation sont au prix d'une grande souffrance, elles valent cette souffrance.

Car elles permettent de comprendre pourquoi Cindy descend voir toute seule ce qui fait du bruit dans la cave alors qu'elle est morte de trouille. Car en chaque victime il y a ce désir intense d'aller au devant de ses peurs et d'en subir la collision.

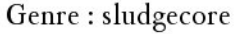


ACID MOTHER TEMPLE /
Myth of the Love Electrique / 2006

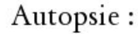
L'apocalypse psychédélique
vous inondera de joie
jusqu'à l'overdose.
Insoutenable.






Genre : sludgecore
A écouter : déjà aux trois quart noyé dans la fange

Idéal pour : Millevaux, the Return of the not totally dead
Comme au cinéma : 8 mm, la Nuit des Morts Vivants, Cannibal Holocaust


Autopsie :

Je me suis gardé une belle poire pour la soif, puisque j'attends la 75ème chronique pour commencer une trilogie sur le sludgecore, genre musical très justement méconnu et mal-aimé, et dont je me sers pour taguer Millevaux, après les termes POST APOCALYPTIQUE et FORESTIER.

Un peu de typologie d'abord : le sludgecore (contraction de "sludge" et de "hardcore", "sludge signifiant boue) est un genre musical dont on attribue la paternité à Eyehategod, groupe qui d'ailleurs nie cette paternité, se qualifiant eux même de "blues hardcore", et par conséquent je ne chroniquerai pas ici leurs atroces album tels que Take As Needed for Pain ou Dopesick, qui sont pourtant de purs chefs-d'œuvre de brutalité sonique et groovy, et c'est pourquoi je m'attarderai sur Grief, le "follower" qui a finalement bien plus imprimé sa patte velue sur le genre.

Le sludgecore, donc, est un dérivé extrême du hardcore (lui même étant un dérivé extrême du punk rock, pour ceux qui ne suivent pas). Plus concrètement, il s'agit d'une combinaison de chant hardcore criard et d'instrus lourds et groovy inspirés de Black Sabbath en particulier et du doom metal et du blues en général. Le son sludge typique est un hardcore mid-tempo, avec un son pourri, et une lourdeur pachydermique, et des gros larsens qui tâchent. En général (à l'exception de Eyehategod, qui bien qu'ultraviolent, dégage un groove monstrueux), ça n'a vraiment rien de musical. Genre né à la Nouvelle Orleans, il est depuis sa naissance imprégné d'occultisme, de marécages et de désespoir.

Grief, avec leur album fondateur Come to Grief, incarne tout ça. Il en résulte un album sordide, terriblement laid de bout en bout. Il y a fort à parier qu'ils n'ont jamais eu aucune ambition artistique sinon sonner faux, sonner lourd, et sonner crade. 10 ans avant Katrina, le son de Grief préfigure l'immonde et gigantesque coulée de boue qui ravagea toute la Louisiane. Come to Grief n'est qu'une magma sonique de putrescence, de haine, et de stupidité. Braillard, alcoolique, redneck, voilà l'homo sludgecoris.

Un long moment de régression et de souffrance plus tard, et l'on ne retient plus que la structure même du son, noire, glaireuse, saturée d'hormones. On en ressort comme cramé au crack, lessivé, foutu.

Come to Grief est le son d'une lente mutilation à coup de cutter rouillé, un ensevelissement lent et cruel sous les asticots, une nuit entière au milieu des zombies. Un bayou sordide où coupables et victimes ne font plus qu'un dans la même fange originelle.

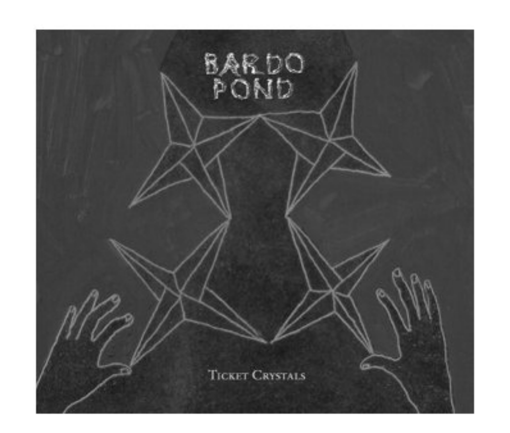


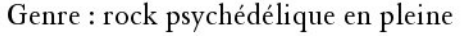


ROBEDOOR / Burners / 2010

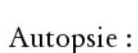
Cette vénération drone
psychédélique forme
une caverne sans limites.






Genre : rock psychédélique en pleine dépression nerveuse
A écouter : au bord de l'overdose

Idéal pour : Projet : Pelican, Patient 13
Comme au cinéma : Trainspotting, Le Festin Nu, Blueberry


Autopsie :

Toute la mouvance rock psychédélique m'a semblé faire une apologie de la drogue. En centrant le phénomène sur l'extase et en occultant l'addiction et la mort. Bardo Pond ne fait pas l'impasse sur la misère du junkie, et ça c'est bien. Ça fout les glandes, mais c'est bien.

On a affaire à un rock psyché très hypnotique (titres longs, flûtes et violons très "hare krishna") et très lourd, à la limite du doom. Le chant d'Isobel, lent, langoureux, cathartique qui m'évoque la misère du junkie. Putain, je suis au milieu des étoiles, et j'en crève, et je ne peux plus rien faire pour m'échapper.

Même si j'aurais du mal à citer un jeu de rôle centré sur la drogue et le psychédélisme (bien, qu'on fouinant un peu dans les catacombes du jdr amateur, on trouve peut-être Le Syndrome de Babylone d'Yno ou encore le fort lapidaire Naked Lunch RPG), à mon sens parler de drogues, d'addictions et de mauvais trips me paraît absolument approprié au jeu d'horreur.

Je me rappelle d'un one-shot de l'Appel de Cthulhu que j'avais fait jouer il y quelques années, prenant pour cadre des artistes accros de la beat generation, et ayant Hypnos comme toile de fond. Ça le ferait bien, transposé sous Sombre, et avec ce disque en musique de fond.

Je fais un appel du pied aux futurs auteurs de jeu, sans nul doute.

Prenez de l'acide, vivez des cauchemars sans limite, tentez de remonter à la surface et n'y remontez jamais. Et écrivez-moi un jeu de rôle sur ça.

Qu'il sonne comme Ticket Crystals, un bateau ivre, urbain, d'une tristesse à vous tuer, d'une évasion sans limite, un voyage aussi absolu que carcéral.





Genre : instrumental psyché / post-rock / metal
A écouter : dans les bras innombrables du Grand Tout
Idéal pour : Sens Renaissance, Mahamoth
Comme au cinéma : Solaris

Autopsie :

Subarachnoïd Space s'est imposé comme ma BO personnelle pour Sens Renaissance. Sans me laisser le choix.

L'image que j'ai de Sens est forcément parcellaire, fausse et fantasmée. Mais le fantasme, c'est tout ce qui compte en jeu de rôle, s'pas ? L'image rêvée vaut plus que l'image réelle.

Si je maîtrisais Sens, je ne retiendrais que les noms les plus évocateurs, les images les plus fortes, et la philosophie qui sous-tend l'ensemble. J'y mettrais tout ce que l'on voit, à son grand effroi, à sa grande extase, dans Eight Bells. Des maelströms qui dévorent des planètes, des pyramides à perte de vue, un entité omnisciente qui gouverne toute causalité, des êtres perdus dans l'espace à bord de capsules vétustes - les Bugs -, sacrifiant leur âme dans leur révolte. Des opiacés et des femmes extraterrestres sulfureuses. Des souvenirs fugaces de villes tentaculaires à la Blade Runner, où se glissent des robots ophidiens, des dealers d'absolu en planque dans les quartiers asiatiques. La fumée et les bras gluants de la galaxie. Un monstre dans le ventre et dans la bouche de la femme que tu aimes. Partout cette odeur de mort et de sexe, et dans les yeux des passants l'absence de sens à leur vie. Tunnels de contrebandes percés dans les wormholes, accidents de gravité qui vous conduisent, avec une lenteur foudroyante, à mourir broyé par des gigatonnes de révélations.

Ce long trip d'acide, ce "lent et méthodique dérèglement des sens" dont parle Rimbaud, le prix de la liberté et de la connaissance.





Genre : mantras doom metal, musique orientale
A écouter : en se noyant dans le Gange
Idéal pour : Devastra, Capharnaüm
Comme au cinéma : La Cité de la Joie, Little Bouddha

Autopsie :

L'Orient. Il est toujours aussi lointain, incompris, inexploité. Notamment en jeu de rôle d'horreur, puisque la vision rôliste de l'Orient, c'est l'exotisme, l'aventure, la spiritualité, et il faut bien le dire, le kung fu et les demis-dieux avec pleins de bras et d'épées. Pas l'horreur.

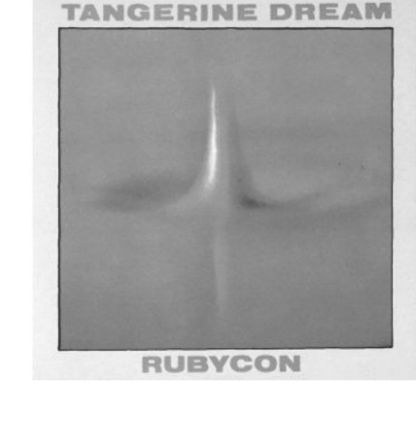
Pourtant. Il y aurait tellement à faire. De ces cités noires de monde, de ces marchés charriant la misère, la richesse et des marchandises au-delà de l'imagination. De l'omniprésence du divin et de la mort. De la folie mystique qui rampe.

Il y a tant à explorer, temples maudits, sectes millénaires, malédictions sans fin. Le regard des indigènes porteurs de sentence. L'odeur lourde de putréfaction et d'encens. La chaleur qui nous écrabouille. Les insectes, les épices, les poisons. Les ténèbres et les bûchers funéraires. Il ne faut pas importer cet Orient en jeu de rôle, il faut s'y rendre. Il faut s'y perdre. Jusqu'à ne plus pouvoir en revenir, écrasé de démence et d'extase, suivre les brahmanes, se défoncer jusqu'à la lie des cent milles drogues interdites qu'on trouve là-bas.

God Is Good ouvre une porte. On tombe à 100 000 km de là, 100 000 ans en arrière. L'Inde d'avant Alexandre le Grand, l'Omphale du monde. Une lourdeur et une richesse sonique à couper le souffle. Une biodiversité incroyable de sons sous une masse immonde de drones et de dubs. Une incantation hallucinée, sans langue, sans sens.

On n'y va pas assez, en Orient. Parce que cet Orient-là nous fascine autant qu'il nous terrifie.





Genre : ambient / musique électronique / drone
A écouter : en suspension précaire
Idéal pour : Anthéas (l'Archipel des Cimes)
Comme au cinéma : Le Château dans le Ciel, 2001 l'Odyssée de l'Espace (la descente sur Jupiter)

Autopsie :

Je ne suis pas branché "le CD des voix de la nature" et autres bidules new age à base de captations de sons naturels et de cithare qui sont censés vous plonger dans l'ambiance d'un lieu naturel. Sans doute ai-je tort ? Sans doute est-ce trop évident pour que j'en fasse l'acquisition. Sans doute suis-je trop tordu pour passer un enregistrement d'orage pendant une scène d'orage alors que je pourrais mettre du drone. Si vous êtes plus frais que moi, ne vous embarrassez pas d'autant de préjugés pour sonoriser vos parties. Un CD n'est peut-être pas inapproprié pour votre Cthulhu du samedi soir juste parce qu'il vient de Natures & Découvertes.

Mais mon problème ce n'est pas tant l'amour de l'abstraction que le rejet de la douceur. J'ai vraiment du mal avec tout ce qui est easy listening, et tout ce qui est guimauve lounge et ambient. Même des grands classiques comme Brian Eno ou Tangerine Dream ont du mal à me persuader.

Mais bon. Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Je me suis mis à l'ambient par le biais de ce que j'appellerais du "drone ambient" ou du "drone psyché", avec des groupes récents comme Troum ou Emeralds (et dans une moindre mesure, Nadja dont le dernier opus, Under The Jaguar Sun, évoquant la mythologie inca, est nettement moins heavy qu'à l'accoutumée).

J'ai donc décidé de donner une chance aux grands anciens de l'ambient (du temps où elle n'était pas encore associée au préfixe "dark"), avec ce Rubycon, un des premiers albums de Tangerine Dream.

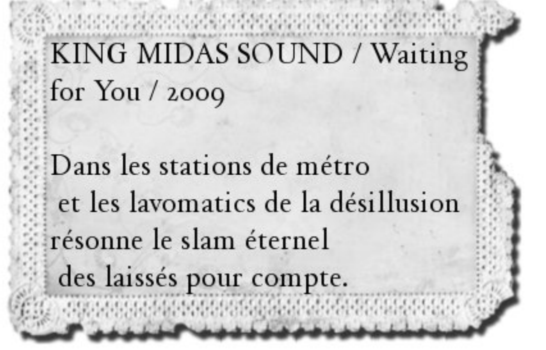
Et grand bien m'en a pris. Car si Rubycon évoque de prime abord (et à faible volume) une ambiance cotonneuse qui sent le patchouli, écouté avec attention et à un volume correct, c'est complètement (et peut-être involontairement) un disque horrifique.

Les grandes nappes electro/drone évoquent des étendues non solides : l'espace, les fonds marins, les nuages. Oui, plus exactement les nuages. C'est même directement dans l'univers anxiogène du jeu de rôle Anthéas qu'on se retrouve plongé, à bord d'un fragile aéronef naviguant dans des brumes inconnues et opaques.

Les larsens qui saillent sans crier gare sont comme l'apparition furtive de prédateurs, les lignes de basse grondantes comme l'imminence d'un orage dévastateur, et tout au long on perçoit de grands replis dans la chair de cette musique où se confondent l'espace et le temps, et c'est toute la brume qu'on doit percevoir comme un être vivant. D'abord bienveillant, mais il faut toujours se méfier de l'eau qui dort. Derrière les murs de brume, on devine des vagues scélérates, des cimes secrètes, des cités de bronze dans les nuages, des horreurs ailées et des pirates de l'air.

Rubycon est une masse sonore en constante expansion, un environnement à part entière : une titanesque vague cotonneuse qui cache en son sein des menaces sans nom.

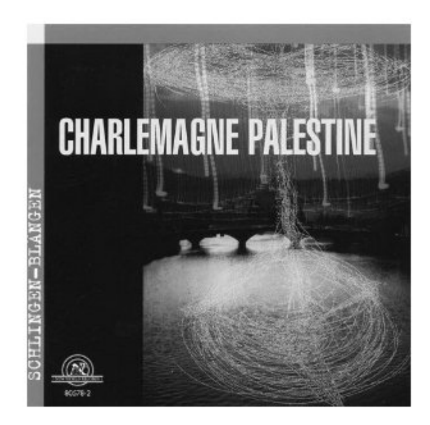


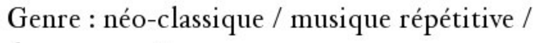


KING MIDAS SOUND / Waiting for You / 2009

Dans les stations de métro
et les lavomatics de la désillusion
résonne le slam éternel
des laissés pour compte.






Genre : néo-classique / musique répétitive / drone acoustique
A écouter : dans une cathédrale de lumière
Idéal pour : Nobilis, Ambre, Sens Renaissance
Comme au cinéma : The Fountain, Sunshine

Autopsie :

Une cathédrale sonique.

Voilà ce qu'est cet album de Charlemagne Palestine. Ce compositeur associé à la vague de la musique répétitive pousse ici le minimalisme dans ses derniers retranchements. Un seul instrument : l'orgue. Une seule note. Un seul bourdon. 71 minutes. Et pourtant, Schlingen-Blängen est empli d'infinies variations. D'une telle luxuriance de son, d'une telle ampleur, dentelé de mélodies dont on ignore si elles sont réelles ou imaginaires. Aussi gracile, monosynaptique et atonal ce Schlingen-Blängen paraisse, c'est en réalité un vaisseau d'or aux ornements grandioses. Une musique qui voyage pour moitié au niveau du conscient et pour moitié au niveau de l'inconscient.

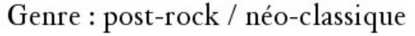
Schlingen-Blängen est le son des arts minéraux et le son des puissances divines : il n'est pas tout à fait de ce monde.

Et c'est d'ailleurs pour cela qu'il sera risqué de l'utiliser : à trop faible volume et avec des joueurs pas trop ouverts d'esprit, il donnera l'impression d'un continuum sonique insupportable. Hermétique, ce disque l'est effectivement. Mais passez outre les tabous auditifs, laissez le disque, montez le son, et l'ouvrage se fera en souterrain.

Et surtout, réservez ce moment pour les grands passages d'extase et de révélation. Découverte d'une planète sentiente, forage au creux d'un soleil mourant, escalade des branches d'Yggdrasil, procès séculaire au Tribunal des Sauterelles.






Genre : post-rock / néo-classique
A écouter : en contemplant le ciel enflammé par la lumière du Jugement Dernier
Idéal pour : Nobilis, Trinités, Unknown Armies, L'Appel de Cthulhu (Contrées du Rêve)
Comme au cinéma : American Beauty, The Fountain, Eternal Sunshine of The Spotless Mind, et puis n'importe quel film qui agit sur vous comme une madeleine de Proust

Autopsie :

On s'approche de la 100 ème, et je choisis un disque casse-gueule, car de prime abord hors-sujet. De surcroît, ce n'est vraiment pas une galette sur laquelle je me montrerai objectif, puisque que je considère tout simplement que c'est le meilleur disque de post-rock de tous les temps (mais alors loin, loin devant tout le reste), et un de mes préférés tous genres confondus.

A défaut d'être bavard (l'album est entièrement instrumental, on ne retrouve même pas de samples de voix comme dans les albums précédents), ce disque a fait couler beaucoup d'encre. D'abord en axant sa thématique sur la guerre et le génocide, en montrant dans sa pochette les connexions entre les majors du disques et les industries d'armement, en se posant en fait comme pavillon désenchanté de la génération post-11 septembre. Et ensuite en produisant un son qui, s'il est typique du post-rock (ossature riffue, structures complexes, rythme imposé par la batterie, montagnes russes musicales), incorpore en masse des violons, mixés en avant, et sonne comme aucun autre groupe de post-rock.

"Désespoir", "Apocalypse", "Deflagration", "Violence" : ce sont des mots assez forts qui reviennent dans les chroniques qu'on peut trouver sur le net. Non pas que la musique de Godspeed You ! Black Emperor soit si violente que ça d'ailleurs. C'est plutôt qu'elle est tellement à fleur de peau qu'elle peut vous réduire en charpie.

Il y a dans Yanqui U.X.O de grands paysages tels qu'on peut en voir depuis le ciel, ou depuis l'au-delà comme dans American Beauty. De grands paysages indomptés comme dans Into The Wild. De grands paysages fragiles aussi beaux que condamnés. Il y a dans Yanqui U.X.O ce sentiment que tout ce qui est beau et précieux en ce monde finira broyé, et qu'il faut le boire jusqu'à la lie pendant qu'il en est encore temps. En fait, la beauté de Yanqui U.X.O a tout du chant du cygne, et je ne m'étonnerais pas qu'un certain nombre d'ados aient déjà mis fin à leur jours ce son dans leurs écouteurs.

En cela, c'est un disque parfait pour un grand final de campagne où les méchants gagnent malgré tout (Hellywood, Kult), où les rares victoires ont le goût plombé de la défaite (Sombre, Unknown Armies), où la seule beauté aperçue est un vestige du passé (Summerland, Cendres).

Etant un album de l'agonie, Yanqui U.X.O a aussi déjà un pied dans l'au-delà, et à un certain volume aura tout d'une puissante escapade onirique.

C'est le passage dans des contrées parallèles aussi fascinantes qu'anxiogènes (l'Umbra de Loups-Garous, la Matrice de Shadow Run), l'envol vers les tréfonds de l'Univers (Sens Renaissance, Eclipse Phase) ou encore le retour vers les espaces intérieurs les plus enfouis (La Méthode du Dr Chestel, Les Contrées du Rêve dans L'Appel de Cthulhu).

De prime abord accessible, Yanqui U.X.O est d'une violence à couper le souffle.
De prime abord monotone, Yanqui U.X.O est d'une richesse toujours renouvelée.
De prime abord lumineux, Yanqui U.X.O est parmi les plus sombres opus chroniqués dans ces pages.

DEFIS







Genre : néo-classique
A écouter : parce que la dernière chaloupe vient de partir

Idéal pour : Crimes, Sombre
Comme au cinéma : Titanic

Autopsie :

Pour sonoriser du jeu de rôle, j'apprécie la répétition et les morceaux longs. Il est rare de gérer une scène (et encore moins un climax) en moins de 20 minutes. Les musiques radicales permettent de dérouter les joueurs. Ca ne va pas finir bien, et les joueurs doivent le savoir le plus tôt possible.

Cet album n'est a priori destiné qu'à une fin : sonoriser le naufrage du Titanic. Mais avec un peu d'imagination, il est idéal pour figurer la décadence et la chute imminente qui atteint les cercles de la haute société. Qu'un salon feutré de la Belle Epoque s'apprête à prendre feu à Crimes, ou qu'une réunion de richards à Cthulhu années 20 aboutisse sur l'irruption de Nyarlathothep. Bref, toute situation où la haute société se trouve atteinte par une menace sourde ou au contraire bien voyante, et qu'elle fait tout pour l'ignorer.

La première des deux pistes fait référence au quatuor à cordes du navire qui joua jusqu'à la fin du naufrage. On a ici droit à un thème pour quatuor à cordes très mélancolique, et surtout TRES répétitif, ânonné comme un mantra. Une sorte de phrase rituelle pour s'extirper de l'horreur, un "Jusqu'ici, tout va bien" répété à l'infini. Mais surtout, en arrière-plan, un bruit blanc qui va enfler jusqu'à former une véritable lame de fond dronisante, jusqu'à couvrir presque entièrement les violons.

La deuxième piste est tout aussi flippante, mais plus adapté pour du contemporain / urbain / crado. On y entend un SDF répéter la comptine suivante : "Jesus' blood never failed me yet" sur fond de cordes mélancoliques. Un titre plus statique. Un ghetto oublié.





Genre : opéra / musique sacrée
A écouter : en sacrifiant l'Agneau de Dieu

Idéal pour : Kult, Sombre
Comme au cinéma : Amadeus, Se7en, et pourquoi pas... Da Vinci Code !

Autopsie :

Je me rappelle d'un épisode de la série Numb3rs particulièrement cool où un serial killer christique utilisait la numérologie et des extraits du Requiem de Mozart pour illustrer ses crimes rituels. Et justement, cela m'a donné un nouvel aperçu de ce requiem, et pour toi public, je l'ai réécouté, en mettant le son, comme il se doit, à fond les ballons.

Et je commence à comprendre pourquoi de nos jours, il n'y a plus guère que les serial killers qui écoutent de la musique classique.

On sera souvent tenté d'utiliser de la musique classique, et à plus forte raison, de l'opéra, pour sonoriser du jeu de rôle. Ne serait-ce que pour peaufiner son étiquette de MJ pédant. Mais le gros souci de ce genre musical, c'est d'être basé sur une alternance successive de gros moments lyriques et de moments de calme intense. Avec souvent des variations énormes de volume sonore entre les deux. Autrement dit, hyper casse-gueule.

Ce Requiem-ci déroge à la règle. Il est tout du long animé d'une même tension, d'une même dramaturgie, d'un même rythme. Le volume sonore est constant d'un bout à l'autre. On pourrait lui préférer le Requiem de Verdi (dont le Dies Irae est connu même des oreilles les plus béotiennes), mais malgré sa puissance et sa virtuosité, cette dernière œuvre pose beaucoup de problèmes pour le jeu de rôle : déjà elle est très longue, ensuite, elle varie beaucoup en intensité. Des défauts dont sont exempts le Requiem de Mozart.

Non, sérieusement, cet opéra enfonce tout. Les chœurs en latin, quasi omniprésents, empreints d'une force peu commune, exsudent la tragédie et le funèbre. Les orchestrations, très fusionnelles, accentuent l'impression d'une apologie de la mort, d'une démence sacrée, de celle qui poussait les pharaons à faire inhumer avec eux les architectes de leur tombeau, de celle qui pousse des psychopathes à tuer selon des codes de l'Ancien Testament, de celles des tours jumelles qui s'effondrent, de celle d'une puissance antique qui n'a de cesse de surgir dans notre monde moderne pour y faire des attaques kamikases.

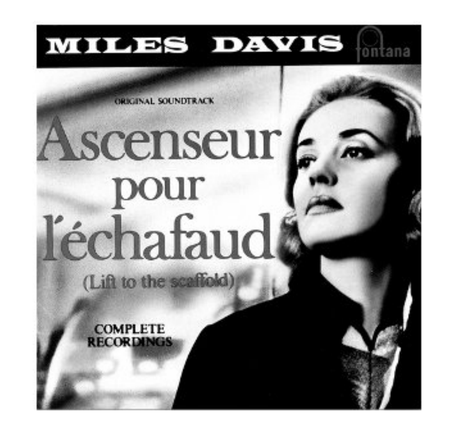
Autant le disque sera très efficace passé en entier, autant vous pouvez tenter l'exercice de le réserver à quelques scènes fortes, ou d'en faire le thème d'un personnage, en privilégiant les morceaux les plus épiques tels que le Rex Tremendae ou le Lacrimosa.

Quiconque a vu le film Amadeus de Milos Forman (et même en faisant l'abstraction des libertés historiques prises par le cinéaste), connaît l'aura de soufre qui entoure la conception de ce Requiem, conçu par Mozart dans ses derniers jours pour une commande anonyme. Commanditaire qui comptait d'ailleurs s'attribuer la paternité de l'œuvre. Achevée après sa mort par ses élèves (qui imitèrent d'ailleurs son écriture pour qu'on pense que l'opéra était entièrement de Mozart). Tout ça sert l'oeuvre également. Il suffira de dire à vos joueurs de quel opéra il s'agit pour que leur imaginaire s'emballe.

Bref, de nos jours, seuls les serial killers savent apprécier la musique classique, mais il serait de bon ton que vos joueurs la subissent.

Hé oui, il n'y a pas que le funeral doom metal dans la vie.





Genre : jazz cool / be-bop
A écouter : dans le dernier métro

Idéal pour : Hellywood, Exil, Star Wars
Comme au cinéma : Ascenseur pour l'Echafaud évidemment, polar de Louis Malle, social, anxiogène, moderne... avec Jeanne Moreau et Anthony Hopkins, La Soif du Mal, Cypher, Cow-Boy Bebop

Autopsie :

Ascenseur pour l'échafaud est à ma connaissance la seule bande originale de film qu'ait signée Miles Davis, le prolifique génie du jazz. Le disque, une commande enregistrée en quelques jours suite au visionnage du film, est une merveille. D'abord, très cinématographique, et c'est le moins qu'on puisse lui demander, il colle à la respiration du film par une alternance entre jazz cool urbain et be-bop frénétique.

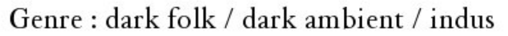
Le thème de générique est juste une des plus magnifiques vignettes jazz à ma connaissance, un flow de cuivres dédié aux amants trahis et aux laissés pour compte. C'est beau une ville, la nuit. Il semble s'étirer tout au long du disque en succession de trames spleenétiques, sauf quand l'urgence du bebop - le temps d'un ascenseur qui s'écrase, d'une balle qui traverse un crâne, d'un cœur qui rompt - vient reprendre son droit.

C'est le genre de disque qui vous met un MJ dans la peau d'un slammeur, qui tisse en noir et blanc, et raconte sa petite histoire cruelle qui commence mal et qui finit mal, emportant ses protagonistes et leurs remords dans l'indifférence de la ville.

C'est - avant tout - le disque de la chute.







Genre : dark folk / dark ambient / indus martial
A écouter : sous les bombes

Idéal pour : Warsaw
Comme au cinéma : Les Insurgés

Autopsie :

Sur ma lancée après le Weiland d'Empyrium, je vais consacrer quelques chroniques au dark folk, ou plus exactement sur des albums qui se focalisent vraiment sur un lieu précis, une ambiance précise.

On poursuit donc avec Der Blutharsch, groupe qui arrive en tête des recommandations de Wyatt Scurlock pour son jeu Warsaw. Analyse.

On pourrait d'abord penser que la musique de Der Blutharsch, grandiloquente, martiale, souvent chantée en allemand, exalte le fascisme. Mais ce serait faire un raccourci aussi idiot que d'imaginer Warsaw comme un jeu de rôle fétichiste du Reich. L'expérience que propose Der Blutharsch est plutôt de donner à vivre l'ambiance sous le joug du fascisme. Nappes brumeuses qui vous plongent dans les décombres d'une ville autrefois vivante, échos de tambours lointains évoquant les manœuvres militaires, chant en allemand gonflé de réverb', souvent démultiplié en chœurs pour marquer la thématique militaire, omniprésente en temps d'occupation.

When All Else Fails ! nous transporte dans une ville occupée, martyrisée. Exsangue, amputée de son histoire et défigurée par les idoles fascistes. Les percus, tantôt martiales, tantôt orientales, sonnent comme des bruits de bottes ou la rumeur des chars. Cette ville asservie est sous la cloche d'un orage toujours prêt à éclater. Dévastant sur son passage. Au hasard d'un frêle chant féminin, ou d'un chant de résistance en français, on aperçoit enfin quelques résistants, qui rassemblent les derniers vestiges de leur passé, et se préparent à lutter de toute leur âme, quand bien même le combat serait perdu d'avance.





Genre : dark ambient martiale
A écouter : en se recueillant avant la bataille finale

Idéal pour : Légende des 5 Anneaux, Tenga
Comme au cinéma : Les 7 Samouraïs

Autopsie :

Seven Samurai est une B.O alternative pour le classique Les Sept Samouraïs d'Akira Kurosawa. On ne s'attaque pas à tel monument sans une certaine dose d'humilité, et c'est ce que fait A Challenge of Honour, en collant aux chapitres du film, en mettant l'accent sur l'atmosphère crépusculaire qui se dégage de films de samouraïs qui conte en fait la fin des samouraïs...

Nappes électro et tambours lointains nous entraînent dans les brumes du Pays du Soleil Levant. Préparation martiale, anticipation du combat, et deuil de ceux qui sont tombés. La beauté des paysages dignes d'estampes cache des armées prêtes au massacre. Ce japon médiéval est une terre où la vie d'un homme n'a que peu de prix. Si officiellement, l'honneur est une valeur portée au pinacle, elle ne protège personne de la trahison, de la mort ou du rejet.

Des scènes entières repassent sous nos yeux : l'attaque des bandits, le final où la victoire a été chère en vies inestimables, le sentiment que la mort n'est jamais loin et qu'il faut lui tenir tête jusqu'au bout.

Même dans ses explosions épiques, Seven Samuraï cultive la retenue. C'est LE disque pour L5R mais aussi un disque d'ambiance adaptée à tout paysage médiéval-fantastique embrumé de mystère et menacé par la guerre.

Entièrement nimbé d'une atmosphère funèbre, cultivant l'économie de moyens et suggérant plus que montrant, Seven Samuraï met la pression. Et plonge dans un monde d'où l'on ressort changé. Un monde qui semble cultiver la guerre mais où les héros n'ont jamais qu'une pelletée de terre en récompense pour leurs hauts faits.





Genre : post-hardcore de référence
A écouter : en apnée totale

Idéal pour : Extinction
Comme au cinéma : Abyss, Le Grand Bleu, Waterworld

Autopsie :
Un album pour jouer 20 000 lieues sous les mers.

Pour la petite histoire, Isis fait partie (derrière Neurosis et devant Cult of Luna dans mon palmarès personnel) des trois "grands" du post-hardcore, un genre musical à découvrir absolument, si je puis me permettre. Un genre que Neurosis a créé, en greffant sur une base hardcore des éléments sludge, post-punk et doom. Mais le plus drôle dans l'histoire, c'est qu'Isis arrive par la suite, et si on peut penser qu'ils sortirent à la base des tribute albums à Neurosis, c'est en façonnant leur propre version du post-hardcore à base de post-rock, qu'ils devinrent en quelque sorte les référents du genre, laissant à Neurosis le rôle du mentor-outsider.

Mais foin de toutes ces conneries musicologiques, on n'est pas là pour ça. Pour résumer, le post-hardcore (genre tout neuf qui se voit magnifié dans cet album), c'est du chant masculin hurlé et rauque (alterné parfois avec du chant féminin éthéré), et un ensemble guitares électriques / batterie / electro qui alternent entre mélodies ambiantes et murs du sons cataclysmiques. Les montagnes russes émotionnelles, en somme. Pour info, ce n'est pas du metal. Rien à voir, mon capitaine (hormis la violence et la technicité).

Les montagnes russes émotionnelles, justement. Oceanic joue à fond sur ce tableau. Des pièces musicales longues et progressives qui nous entraînent de la

plage mouillée d'écume au maelström le plus dantesque. Puis c'est le monde du silence. Les grands fonds marins. L'abysse. Et la pression qui soudain nous broie, le poids de millions de mètres cubes d'eau sur notre échine. Et l'ivresse des profondeurs. Et l'œil du cyclone. Ainsi de suite.

Finalement, aussi rude et beau que soit cet album, il risque néanmoins de poser un problème. Car autant musicalement, c'est très cool, autant en jeu de rôle il va avoir les défauts de ses qualités : pas assez homogène (puisqu'on est en transition permanente entre le calme et la tempête) et j'ai envie de dire, un poil trop mélodique et onirique pour du jeu d'horreur. Mais ça vaudra toujours mieux que la BO du Grand Bleu ou les CD d'ambiance de chez Nature et Découvertes.

Et d'autant plus (et j'y reviendrai) car le jeu d'horreur est, plus que tout autre genre, propice à soigner les ambiances, qu'elles soient horrifiques, épiques, oniriques ou glaciales.

Sinon, dans le même genre (du post-hardcore de la Fosse des Mariannes) mais en beaucoup plus lourd et beaucoup plus homogène, je conseille vivement "Myrra, Mordvynn, Marayaa" de Rorcal (chroniqué dans ces pages), pour ceux qui ont le cœur suffisamment accroché.



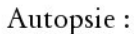
WOLVES IN THE THRONE ROOM / Black Cascade / 2009

Le Black Metal des loups
dessine une épopée grandiose
dans les forêts de nos ancêtres.



Genre : black metal atmosphérique
A écouter : en s'enfonçant dans les terres du Mordor

Idéal pour : Jeu de Rôle des Terres du Milieu, Midnight, Ravenloft, les Ombres d'Esteren
Comme au cinéma : Le Seigneur des Anneaux


Autopsie :

Ce qu'il y a de vraiment chouette dans Le Seigneur des Anneaux (vous savez, la novelisation un peu longuette que Tolkien a tiré du film de Peter Jackson...), c'est l'idée, fort bien amenée d'ailleurs, que ce sont deux des membres les moins expérimentés de la Communauté de l'Anneau, qui seront chargés de traverser les Terres du Mordor pour détruire l'Anneau. Et comme c'est une contrée hantée, la plus dangereuse du monde, ils ne trouvent pas mieux, pour éviter Nazguls et autres armées du Mal, que de passer par les endroits les plus inhospitaliers de la dite contrée, par des chemins que même les Orques évitent soigneusement. Et d'ailleurs, leur seul guide sera un personnage en lequel ils ne peuvent mettre aucune confiance : le perfide et détraqué Gollum.

C'était quand même cool comme programme, s'pas ?

Cet album de Summoning illustre ce périple à merveille. Vocaux black metal lointains, plages de clavier glaciales... La beauté sinistre du Mordor, ses dangers omniprésents, et en arrière-plan, les cruelles armées de Sauron en marche. Jamais violent, mais toujours inquiétant, Summoning nous entraîne du marais des zombies à la Tour d'Aragog, en passant par Minas Morgul et les hautes montagnes pelées du Mordor. Une traversée lourdes de menaces, un calme qui annonce la tempête, une tempête qui annonce l'apocalypse.





Genre : viking metal
A écouter : dans le fracas des armes

Idéal pour : Yggdrasil, Barbarians of Lemuria
Comme au cinéma : le 13ème Guerrier

Autopsie :

Voici un des tous premiers albums de viking metal, genre issu du black metal et du heavy metal, et qui, vous l'aurez deviné, nous propose de revivre l'époque viking dans tout ce qu'elle pouvait avoir d'épique et de barbare.

Un genre musical que vous seriez fort inspiré d'expérimenter si d'aventure vous souhaitez vous lancer dans ce que j'appelle : le jeu de rôle d'horreur épique. L'horreur épique, c'est à mi-chemin entre le gritty et le pulp, à mi-chemin entre l'héroïque et l'horreur. C'est l'histoire de guerriers au destin grandiose, mais qui perdront leur âme dans des combats sans fin, c'est l'histoire de héros réputés invincibles qui finiront broyés dans les mâchoires d'une entité cthulienne. C'est Slaine contre Crom Cruach, c'est l'affrontement final du Ragnarok qui voit les hommes et les dieux graver la légende une dernière fois, et périr sous le nombre. C'est de l'horreur aux dimensions ajustées à un destin épique.

Hammerheart a tout cela en lui : le fracas tonitruant d'un champ de bataille, la rumeur méditative de la mer, un homme au coin du feu qui parle de son père, le bruit de forge d'un village tranquille avant que les hordes berzerks ne déferlent, le hurlement black metal d'un barde dément qui chante le Ragnarok, le fracas, la fumée, la mort, le goût de cendre dans la bouche et au fond la grandeur de l'âme viking. C'est, au contraire de certains autres titres du genre, un album très nuancé qui nous fait naviguer à travers tous les états d'âmes de l'horreur épique, pour toujours nous ramener au centre du débat : la bataille finale, gigantesque, où tout homme, aussi grand soit-il, ne fait pas le poids face à son destin.





Genre : drum & bass
A écouter : quand la mèche est trop courte

Idéal pour : Shadow Run, Deadline
Comme au cinéma : Mission : Impossible, la trilogie Jason Bourne, Scarface.

Autopsie :

Dernier opus consacré à la folie, le bien nommé Driving Insane. Ici, je vais aborder un genre tout particulier de désordre mental : l'excès d'adrénaline. La puissance du stress qui fait péter les plombs. L'urgence, le speed, les décisions brutales, les explosions, le feu partout, la menace du virus hebola, la parole aux armes, Al Qaïda, des bombes dans les supermarchés, le sang, la coke, je les sens pas tes putains de balles, et tout ce qu'on peut trouver dans un bon gros film d'espionnage si on le remixe en 240 images par secondes.

Car, Driving Insane de Black Sun Empire, c'est un peu 24 H Chrono en 24 secondes. Un shoot mortel d'adrénaline. Les yeux injectés de sang, les mains qui tremblent, la mâchoire crispée, le compte à rebours qui défile, les scènes d'action sous PCP avec des ninja kabuki, des terroristes en celluloïd, et le rouge à lèvres qui dérape sur les femmes fatales les tripes à l'air.

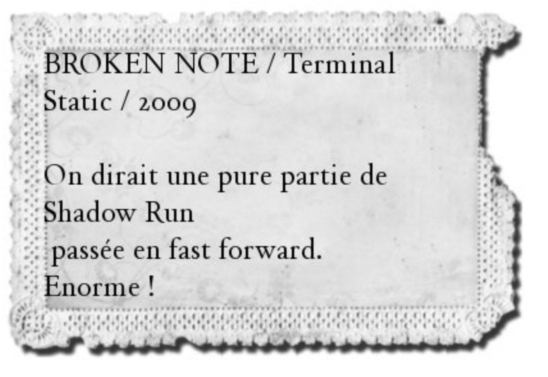
Je n'aime rien moins que les scénarios d'horreur qui n'annoncent pas la couleur. En convention, j'ai participé à un scénario de Lycéennes qui finissait par la tuerie de Columbine. On peut en imaginer d'autres. Le scénario de Feng Shui avec une boucle temporelle dans un vieux Casus. Un Donjons et Dragons qui finit en boucherie totale. Un Devastra qui se la joue Berserk. Un René RPG avec un auteur romantique bardé de C4. Après tout, ce que veulent les hommes, c'est la destruction. Que ça déchire dans tous les sens, que tout le monde crève, et que tout le monde souffre un max avant ça.

Y'a beaucoup à faire avec Shadow Run, notamment. Une course contre la montre qui tourne à la folie quantique. Des bombes matricielles dans tous les sens, de la magie pyrotechnique, les têtes d'otages qui sautent comme des bouchons de champagne, chaque round compte, chaque round perdu, c'est un cc d'arsenic de plus dans le sang, c'est un musée du génocide à la minute, t'as mis moins d'un instant à annoncer ton action, tu fais rien, tu mets la pression sur les PJs jusqu'à ce qu'ils pètent une durite, qu'ils prennent la mauvaise décision, celle qui va tout faire flamber, le bébé avec le napalm du bain, tu mets encore la pression, on souffle pas, pas de pause clope, pas de cookies sur la table, Red Bull à volonté, tu fais chauffer les dés, trop tard, t'as déjà plein de points rouges sur le corps, c'est la fin !

Driving Insane de Black Sun Empire, c'est ça, de la grosse drum & bass sombre qui s'arrête jamais, répétitive à mort, des avalanches de percus comme des détonations, des écrans dark en bruit de fond, ça se répète encore, on dirait que c'est toujours la même chose, comme une OST de jeu vidéo FPS passée à blinde, ça t'emporte le cerveau et le reste avec.

C'est trippant comme un monde virtuel qui se délite, c'est l'expression musicale du stress (pas pour rien qu'il y autant de drum & bass dans le film Pi de Darren Arronovsky), ça ne s'arrête jamais, ça ne s'arrête jamais, ça ne s'arrête jamais.

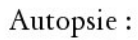






Genre : heavy metal / gothique / symphonique
A écouter : en chevauchant aux côtés des Walkyries

Idéal pour : Dawnforge, Vampire Dark Ages, Miles Christi
Comme au cinéma : Kingdom of Heaven, Le Seigneur des Anneaux, Gladiator


Autopsie :

A l'approche du dernier galop d'honneur, je m'attaque à un groupe bien connu des rôlistes, puisqu'il s'agit de Therion, l'une des plus respectables entités de la scène métal symphonique. Un groupe à l'image du genre, parfois boursouflé, parfois pas assez sympho, trop sympho, trop death, trop kitsch, trop sérieux... Mais sans doute celui qui est resté le plus sincère et le plus expérimentateur dans sa démarche. Puisqu'il ne devait en rester qu'un, j'ai choisi Vovin, qui avec le recul est l'un des albums qui a propulsé Therion sur le devant de la scène (le groupe a alors déjà plus de 10 ans d'existence) et surtout à mon avis l'album le plus cohérent, et où les éléments sympho se marient le mieux avec les éléments metal.

Vovin a déjà l'extrême avantage de ne pas en faire trop : aucune voix death, des leads masculins qui ne montent jamais trop dans les aigus façon heavy, des riffs de guitares pensés plus comme des textures que comme des démonstrations de technique shredesque, des chœurs féminins absolument parfaits et mixés bien en avant, et pour la partie symphonique, on se concentre sur les cordes, avec des soli de violons pensés comme des thèmes et qui s'impriment aussitôt dans la mémoire.

Enfin, l'album, bien que charnu, ne saute pas du coq à l'âne en terme de tempo comme on pourra le voir avec les albums suivants (je pense notamment au double album Lemuria / Ziriuz B, qui bien que cher à mon cœur, n'est guère utilisable en jeu de rôle, car variant trop de style d'une chanson à une autre).

Et surtout, ce qui vaut à ce Vovin une place d'honneur dans ma série de chroniques, c'est une atmosphère crépusculaire et tragique, une tonalité sombre et fataliste ordinairement absente des grands standards du métal sympho. Même si Vovin n'est pas exempt de morceaux de bravoure épiques (The Rise of Sodom and Gomorrah), la tristesse et la mystique prédominent (le solennel Clavicula Nox).

Vovin est l'album des grandes batailles tragiques. Vovin est l'album des passions shakespeariennes. Vovin est l'album wagnerien qui jette hommes et dieux dans l'affrontement. Vovin est l'autel des désarrois spirituels et des guerres de religion. Vovin est le frontispice des apocalypses. Vovin est la muse d'albâtre qui vous ordonne de ceindre votre armure et de mourir au champ d'honneur. Vovin est un vibrato qui scie le cœur en deux.

Vovin est le climax des campagnes post-épiques des MJs perfectionnistes.

P.S : et puisque le metal gothique est une forêt où il est facile de se perdre, voici quelques autres incontournables sombres et équilibrés :
Velvet Darkness They Fear de Theatre of Tragedy
World of Glass de Tristania
Prison of Desire d'After Forever
Nightfall de Candlemass (plus heavy-doom, mais bigrement épique)



JOHN ZORN & TIM BERNE /
Spy Vs Spy / 2004
Le prétexte : un tribute à Ornette Coleman. Les forces en présence : deux sax barges face à face. Le résultat : du jazz de combat pour attentat sonore. Vénère.



ANNEXES





Genre : ambient
A écouter : égaré dans les ruelles du silence

Idéal pour : L'Appel de Cthulhu, Chill, Sweet Agatha
Comme au cinéma : Cthulhu, Les Autres, Esther, Black Swan

Autopsie :

Peu après ma centième sur le forum de Terres Etranges, Stéphane Rochard, un musicien qui avait lu mes chronique a eu l'appréciable intention de soumettre ses créations personnelles à mon jugement, toujours sous l'angle de la musique dans le jeu de rôle d'horreur.

J'avais échangé quelques mails avec lui au sujet de son œuvre, et émis sans lui dire le projet de lui consacrer l'une de mes 25 micro-chroniques qui viendront enrichir le PDF de « Musiques Sombres… ».

A l'heure où je reprends un peu du service en tant que chroniqueur, je me suis dit que le travail de Stéphane méritait plus. Voilà pourquoi je vous livre cette chronique spéciale. Comme les premiers mètres de ma replongée dans les eaux lourdes des musiques sombres pour jeux de rôle sombres.

5h4ro, one-man band ambient derrière lequel se cache Stéphane Rochard, a produit à ce jour deux volumineux albums tous deux disponibles en libre téléchargement. C'est le plus récent, « Tristero's Waste », qui va nous intéresser aujourd'hui.

La première chose, et ça me chagrine un peu, est que, du propre aveu de son auteur, ce n'est pas tellement sombre. Pour moi, le principal défaut de cet album, c'est son packaging : 5h4ro se décrit comme « une musique pour mignons de Cthulhu et jeux de rôles lovecraftiens ». Mais ça ne m'évoque pas les Grands Anciens : il eut fallu plus de drones, de basses et de saturations à mon goût. Or, "Tristero's Waste" est éthéré, aérien, là où pour le Mythe de Cthulhu j'aurais attendu quelque chose de bien plus tellurique. Chtonien.

Les premières pistes empruntent au trip-hop et au lounge. Trop ambient et pas assez dark. C'est plaisant pour ce que c'est, ça me rappelle ce qui passe sur l'excellente webradio Limbik Frequencies. Mais ça sonne un peu anachronique parce que le jeu de rôle "L'Appel de Cthulhu" m'évoque plutôt les années 1920 et les années 1890. (http://www.limbikfreq.com/)

Les nappes de cordes progressent jusqu'à devenir deviennent prépondérantes à la fin de l'album. Ceci est en revanche le gros point fort de "Tristero's Waste". Cela me renvoie à quelques albums phares, notamment "Schlingen-Blangen" de Charlemagne Palestine (chroniqué précédemment). Et cela nous plonge davantage dans l'ambiance Cthulhu années 1920, ou années 1890 (avec notamment l'emploi de sons types cloches et bourdons). Les cordes du morceau "Warfinger" m'évoquent furieusement la B.O. du "Dracula" de Bela Lugosi, donc on est à fond dans le ton : en gros, "Tristero's Waste" peut tout à fait se prétendre une musique pour le jeu de rôle "L'Appel de Cthulhu"... mais avant l'apparition des monstres, avant l'exploration des cavernes antédiluviennes où gisent de terribles entités mythologiques.

Cela dit, la froideur de l'ensemble en fait surtout une très bonne pièce pour maîtriser la campagne "Par delà les Montagnes Hallucinées" (dont une bande originale a d'ailleurs été proposée par les éditions Sans Détour).

Cet album, c'est avant tout un monde du silence. Il a de grosse similitudes avec le post-apocalyptique "Voyage in the post-atomic unknown" d'Emitremmus, opus dark-ambient dédié à Fallout, chroniqué par mes soins, et dispo également en libre téléchargement. Il nous renvoie aussi au silent-hillien "Morals & Dogma" de Deathprod, mais aussi à la musique minimaliste et glaciale de Peter Broderick (je recommande chaudement (sic) son album "Float").

Mais surtout, si je devais conseiller des jeux de rôle adaptés à cet album, j'opterais plus pour des jeux d'horreur intime, aux accents mélodramatiques. Parce que "Tristero's Waste" exsude bien plus de tristesse que d'effroi. Comme le film "Black Swan" : beau à l'extérieur, dévasté à l'intérieur. Si je voulais utiliser cet album correctement, je prendrais un Monde des Ténèbres, un Chill, voire un Sweet Agatha. Voir aussi Erik Satie, Chopin.

Je plongerais des personnages humains aux backgrounds torturés dans des situations intenses, faites de deuils, de regrets, et de fatalité. Un cœur en hiver. Pour tout dire, c'est presque plus une musique de soirée enquête que de jeu de rôle.

Elle eut été parfaite pour scénographier ma soirée enquête "Une saison en enfer" si j'avais eu la chance de connaître cette œuvre plus tôt.

PETITES MUSIQUES POUR CREATURES DE LA NUIT

Cet article est paru initialement dans le webzine Ymagineres, en février 2012. Je le reproduis ici avec l'aimable autorisation de la rédaction.

Conseils additionnels : Stefff56

Petite musique pour créatures de la nuit... Bienfaisantes ou maléfiques, les créatures vivent dans ce monde qui nait quand le soleil se couche. Certaines fuient les hommes, d'autres les convoitent comme amants ou nourriture. Leur petite musique est différente, mystérieuse. Fascinante. Elle tire les enfants du lit, entraîne leurs parents dans des ruelles sombres. C'est le premier signal, avant une silhouette, une odeur... et l'apparition. Votre vie ne sera plus jamais la même.

Ces habitantes de l'univers enfantin sont tapies dans les coffres, sous les lits, tubercules ensorcelés du film "Le Labyrinthe de Pan", croquemitaines du jeu de rôle "Little Fears". "Un Petit coin d'ciel gris" de l'ensemble Klimperei, tout en boîte à musiques, comptines tristes et percussions aigrelettes. Apparaît un couloir dont vous ignoriez l'existence, dans votre propre maison. Tout un labyrinthe domestique s'offre à vous, familier mais hostile. Cachés derrière les pianos et les tentures comme dans le film "Les Autres", les murmures de fantômes étrangers vous entraînent dans leurs souffrances et leurs récitations. "Impermanence", opéra pour soupirs et chambres closes de Meredith Monk. La curiosité l'emporte sur la prudence : vous franchissez des seuils interdits ; dans un grand ronflement de musique néo-classique se déversent flot de sangs, vieilles mortes lubriques, et amis imaginaires pour la bande originale du "Shining" de Stanley Kubrick. Votre demeure désobéit à la géométrie, château baroque, palais des courants d'air. Le chant d'une belle égérie qui pousse au meurtre et à la folie : Enno Morriconne tire les ficelles d'un théâtre grandiloquent dans le giallo "Le Fantôme de l'Opéra" de Dario Argento.

Les harpies ont pris conscience de votre existence ! Elles vous pourchassent. Le temps disparaît ; vous n'êtes qu'un enfant prisonnier d'un cauchemar lysergique, escherien. Des animaux vous invitent à prendre le thé d'une voix difforme. Des êtres abjects se disent humains, rois, chapeliers.

Lewis Caroll au Pays des Cauchemars avec l'odyssée dark ambient "Alice in wonderland" de Randy Greif.

Vous êtes enfin réveillé, glacé d'effroi. Vous courrez dans les rues, à perdre haleine. Vous sautez dans une rame de métro. Un chassé-croisé urbain s'engage, contre des prédateurs sans visage, et leur maître John Carpenter les accompagne d'un simple clavier avec la bande son du film "Assaut". Cette ville est l'enfant du dédale. C'est trop tard. Les faeries contemporaines sont partout, elles font la manche dans les stations, chantent dans des bistrots esseulés, pleurent le long de quais tagués jusqu'à l'infini. C'est le jazz et le field recordings de "[Mino]Taure", de Pierre-Yves Berenguer.

Vous avez pris une sortie au hasard. A la lueur des lampadaires au gaz, vous découvrez un sordide coupe-gorge de Whitechapel. Jack l'Eventreur ! Le monument dark-ambient "Metavoid" de Lustmord ouvre ses portes de fog et de beffrois pour vous engloutir. C'est Mister Hyde et Moriarty qui dansent un cabaret funèbre. Des dandys sans âge enlacés dans les alcôves sous le feu de mille chandeliers. Envolées romantiques et étreintes violentes du score de "Entretien avec un Vampire", par Elliot Goldenthal. Derrière les vitres des salons privés, il se trame des soirées orgiaques dignes du film "Eyes Wide Shut". Lucifer en personne s'y convie, avec faunes et succubes. "Words that go unspoken, deeds that go undone" du groupe black metal dandy Ackercoke, illustre la violence et la sensualité victorienne.

Coule le sang des vierges. Des mains vous tendent des pipes d'opium. Sourires de ténèbres. Des goules camées jusqu'aux yeux se fixent avec votre sang. Dans les volutes de l'encens, des zombies sortent de terre et déchirent vos vêtements. Le groupe stoner-doom Electric Wizard en charrie la tourbe occulte dans l'album "We Live" et sa bouillie de larsens.

Vous êtes encore vivant, c'est incroyable ! Vous êtes réfugié dans un ghetto. Un géant d'argile veille et s'éveille. Le drone cathartique de Nadja résonne dans vos tempes avec l'album "Bug : Golem". Mais le golem est d'un autre âge. Il tombe sous les balles de démons plus tangibles. S.A de la Nuit de Cristal, nervis du jeu de rôle "Hellywood" ou implacables Uberm du jeu de rôle "Warsaw", les créatures de la nuit revêtent des oripeaux humains pour célébrer la mort : épitaphe terrible du saxophoniste fou John Zorn dans l'album "KristallNacht".

Il faut fuir la ville. A tout prix ! La route est longue, un fil étrange et jazzy. Au bord du chemin, visions hideuses sur fond de parkings maudits, fatales dames blanches en goguette : Angelo Badalamenti trace un road-movie sous influence avec le score de "Mullholhand Drive".

Arrivé dans les villages et les forêts, pour réaliser avec effroi que d'autres créatures, les mystérieux Feondas, en ont fait leur domaine depuis la nuit des temps : bande originale du jeu de rôle "Les Ombres d'Esteren" par Delphine Bois. Sensations trop extrêmes d'une rave-party sauvage au fin fond des pays de l'Est, rootsmen qui disparaissent corps et bien, regard blanc des raveurs, possession finale. "Terminal Static" de Broken Note vous défonce dans son dubstep mortel.

On vous entraîne dans des caves. Personne ne vous entend hurler. Un bourreau sans hâte vous torture. Autour de lui, le nouveau sabbat. Juste des damnés entièrement nus et les formes de vie sans âge qui les dévorent au nom de rien. La plainte drone-sludgecore de « Things Viral » de Khanate vous mutile au terme du snuff movie le plus lent du monde.

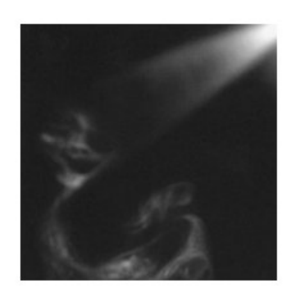
C'est la fin pour vous. On enterre votre dépouille dans un cimetière gothique. La nuit venue, de jeunes ados imprudents viennent y faire des jeux de rôles morbides dans une chapelle. Vous, impuissant feu-follet, vous sentez les autres habitants des caveaux s'approcher, s'approcher. Le dark ambient archétypal "Songs over ruins" de Desiderii Marginis est là pour refermer lentement la tombe...

NANO-CHRONIQUES

Après avoir rédigé mes 100 chroniques de musiques sombres sur le forum de Terres Etranges, j'ai poursuivi l'effort par ces nano-chroniques émaillant mes rapport de travail sur le livre final.



JG THIRLWELL / Manorexia : The Mesopelagic Waters
Un des papes de l'indus grandiloquent se met à la musique de chambre : ça donne un pur condensé déglingué de L'Appel de Cthulhu !



KRENG / L'autopsie phénoménale de Dieu

Mini-symphonie glaciale pour cordes et sanglots. Quand le suaire de Dieu devient un palais des courants d'air.



O PARADIS & NATURE MORTE / Nos Cœurs Expulsés
Le charme inimitable des micro-productions dark ambient dans un emballage de cabaret étouffé et de drones apnéiques. Un maléfice que je n'attendais pas !



ULVER / Kveldssanger
Si Ulver a définitivement tourné sa page black metal, l'oppression plane toujours sur ce dark folk forestier qui évoque autant les contes d'Hoffman que la Germanie de Millevaux.



JOHN ZORN / Kristallnacht

Musique yiddish,
jazz extrême et bruitisme
pour la Nuit et le Brouillard.



KKOAGULAA / Aurum Nostrum Non Est Aurum Vulgi

Opera-electro, jazz
et post-black metal
s'invitent à un banquet
des plus absurdes !



C17H19NO3 / Terra Damnata

Dark ambient kitchissime
pour Vampire : la Mascarade
dans le plus pur style années 80 !



MELVINS + LUSTMORD /
Pigs of the Roman Empire
Le plus grand groupe de rock inconnu de l'histoire s'associe au maître du dark ambient.
Une bande-son urbaine décadente où la terre entière ressemble au New York de 1997.



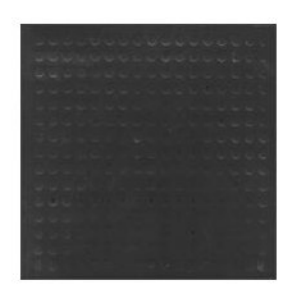
\\\MAYTAG /
The Saga of the Frostbitten Lands of Frigidaire
Maytag invente le drone du froid. Sous un pretexte humoristique se révèle un album crispant et vraiment glacial. Disponible en libre téléchargement, à réserver aux aventuriers du cercle polaire, aux alpinistes des Montagnes Hallucinées, et aux victimes de "The Thing".



(proposée par Stefff56. Merci à lui !)
JOHN CARPENTER / B.O. de "L'Antre de la Folie"
Le très lovecraftien chef d'œuvre de John Carpenter propose une bande-son d'une richesse sonore saisissante. Parfait pour illustrer l'arrivée de bestioles, la fuite des personnages totalement fous. Penser à supprimer le premier et dernier morceau, qui sont trop portés sur le rock/hard-rock. A écouter en lisant le Maître de Providence...



(proposée par Stefff56. Merci à lui !)
ANGELO BADALAMENTI / B.O. de "Twin Peaks"
Si vous aimez les trip étranges et bizarres, Angelo Badalamenti, compositeur quasi-attitré de David Lynch, vous embarquera dans son univers décalé, bizarre, très jazzy par instant pour vous plonger dans l'angoisse quelques secondes après.



RYUCHI SAKAMOTO / Discord

L'horreur néoclassique
et cinématographique.



EINSTURZENDE
NEUBAUTEN /
Zeichnungen der Patient O.T.

L'asile de fous industrielle.



(proposée par Stefff56. Merci à lui !)
ELLIOT GOLDENTHAL / B.O.F Entretien avec un vampire
Pas de créatures de la nuit sans vampires, loup-garous, et tout le bestiaire White Wolf...
Ce score, certes classique, mais indémodable, propose des envolées romantiques ou violentes magnifiques, parfaitement dans le thème.



SUICIDE : S/T

Bande-son urbaine où des bastons sans émotion se mêlent à un bad trip blanc, sur fond d'électro-psychobilly aux extrêmes frontières du punk.



ERIK SATIE / Oeuvre intégrale

Piano insolite
pour petits donjons tristes.



TIM HECKER /
Ravedeath, 1972 + Dropped Pianos

Tim Hecker au piano, Ben Frost au
mixage, une face ambient à nappes,
une face acoustique à corridors,
une même émotion tragique.



AUFGANG / S/T

Piano classique,
expérimentations électro.
Cet hybride, pourtant dépourvu
d'ambition d'horrifique, résonne
comme une aliénation de poche.



LOW DISTORTION UNIT /
Bande-son du jeu vidéo Alone in the Dark : The New Nightmare
Recommandée par Omen du forum de Terres Etranges, cette bande-son, disponible en libre téléchargement, est une tapisserie dark-ambient old-school qui cache un souffle terrifiant.



5H4Ro / Le Noctambule
De l'ambiant victorienne minimaliste sur laquelle plane la majestueuse silhouette à chapeau haut de forme de Nyarlathotep. Et disponible en téléchargement libre, ce serait dommage de se priver !



ROBERT WYATT / Rock Bottom

Les plus flippantes
des vacances à la mer.



DE DESIDERII MARGINIS /
Songs Over Ruins

Le plaisir d'un classique
du dark ambient old school !



PICORE / Assyrian Vertigo

Splendeur
et décadence babylonienne
sur fond d'electro barré.

ALCHEMIC SOUND MUSEUM SONORISE L'EFFROI

Le label Alchemic Sound Museum produit et distribue du dark ambient et d'autres musiques sombres et lourdes.
Cedric et Antoine, les leaders d'ASM, sont des gamers et des rôlistes. Ils souhaitent associer la musique de leur label à d'autres médias, tels que l'art, la littérature... et le jeu de rôle d'horreur. Ça tombe bien, en fait.

Sur le forum de Terres Etranges, j'ai ouvert une série de chroniques consacrée à leurs productions et leurs distributions. Je les reproduis ici car j'estime que ces disques et ces chroniques présentent de l'intérêt, en prolongeant l'expérience des musiques sombres pour jeux de rôle sombres.







Genre : Dark ambient déshumanisé.
A écouter : Prisonnier de la quatrième dimension.

Idéal pour : Eclipse Phase, Lacuna.
Comme au cinéma : Cube, The Thing, Dark Water.

Autopsie :

KLVER (prononcez "Calvaire") est un projet dark ambient qui manipule imagerie horrifique, orientale et cosmique (tentacules, arbres torturés).

Que se cache-t-il derrière la bête ? Une simplicité désarmante. Un dark ambient très électronique, d'amples drones froids. Grésillements statiques et percussions éoliennes. Leur son échappe à la mémoire et n'offre qu'une facette ; difficile en fin de compte de différencier une piste d'une autre, même en parcourant les productions extraites de différents EP, splits et compiles.

On discerne une passion pour les atmosphères SF austères et mécaniques, les labyrinthes pour cyborgs hantés. Une parenté évidente avec Inade (qui faisait l'objet de la toute première chronique de "Musiques Sombres").

Mais KLVER ne s'y borne pas. Ses corridors et les vents glaciaux peuvent certes habiller du space-opera horrifique, mais pourraient tout aussi bien meubler les administrations kafkaïennes de Lacuna, ou les forêts désertes de Millevaux.

KLVER invente la musique du vide. Un silence de prédateur émulé par le bruit. De ces immenses salles des machines en veille qu'on parcourt dans le manga "Blame" aux salles de musée enfouies d'un monde post-apocalyptique. C'est une carcasse béante de métal où de chaînes sous zero kelvin, où chacun cherche son chat, tandis que l'ombre traque sa proie.

Un monde de solitude où tout est mort. Où la lumière est morte. Où l'ombre, avec patience et sans faillir, recouvre le néant. Cette ombre déploie ses ailes jusqu'à devenir votre dernier décor dans ce lieu où seul le vent vit encore.





Genre : Dark ambient martial
A écouter : Au commencement

Idéal pour : Eclipse Phase, Midnight, Sens Néant, Trinités
Comme au cinéma : Equilibrium, La Menace Fantôme, Aliens, The Fountain

Autopsie :

Les disques que je conseille soulignent soit un climax, soit une ambiance générale. Cet album a l'immense avantage de permettre de sonoriser la genèse d'une campagne. Nors'klh a composé par le passé des pistes grandiloquentes, avec force orchestrations de synthèses, chœurs féminins lyriques et chants growl. Des thèmes pour climax high fantasy, ruée de vampires baroques ou grosse apparition tentaculaire dans des ruines de l'Antarctique.

Mais "La Haine Primordiale" rentre toute cette fureur.Le premier pavé d'une épopée SF nihiliste. Le début des temps, la première étincelle derrière un Mur de Planck dont Dieu est absent. Les témoins ancestraux qui assistent à la première explosion de matière et la marquent du sceau de la haine. Mais on retrouve la même atmosphère dans les couloirs du Vatican au début du règne du Pape Borgia, depuis le balcon du Sénateur Palpatine à Coruscant, dans les grandes avenues d'une cité policée où tout homme mène la morne existence d'un citoyen lambda, alors que quelque part, le compte-à-rebours a commencé.

Tout en tambours martiaux, en nappes symphoniques, en menaces que récitent de fétides oracles, le statu quo de Nors'klh fait prémisse au désastre. Lorsque l'on débute une campagne, le choix du premier CD à passer a une importance primordiale. Pour ma campagne de Warsaw, j'avais opté pour du Ennio Morricone. Pour ma campagne "Les Epines de la Rose" (intrigues vénitiennes à Millevaux), j'avais utilisé du Paganini. Et pour ma campagne "Vidéodrone" (trash télé-réalité câblée à Millevaux), l'album "Pigs of the Roman Empire" issu de la collaboration entre les Melvins et Lustmord.

"La Haine Primordiale : Préface au Néant" fait partie de ces CDs qu'on peut idéalement placer en tout début de campagne. A vrai dire, il donne même envie d'en créer une exprès ! Intrigues de Nobilis qui placent leur pions dans le grand échiquier cosmique, Trinités massées en conclaves secrets à l'approche de 2012, Inspirés en quête de leur grand œuvre alors que le Masque gagne chaque jour du terrain.

Chaque piste prise à part ressemble à l'intro atmosphérique qui précède un gros tube de heavy metal triomphant. On s'attend à tout moment à ce que ça pète dans tous les sens, riffs de guitare, vagues scélérates symphoniques, mais ça n'arrive jamais. Cette tension qui habite l'album de Nors'klh en permanence en fait l'instrument idéal du suspense. Les joueurs réalisent que l'apparat de leurs tenues et le décor grandiose qui les entoure ne sont que poudre aux yeux. L'essentiel, la "vérité", se trame ailleurs dans leur dos. Et ils seront les derniers informés de la fin de leur monde.

Pour finir, je rappellerai à quel point cet album, et c'est rare, convient pour toutes les déclinaisons du space opera. En cela je ferai le rapprochement avec deux albums de post-hardcore nuancés entre le feu et la glace, "Owsla" de Fall of Efrafa qui marque le début d'un cycle et la chute d'une civilisation, et "The Galilean Satelites" de Rosetta, qui retranscrit également l'écrasante densité du vide spatial.



Genre : Post-black metal à claviers / pagan metal.
A écouter : En dévalant les pentes des forêts de Dacie à l'assaut de l'Empire Romain.
Idéal pour : Millevaux, Wasteland, Dark Dungeons.
Comme au cinéma : Le 13ème Guerrier, Rome, Ravenous, Aguirre : La Colère de Dieu

Autopsie :

Le black metal est une terre féconde. A l'instar de Wolves in the Throne Room, Xasthur, Paysage d'Hiver, Drudkh... Im Dunkeln ne conserve du black metal que l'élan et la férocité. La sincérité également. Plus qu'une musique extrême, une musique liturgique. Le satanisme et au-delà. Ici, une mythologie toute personnelle. Emotions intimes et instincts primaux des barbares qui fondèrent dans le sang nos civilisations actuelles. On démarre avec fracas sur un black presque pagan, hurlements saturés, guitares et batteries épiques. Le chant de guerre de la horde. Des milliers d'hommes sombres, à peine émergés du règne animal, d'une race totale, courent hors de leurs forêts en brandissant leurs haches. C'est la déferlante, noire, la mort en marche dans une sauvagerie entière qui fait sa beauté. La terre brûlée au service d'une renaissance. Le son se dépouille ensuite de toute trace humaine. Guitares et batteries rendent les armes, torturées à mort, le chant black s'efface enfin complètement. Royaume des claviers. Empire shoegaze solitaire. Donjon forestier intemporel. Seulement la forêt, dont les racines boivent le sang des champs de bataille.

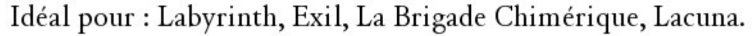
Tout ce qui reste des siècles après. Les mégalithes seuls témoins d'une époque de folie, où empires et hordes se détruisirent mutuellement. Plus qu'une poignée d'hommes de l'Est, transis de froid, prisonniers d'une nature toute-puissante bien décidée à leur faire payer les outrages du passé.

Car la terre n'oublie jamais le goût du sang.





Genre : Dark ambient / noise / musique concrète.
A écouter : Coincé dans les rouages.



Idéal pour : Labyrinth, Exil, La Brigade Chimérique, Lacuna.
Comme au cinéma : Sherlock Holmes, From Hell, Frankenstein (la version de Kenneth Branagh bien sûr).

Autopsie :

Un Minotaure de l'ère industrielle. Voilà ce qu'est Dédale(s).

Un labyrinthe métallique de sons, empli de brouillard empoisonné. Dans ce piège mortel, des pistons peuvent vous broyer à tout instant, des frelons mécaniques vous piquer, des rouages vous happer. Le bruit des turbines vous distrait. Crapauds automates, messes noires, comptines de l'enfance.

Dédale(s), c'est un trip à "The Cell" dans la tête de Jack l'Eventreur. C'est "La Cité des Enfants Perdus" qui tourne mal. Un putain de climax steampunk.

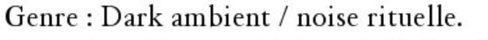
A peine est-on sorti de cette usine maléfique qu'on débarque sur un quai de gare, station des mauvaises rencontres. La rumeur du rail est omniprésente. Dédale(s) est une dystopie où les locomotives passent à travers les immeubles. Kafka n'est jamais loin. C'est une asile de fous, à l'ancienne, avec camisole et électrochocs. Elle communique par des tunnels à la maison victorienne de grand-maman, là où un piano mélancolique égrène de vieux fantômes en robes de dentelle.

Les pires cauchemars sont toujours en noir et blanc. C'est leur parcours surchargé de détails qui inspire la peur. Les pires cauchemars sont des immenses musées livrés à eux-mêmes qui tentent de vous dire en quelques pièces tout ce que vous avez gâché dans votre vie.

Et Dédale(s) propose la lobotomie frontale comme solution à tous ces problèmes.






Genre : Dark ambient / noise rituelle.
A écouter : Dans un tableau de Jérôme Bosch.

Idéal pour : Labyrinth, Nephilim, Esoterrorists.
Comme au cinéma : From Hell, Se7en, Hannibal.

Derrière la mystérieuse entité qu'est Bathory Legion se cache une artiste italienne qui m'a fait l'honneur de répondre à quelques questions.
Le dark ambient de Bathory Legion est minimaliste mais n'est pas pour autant simple à interpréter. Interview pour soulever le voile.

***

Thomas Munier : Tout d'abord permettez-moi de me présenter. Je fais partie d'une association française de game designers appelée Terres Etranges, qui crée du jeu de rôle d'horreur. Je suis l'auteur de Millevaux, un jeu de rôle d'horreur post-apocalyptique qui se passe dans de vastes forêts hantées. J'ai aussi écrit une centaine de chroniques de musiques sombres pour jeux de rôles sombres, de Mozart à SunnO))), et une cinquantaine de nano-chroniques également. En critique musicale, mon angle d'approche est toujours l'usage en sonorisation de jeux de rôles d'horreur. Ceci est la toute première interview que je fais.

Pouvez-vous vous présenter ?

Bathory Legion : Une musicienne de l'avant-garde extrême et Esotériste.

TM : Si je voulais être satirique, je dirais que les musiciens de dark ambient / noise sont censés être de sinistres mâles scandinaves. Qu'apporte ton identité culturelle à votre musique ?

BL : Vous ne pensez pas que c'est un cliché merdique ? Bathory Legion n'est pas là pour manifester ce que vous en attendez mais pour manifester ce à quoi vous n'avez jamais pensé. C'est quelque chose de nouveau et d'impressionnant. Mon identité culturelle, c'est l'Esotérisme. C'est universel et ça n'est pas borné par la "nationalité" et le "genre".

TM : L'artwork de "Bukkake S.T.N" évoque le black metal. Certaines de vos pistes sonnent comme les intermèdes ambient d'albums de black metal. Même le nom de votre groupe évoque le black metal. Cette musique influence-t-elle votre travail ?

BL : J'ai joué du Black Metal pendant des années. J'étais totalement impliquée dans le mode de vie du Black Metal. Alors oui, ce genre musical et ses concepts m'ont influencée. Mais maintenant, ma musiques et mes concepts sont une évolution du Black Metal, musicalement et conceptuellement parlant.

Ma musique comporte beaucoup d'expérimentation, de drones, de compositions minimalistes ou classiques, d'atmosphères extrêmes.

Conceptuellement, je ne parle plus de Satanisme pour bien des raisons, mais j'explore beaucoup de concepts et de philosophies Esotériques et Occultes.

TM : Quelles sont vos autres références musicales ?

BL : Je ne m'inspire pas de la musique, mais de l'expérience. Mais j'écoute beaucoup de genres musicaux différents en dehors du black metal et du metal en général, comme : la musique classique, l'indus, l'ambient, l'electro, la musique expérimentale, beaucoup de bandes originales, de la noise, du power electronics, de la musique concrète, et bien d'autres choses encore.

TM : Pour les rôlistes, la musique est un matériau précieux pour mettre l'emphase sur la tension ou le climax. Pratiquez-vous le jeu de rôle ? Que pensez-vous de l'idée qu'on utilise votre album comme élément scénographique en jeu de rôle ?

BL : Je ne suis pas rôliste mais j'envisage de composer des bandes originales prochainement. Alors pour moi c'est une chose positive et un moyen de diffuser des concepts et des sons à un public qui n'aurait pas approché ma musique autrement.

TM : Quand j'utilise une musique sombre pour un jeu de rôle sombre, je la considère à la fois comme un environnement et une narration. Pour moi, "Bukkake S.T.N." est une sorte de jeu vidéo FPS horrifique. Cela m'évoque des passages étroits, des espaces confinés, des monstres furtifs et des sons cachés. Pouvez-vous me dire quelle histoire raconte votre album ?

BL : L'horreur est la première chose qui vous vient à l'esprit quand vous écoutez ma musique parce que les jeux et les films d'horreur sont plus populaires que des choses comme, par exemple, les livres Esotériques. Mais il y a plus de potentiel dans mon travail. De nombreux messages subliminaux, sombres et occultes, peuvent être entrevus ou vous affecter.

TM : J'ai juste un regret au sujet de cette interview, mais peut-être est-il encore temps ? Vous vous concentrez sur l'ésotérisme et nous montrez que c'est un élément primordial de Bathory Legion. Mais pouvez-vous nous en dire plus sur VOTRE ésotérisme. Quels livres, philosophes ou philosophies nourrissent votre musique ? Cette démarche me rappelle mon propre travail d'une certaine façon. Pour Millevaux, le jeu de rôle que j'écrit, j'ai fait des recherches sur les courants schismatiques chrétiens et musulmans comme le gnosticisme, les disciples de Khlysts, les antipapes, le Sheitan.

BL : Je peux répondre. Je dois dire qu'être Esotériste ou Magicien Alchimiste n'est pas forcément indissociable du fait de lire beaucoup de livres. C'est l'Expérience et la pratique de ce que vous avez lu qui vous forgent. Il y en a beaucoup qui lisent un tas de livres, mais ne sont pas des Esotéristes pour autant. Ce sont juste des lecteurs d'Esotérisme. Car ils n'appliquent rien de ce qu'ils lisent. Evidemment, ce n'est pas un problème pour moi. Dans le passé, je me suis intéressée au Satanisme. Maintenant, si j'ai un grand respect pour les Satanistes, je lis aussi des ouvrages sur l'Esotérisme Tibétain, le Zen, la Chaosophie Luciférienne.
Gurdjieff et Ouspensky sont deux personnes qui m’ont récemment influencée. Je citerai également les ascètes de l’Aghora. J’ai pratiqué dans le passé des rituels de magie sexuelle. La chose la plus importante est d’apprendre comment peuvent coexister dans la même voie, une voie et son opposée. C’est l’Anarcoésotérisme, la conscience que l’opposé est la voie. Malheureusement l’Esotérisme n’est pas facile à expliquer avec des mots. Si vous êtes intéressés, sentez-vous libre de lire ma nouvelle interview sur panaromajournal. http://panoramajournal.blogspot.it/



CREDITS

Merci à David Alpha et à la rédaction du webzine Ymaginères pour m'autoriser à reproduire l'article « Petites Musiques pour Créatures de la Nuit ».
Merci à Stefff56 de m'autoriser à reproduire ces contributions sur « Petites Musiques pour Créatures de la Nuit » et les « Nano-Chroniques ».
Merci à Antoine Drai pour m'autoriser à reproduire les chroniques « Alchemic Sound Museum sonorise l'effroi ».
Enfin, merci à Bathory Legion d'avoir accepté une interview.

Polices d'écriture : Day Roman, Mom's TypeWriter.

Artwork de couverture par Thomas Munier. Images sous licence Creative Commons BY-NC.
Crédits : alphrepo, artifex textures, bernhofen, christine zenino, cleanzor, coda, Danil Kazakov, DG Jones, Ferdi's World, gabriela camerotti, incognita nom de plume, irisb477, Joe Sistah, jschneid, kotomicreations, kpauli, Mark Grealish, maximewojtczak, miss loisy, n8wood, Nr 7375, Omega X, peregrine blue, playing with brushes, Pulpolux !!!, rubyblossom, steve.r, Taras Kalapun, Theo Junior, third uncle, Thomas Hawk. Galeries sur flickr.com

Crédits Images du Domaine Public : anonymous, casanatense 4182, La Bataille d'Auray, la bête de la mer, Phoenix detail from Aberdeen Bestiary, Schlacht am moorgarten, The Field Museum Library